ROME

SÉJOUR DE TROIS MOIS

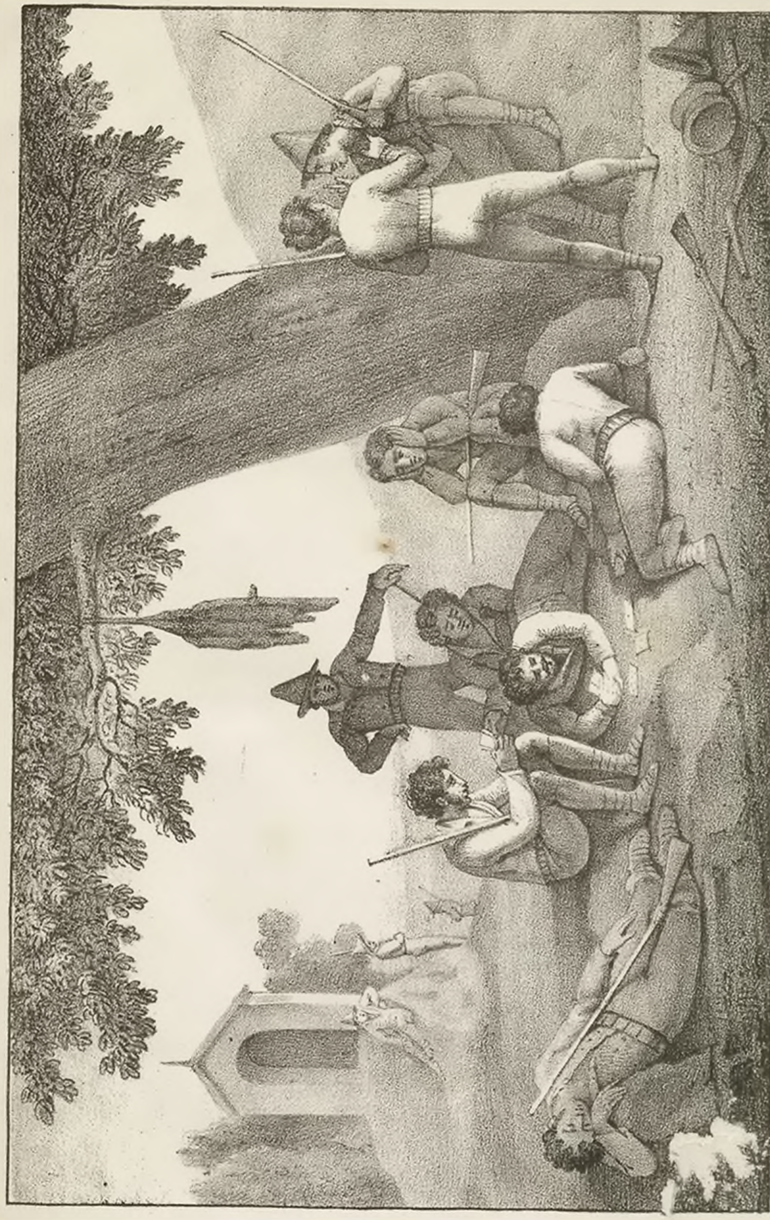
DANS LES MONTAGNES

PRÈS DE ROME.

OUVRAGES QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

	fr.	c.
Œuvres de M. de Pradt, ancien archevêque de Malines, formant 19 articles, ou 26 volumes in-8°...........	121	75
L'Europe et l'Amérique en 1821, par *le même*; janvier 1822; 2 vol. in-8°....................................	12	"
Examen du Plan présenté aux Cortès pour la reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique espagnole, par *le même*; in-8°; mars 1822........................	2	50
De la Grèce dans ses rapports avec l'Europe, par *le même*; in-8°; mars 1822..............................	2	50
Le Renégat, par M. le vicomte Darlincourt; 4e édition; 2 vol. in-12...	6	"
— Le même, 2 v. in-8°, papier fin, 1re édit. avec 2 vignettes.	9	"
Le Solitaire, par *le même*; 7e édition, ornée de vignettes; 2 vol. in-12..	5	"
Nouveau Manuel des Notaires, ou Traité théorique et pratique du Notariat; par MM. J.-P. P*** et J.-B.-T.-A. de M***, avocats; 2e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; 1 gros v. in-8° de 950 à 1000 p.	10	"
Voyage aux Etats-Unis d'Amérique, ou Observations sur la Société, les Mœurs, les Usages et le Gouvernement de ce pays; recueillies en 1818, 1819 et 1820, par une Anglaise; traduit par J.-T. Parisot, ancien officier de marine, traducteur de *Florence Macarthy*, *Kenilworth*, etc.; 2 vol. in-8°.........................	10	"
Théorie nouvelle et raisonnée du Participe français, par M. Bescher, bachelier ès-lettres; *troisième édition*, revue et augmentée; 2 vol. in-8°....................	5	"
Contes à mes Fils, traduit de l'allemand, de M. Kotzbuë; 2 vol. in-12, ornés de onze jolies gravures.............	7	50
Cours de Politique constitutionnelle, ou Collection complète des Ouvrages publiés sur le Gouvernement représentatif et la Constitution actuelle de la France, par M. Benjamin Constant; 8 vol. in-8°................	32	"
Séjour d'un Officier français en Calabre, ou Lettres propres à faire connaître l'Etat ancien et moderne de la Calabre; le Caractère, les Mœurs de ses habitans, et les Evénemens politiques et militaires qui s'y sont passés depuis l'occupation des Français; 1 vol. in-8°.........	4	"
Du Sort de l'Homme dans toutes les conditions; *du Sort des Peuples* dans tous les siècles, et particulièrement *du Sort du Peuple français*; par M. H. Azaïs; 3 vol. in-12.	8	"
Budjet Politique, Littéraire, Moral et Financier de la France, pour l'année courante, extrait du portefeuille des Ministres des deux régimes, par un homme qui l'a eu plus d'une fois entre les mains, sans jamais le prendre pour son compte, 1 vol. in-8°......................	5	"

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S. G.


Halte de Brigands près de Guadagnola.

SÉJOUR DE TROIS MOIS

DANS LES

MONTAGNES PRÈS DE ROME,

PENDANT L'ANNÉE 1819;

PAR MARIE GRAHAM,

AUTEUR D'UN VOYAGE AUX INDES, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION.

> The spacious neighbourhood of Rome
> To Anio's roar; and Tibur's olive shade
> To where Fræneste lists her airy brow.
>
> THOMSON'S *Liberty*.

PARIS,

CHEZ BÉCHET AÎNÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, n° 57;

A GENÈVE, CHEZ PASCHOUD, LIBRAIRE;

A ROUEN, chez BÉCHET jeune, Libraire, rue Grand-Pont.

M. DCCC. XXII.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

L'auteur de cet ouvrage fait connaître les raisons qui l'ont déterminée à écrire sur l'Italie, et cette explication dispense le traducteur de faire l'apologie de son propre travail. La pensée lui en vint après avoir lu un voyage très-volumineux, qui doit une grande célébrité au nom de son auteur (1); frappé du genre de talent dont cet auteur a fait preuve, en délayant dans quatre gros volumes la substance d'une brochure, il n'a pu résister au désir de mettre en opposition à tant de loquaci-

(1) *L'Italie*, par lady Morgan.

té, l'écrit d'une femme modeste, qui paraît indiquer une manière neuve et piquante d'envisager ce pays tant décrit et tant célébré.

Nous ne manquerons jamais de ces voyageurs qui, Lalande ou Dupaty à la main, tomberont en extase devant ces ruines colossales, et nous feront connaître la pose de la Vénus de Florence, ou de l'Apollon du Vatican. Nous manquerons encore moins de ces penseurs profonds qui, tels que Lady Morgan, nous apprendront qu'il y avait plus de véritable patriotisme chez les anciens Romains, que chez les sujets du Pape; que les usurpations étrangères sont injustes; que la Lombardie sera toujours mal gouvernée, parce que l'empereur d'Autriche a la figure longue; et qui, passant habilement de cette haute région de la politique, dans le domaine sans bornes

de l'imagination et de la sensibilité, soutiendront que si la Laure de Pétrarque *est un être imaginaire, il ne faut pas le dire, parce qu'on désenchante par-là les Anglais qui entreprennent des voyages si dispendieux pour visiter l'Italie* (1).

Nous avons été tellement accablés depuis quelques années, de ces descriptions, de ces réflexions, et de la froide expression de cet enthousiasme de commande, que l'on ne saurait ouvrir un livre sur l'Italie sans ressentir un peu d'effroi; cependant le sujet est loin d'être épuisé; le petit ouvrage de Mme. Graham en est une preuve. Au lieu de nous faire parcourir le Campo Vaccino, ou les salles du Vatican, elle nous promène agréablement dans ces lieux champêtres, où Horace fit entendre

(1) *L'Italie*, par lady Morgan.

de si doux accens, et où les héros de Rome venaient se reposer de leurs glorieuses fatigues; elle nous fait connaître les paysans italiens, espèce d'hommes qui ne ressemblent point à la population corrompue des villes; elle passe en revue les richesses et les productions de ce sol, qui ne demande que des bras pour le cultiver, et un gouvernement qui sache en tirer parti.

Mme. Graham se renferme dans un cadre très-étroit, et, comme nous l'avons dit, elle indique plutôt qu'elle ne traite son sujet; mais si elle est suivie dans cette route, si d'autres écrivains nous font connaître les mœurs de cette population des campagnes, les habitudes de cette race à demi civilisée, et les ressources de cette contrée si peu connue, nous aurons une suite d'ouvrages sur l'Italie, plus conso-

lans et plus instructifs que ceux qui nous ont été offerts jusqu'à présent. Il paraît bien prouvé que ce n'est pas en parlant sans cesse des colonnes brisées des temples païens, ou des galères de la république de Pise, que l'on amènera les Italiens à un état meilleur. Nous croyons que pour atteindre ce but, il ne faut pas se contenter de leur montrer ce qu'ils furent, mais qu'il faut leur dire aussi ce qu'ils peuvent être encore; et certes un assez beau partage leur est laissé. Leur doux climat, leur sol fertile, une population simple et laborieuse dans les campagnes, ne sont-ils pas des présens du ciel, dont ils sauront un jour tirer parti? Et en montrant que de telles données existent, ne peut-on pas espérer de rencontrer un génie bienfaisant, qui s'en emparera, pour résoudre le beau problême de la restau-

ration de l'Italie. A côté de ce tableau de richesses champêtres, au milieu de cette nature si belle, l'épisode des brigands forme un déplorable contraste, et l'organisation de cette société destructrice, en présence d'un gouvernement régulier, est un sujet de douloureuses réflexions, et la critique la plus sanglante que l'on puisse faire de ce gouvernement, réduit à trembler devant une poignée de malfaiteurs.

L'écrit de Mme. Graham est un journal plus qu'un voyage, elle rend compte de ses impressions, sans chercher à soigner son style; mais si elle néglige les ressources de l'art, elle peut du moins réclamer tout le mérite de la vérité. Son esprit d'observation s'était déjà montré d'une manière avantageuse, dans la relation qu'elle a publiée de son voyage aux Indes, et dans un ouvrage plein de mérite

et d'érudition, sur la religion, la langue et les mœurs des Hindous. On retrouve cet esprit de recherche dans les paes que nous avons traduites. Le N° III de l'Appendix, qui renferme un choix des poésies populaires des Romains modernes, est un recueil curieux, plein d'intérêt, et très-propre à faire connaître l'esprit et le goût de cette classe de la nation. Dans l'original, ces morceaux sont presque tous traduits en vers anglais; nous n'avons pas cru devoir suivre cet exemple. L'italien est une langue maintenant à la portée de tout le monde; il est peu de personnes qui ne puissent comprendre les poésies transcrites ici; l'imitation en vers les rendrait imparfaitement, et pour de semblables sujets, une traduction en prose nous a paru préférable; la prose admet certaines expressions que la poésie re-

pousse, et l'on rencontre à chaque instant, dans l'italien, des mots ou des tournures de phrases que permet le génie de cette langue, et que l'on ne pourrait rendre en vers français sans tomber dans la trivialité; travers d'autant plus choquant, qu'un vers plein de dignité précède souvent une phrase très-vulgaire.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

DANS un moment où tant de voyageurs parcourent l'Italie, lorsqu'un si grand nombre d'entre eux ont publié des ouvrages pittoresques et classiques, et ont fait connaître sous ses divers aspects cette belle et riche contrée, patrie des grands génies, berceau et peut-être tombeau des beaux-arts; lorsque tant d'écrivains ont décrit ce temple de la liberté, devenu un repaire d'esclaves et de tyrans, il peut paraître présomptueux d'écrire sur ce pays, lorsqu'on est incapable de rien ajou-

ter à ce qui a déjà été dit sur ces divers sujets.

Il est cependant un trait caractéristique de cette contrée, que les voyageurs modernes ont négligé de peindre, c'est l'état actuel des habitans du voisinage de Rome. A l'exception de M. de Chateauvieux (1), ceux qui visitent *la ville éternelle* semblent avoir oublié qu'il existe des hommes qui labourent les terres, et qui taillent les vignes dont elle est environnée, et cet oubli est naturel. La mort dont semble frappée la campagne de Rome, pendant la saison où la plupart des voyageurs la traversent; cette faible popu-

(1) L'Auteur ne connaissait probablement pas l'intéressant ouvrage de M. de Bonstetten, qui a pour titre *le Latium*. (*Note du Traducteur*.)

lation dont les habitudes et les manières semblent tenir à un monde plus ancien; ce rempart de ruines qui environne la Rome moderne; tous ces objets, disons-nous, repoussent les pensées vers le passé, et nos yeux se détournent du présent aussi bien que de l'avenir.

Le but de ce petit ouvrage est de faire connaître l'état actuel du voisinage de Rome, de montrer les habitans tels qu'ils sont, et tels qu'ils étaient probablement avec peu de différence, lorsque Rome était au plus haut point de sa grandeur; de décrire leurs mœurs actuelles, pour que le lecteur puisse se former un jugement sur leur condition morale et politique; et enfin de rendre compte de quelques bizarreries qui ne sont pas en harmonie

avec l'état de civilisation où l'Europe est parvenue, mais qui existent depuis des siècles dans l'État de l'Église.

On aurait pu donner plus de développement à l'épisode des bandits, et le rendre plus romantique; mais l'auteur a rejeté scrupuleusement tous les récits douteux qui les concernent, persuadé qu'il vaut mieux faire connaître un fait authentique, que de rapporter vingt histoires plus intéressantes, mais inexactes. Les bandits, ou *fuorusciti* de l'Italie, sont les brigands de la forêt en Angleterre, au temps de Robin Hood; ils n'appartiennent pas à la classe la plus pauvre et la plus abjecte, ils possèdent généralement un petit champ, et une maison où ils se retirent dans certaines

saisons de l'année, et ils ne se mettent en campagne, que lorsqu'ils y sont excités par l'espoir du pillage, ou lorsqu'ils sont forcés par un puissant ennemi, de chercher un asile dans les bois et dans les rochers. Ils obéissent à des chefs, qui jouissent d'une autorité absolue pendant le temps de leur commandement; mais comme ils sont librement élus, ils sont aussi librement déposés, et quelquefois mis à mort, s'ils offensent leurs sujets. Il faut avoir subi un noviciat sévère, et pouvoir supporter les travaux les plus pénibles, pour être admis dans les rangs des bandits. L'adresse et l'énergie dont ces hommes ont fait preuve, pourraient conduire aux résultats les plus heureux, s'ils étaient dirigés par un meilleur gou-

vernement; mais ici le feu brûle pour détruire et non pour réchauffer.

Peut-être avons-nous donné une description trop minutieuse de la portion de pays qui fait le sujet de ce livre. Notre excuse est dans le désir que nous avions de faire connaître les avantages que la nature du pays procure aux bandits, aussi bien que les obstacles qui arrêtent ceux qui les poursuivent; peut-être aussi avons-nous cédé aux charmes de ces scènes romantiques qui furent jadis les retraites champêtres des sages et des héros, et dont on aperçoit encore l'antique beauté au travers des ruines; en nous attachant à ces beaux lieux, puissions-nous n'avoir pas épuisé la patience du lecteur.

Les originaux des gravures qui accompagnent cet ouvrage sont dus à M. C. Eastlake, qui accompagna l'auteur et son mari, dans leurs courses aux montagnes. M. Eastlake est trop connu pour avoir besoin des éloges de l'auteur, qui ne pourrait parler de lui sans partialité, mais qui ne peut laisser échapper cette occasion de le remercier de tout le plaisir que son goût et ses connaissances leur ont procuré pendant leur séjour en Italie.

TROIS MOIS
PASSÉS
PRÈS DE ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Once the delight of Heav'n and earth,
Where Art and Nature, ever smiling, joined
On the gay land to lavish all their stores,
How changed! THOMSON'S, *Liberty*.

Contrée qui fut une fois les délices du ciel et de la terre, où l'art et la nature répandaient en souriant leurs trésors sur le sol. Que les temps sont changés!

Poëme de THOMPSON *sur la Liberté.*

Sujet de l'Ouvrage.— Voyage de Rome à Poli.— Objets intéressans sur la route. — Villes de Collatia et de Gabie. — San-Vetturino, qu'on suppose être l'ancienne Æsula.— Champ de blé, anciennement les Champs de Preneste. — Prétendue Villa-Prenestine d'Horace. — Réputation de ce dernier comme sorcier. — Palais de Catena. — Vallée de Poli. — Ville de Poli. — Population et caractère des habitans. — Climat de Poli et de la campagne de Rome.

L'EXTRÊME chaleur que l'on éprouvait à Rome, pendant l'été de 1819, décida l'auteur de cet ouvrage et deux autres personnes, à

aller passer quelques semaines dans un des villages voisins : le hasard fixa leur choix sur Poli (1), petite ville située entre Tivoli et Palestrine. Il se présenta pendant ce séjour, quelques circonstances qui peuvent faire connaitre les mœurs d'une classe d'habitans, que les étrangers ont rarement occasion de visiter, et qui par conséquent est peu connue en Angleterre; ce sont les fermiers et les paysans, aussi l'auteur a-t-il tenu un journal des choses les plus remarquables. Dans les derniers momens de ce séjour à Poli, l'intérêt qu'inspiraient ses habitans, céda à un autre auquel se joignait un assez grand danger. Les brigands qui avaient long-temps infesté la route entre Rome et Naples, ayant été chassés de leurs villes, de Sonnino (2), Frosinone (3) et Ferentino (4), en partie par l'édit du pape (5), mais

(1) Quelques antiquaires croient que Poli est l'ancienne Empulium, d'autres pensent que c'est l'ancien Bola; c'était certainement une ville des Eques. Æschinardi prétend que c'était l'ancienne Pollustia : il est vrai qu'une ancienne inscription, placée sur une des pierres de la porte, l'appelle *Palustia*. D'autres croient que c'est le Longula de Coriolan.

(2) Sonnino, anciennement Sumnino, ville des Volsques.

(3) Frosinone, l'ancienne Frusino, ville des Volsques.

(4) Ferentino, l'ancienne Ferentinum, ville des Volsques. C'est là que se trouvent les plus beaux restes des murs appelés *cyclopiens* par quelques écrivains.

(5) *Voyez* l'Appendix, N° I.

plus encore par la marche d'un corps de deux mille hommes des troupes de sa sainteté, s'étaient enfuis aux montagnes, et occupaient les déserts qui bordent la grande vallée des Apennins formée par le cours de l'Anio, qui sépare les montagnes des Marses de celles qui se trouvent entre Tivoli et Palestrine. Le plus haut point de cette dernière chaîne, est le roc de Guadagnola, à deux heures de marche de Poli; c'est là que s'arrêta une bande de brigands, dont les excursions s'étendaient jusqu'aux portes de la ville.

Il est nécessaire de donner une idée des habitans, et de la nature du pays, pour que le lecteur puisse apprécier le degré de terreur répandue dans toute une province, par une poignée de brigands. Nous décrirons donc notre voyage à Poli, le séjour que nous y avons fait, nos différentes excursions dans le voisinage de cette ville, et dans les défilés des montagnes, qui devinrent ensuite les principaux refuges des bandits.

Poli est à vingt-six milles de Rome, la route qui y conduit part de la Porta Maggiore (1),

(1) Porta Maggiore. Lorsqu'Aurelien étendit l'enceinte des murs de Rome, deux nouvelles portes, celle dite *Gabine*, ou *Prenestine*, et la *Labienne*, remplacèrent l'ancienne porte *Esquiline*. Lorsqu'Honorius voulut les faire rétablir, on fit

et suit les anciennes routes de Gabie et de Preneste, à travers la campagne de Rome, jusqu'à ce qu'elles deviennent impraticables. La route moderne de Preneste ou Palestrine, passant plus à droite, est l'ancienne voie Labienne (1). La Porta Maggiore a reçu son nom au temps du Bas-Empire du grand aqueduc de Claude, dont une des arches a servi de porte. Les ouvrages de Claude et de Néron furent restaurés par Sixte V, qui se servit de ce même aqueduc, pour conduire à Rome l'eau d'Aqua Felice, et on lit sur ces magnifiques arcades des inscriptions de toutes ces époques. En dehors de la porte, on distingue parfaitement dans un des piliers, les traces des canaux de l'Aqua Marcia, de l'Aqua Tepula et de l'Aqua Giulia, qui passaient les uns au-dessus des autres. Rien, sans en excepter même le Colisée, ne donne une idée aussi sublime de la grandeur et de l'immense population de l'ancienne Rome, que les ruines de ces aqueducs qui conduisaient l'eau, pour l'usage journalier du peuple, à la distance de quarante, cinquante, et même soixante et dix milles, en traversant

usage, à cet effet, de deux des arches de l'aqueduc Claudien; mais, peu après, on mura la porte Labienne, que le voisinage de l'autre rendait inutile.

(1) Labicum, maintenant le village de Colonna.

la campagne de Rome, et les montagnes qui l'entourent.

Nous commençâmes notre voyage dans un beau jour du mois de juin, d'assez bonne heure, pour voir les premiers rayons du soleil éclairer les sommets des montagnes, et descendre graduellement sur les tours de la campagne de Rome, qui est si loin d'être une plaine unie, qu'à chaque moment nous découvrions de nouveaux points de vue; les objets éloignés paraissant et disparaissant successivement derrière les petites collines, ou plutôt les ondulations du terrain qui varient l'aspect de toute la province. Les vallons qui séparent ces collines, ne sont ni profonds ni escarpés; leur pente a été graduellement adoucie par la culture, ou par les éboulemens des collines, dont les sommets sont dépourvus d'arbres et quelquefois même de terre. Plusieurs de ces élévations sont couronnées par des ruines de tours, de temples et de tombeaux, dont les plafonds peints et les pavés en mosaïque, attirent de temps en temps l'attention du voyageur. En avançant, nous apercevions souvent le pavé polygonal de l'ancienne route; des deux côtés le soc de la charrue fait chaque année des découvertes qu'il ensevelit de nouveau à la saison prochaine, à moins qu'elles n'exci-

tent à temps la curiosité d'un antiquaire, ou l'avarice d'un marbrier.

Un grand bâtiment rond, qui ressemble au temple de Minerva Medica, est si près de la route, que sa base est usée par les roues des chars. Dans le troisième siècle, il servit d'église chrétienne, et les savans croient que c'était l'ancien temple de la Fortune, qui appartenait à la villa des Gordiani, située sur la route de Preneste. C'est dans un des tombeaux près desquels nous passâmes, que fut découvert le sarcophage qui renfermait le crâne et les os enveloppés dans une toile d'amiante que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican; dans un autre de ces tombeaux, on trouva un sarcophage avec des bas-reliefs peints; un troisième avait été érigé en l'honneur d'une mule qui avait long-temps servi son maître avec fidélité, et qui s'agenouillait pour qu'il pût la monter plus facilement, lorsqu'il fut devenu infirme. Plus loin on a découvert dans la tour dite de Pignatara, le magnifique sarcophage de porphyre de Sainte-Hélène, mère de Constantin-le-Grand; il a été placé au Vatican, où le seul monument de ce genre qu'on puisse lui comparer est celui de Ste-Constance, fille de ce même prince. Nous vîmes aussi un temple qu'on suppose être celui de la Fortune des

femmes. Puis la tour nommée Torre di Tre Teste; elle doit ce nom à trois affreuses têtes de marbre sculptées en bas-relief; peut-être aussi a-t-elle été ainsi nommée, parce quelle était le point de réunion des terres de trois grands propriétaires (1) du dernier siècle, et le lieu où l'on avait placé les trois parcs principaux pour le bétail rouge. Maintenant la tour et les bâtimens environnans sont inhabités en été, excepté au temps de la moisson; on y dessert alors chaque matin au point du jour, une petite chapelle pour les moissonneurs; il y a en outre un petit cabaret, où le voyageur trompé, ne trouve souvent ni vin ni eau pour apaiser sa soif. Les moissonneurs sont, comme on le voit, étrangers à la campagne de Rome, où l'insalubrité de l'air ne permet pas d'habiter pendant l'été. Ces gens viennent des montagnes voisines, en bandes de vingt jusqu'à cent hommes; ils se bâtissent des huttes en paille pour le temps de la moisson, et il est rare qu'ils retournent chez eux sans des fièvres intermittentes. Il existe d'autres chapelles semblables à la première, qui sont desservies pendant la même époque, et il y a

(1) Ces trois grands propriétaires étaient Borghèse, Maffei et Casali; et les trois grands parcs étaient Cernara, Cernaretta et Bocca-Leone. ÆSCHINARDI.

un petit nombre de maisons, où l'on peut se procurer quelquefois du pain et du vin. Nous regrettions qu'il n'y eût pas de fours, au moyen desquels on pourrait faire du pain frais, et améliorer ainsi la nourriture grossière des laboureurs.

Au-delà de la Torre di Tre Teste, les bâtimens antiques deviennent plus rares. C'est dans l'un des derniers, Torre di Salone, qu'ont été trouvés le sarcophage sur lequel est sculpté la bataille des Amazones et la belle Vénus accroupie; tout près de la même tour, sont les sources de l'Aqua-Vergina, qui fournit d'eau la fontaine de Trévi à Rome. Non loin de là, Furius Camillus combattit les Gaulois, l'an 365 de Rome, lorsqu'ils se retiraient de cette ville; deux cents ans auparavant, Tarquin défit les Sabins dans le même lieu; un peu au-delà de cette plaine mémorable, nous traversâmes Ponte di Nona (1), fabrique romaine très-belle et fort ancienne; ce pont réunit les deux côtés d'un petit vallon, et se trouve sur la même ligne que les ruines de l'aqueduc de l'Aqua Alessandrina; deux milles plus loin, nous trouvâmes sur les bords de la rivière de Veresis, une

(1) Ainsi nommé parce qu'il est situé à la neuvième pierre milliaire depuis Rome : on fait remonter sa construction au temps de la république.

petite auberge où des mulets nous attendaient pour nous conduire à Poli, la route étant impraticable pour une voiture depuis cet endroit. L'auberge est celle du village de Pantana, nommée ordinairement Osteria dell' Osæ, du nom moderne du Veresis, sur les bords duquel elle est bâtie. L'antique Collatia est située à un mille de cet endroit; nous regrettâmes de ne pas avoir le temps d'y aller. Une petite colline couverte de ruines du moyen âge, les fondemens d'un mur de grosses pierres, et quelques débris de maçonnerie antique, sont tout ce qui reste de la ville de Lucrèce, du berceau de la liberté romaine. Son nom moderne est Castellaccio, dans le moyen âge elle se nommait Castrum Osæ ou Losæ.

A peine avions-nous fait un quart de mille sur nos mules, que nous vîmes le lac de Pantana ou de Castiglione, jadis le lac de Gabie. Il a un peu plus d'un mille de circonférence; ses rives sont un composé de substances volcaniques, sa forme et sa profondeur indiquent que c'est le cratère d'un volcan éteint. Les carrières d'où on tire les pierres dites gabines ou peperino (1), fournissent un tuf qui ressemble

(1) Le gris verdâtre de cette espèce de tuf lui a fait donner le nom vulgaire de *peperino*, à cause de sa ressemblance avec du poivre en poudre.

aux pierres d'Albano ; quoiqu'il soit plus rouge et beaucoup plus dur, les anciens en faisaient usage pour bâtir et même pour des meules de moulin; les bords du lac sont très-boisés, et servent de retraite à des sangliers, des chevreuils et à toute espèce de gibier; le lac est très-abondant en oiseaux aquatiques. Dans les belles et fertiles prairies naturelles qui le séparent des collines d'Albano, on élève un grand nombre de chevaux qui sont un revenu considérable pour leurs propriétaires; leurs vastes écuries qui s'étendent en longues lignes au milieu des bois, ajoutent beaucoup à la beauté du paysage, dans un pays où la rareté des habitations rend l'aspect d'un édifice extrêmement agréable. Sur les bords de ce lac s'élevait jadis la ville de Gabie. Là, furent élevés Romulus et Remus (1); là, Sextus Tarquin, après avoir exécuté les intentions barbares que son père lui avait fait pressentir en coupant les têtes des pavots de son jardin, fut sacrifié à la juste vengeance des hommes dont les pères étaient tombés victimes de sa tyrannie. Gabie fut une des premières alliées de la nouvelle république.

Au temps d'Auguste, cependant, cette ville

(1) Selon Denys d'Halicarnasse.

était tombée dans une décadence si complète, qu'on en parle rarement sans une épithète qui en indique l'abandon (1). Mais, vers la fin de son règne elle reprit quelque vie à cause de la célébrité de ses eaux, dont les médecins avaient fait l'éloge après la mort de Marcellus, en les opposant aux bains de la Campanie. On y construisit de vastes bains, et elle devint un lieu de réunion à la mode pour les Romains oisifs et dissipés. Adrien, qui se piquait d'être un réédificateur de villes, rendit au moins à Gabie son premier éclat, s'il ne lui rendit pas la dignité de son antique indépendance; on en fait mention comme d'un siége épiscopal dans l'histoire des premiers temps de l'Italie chrétienne. Mais il reste si peu de vestiges de son ancienne splendeur, de son rétablissement sous Adrien, et de sa dignité ecclésiastique dans le bas-empire, que les historiens et les antiquaires ont pris pour Gabie presque tous les villages qui se trouvent à vingt milles de sa véritable position, et cela jusqu'à l'année 1792. Ce fut à cette époque que le peintre écossais, Gavine Hamilton, dirigé par la grandeur et la position du lac, ainsi que par la proximité du temple

(1) « Sais-tu ce que c'est que Lebidus ? Un village plus désert que Gabie et que Fidenes. » HORACE, *Epîtres*, liv. 1.

de Junon, déesse tutélaire de Gabie (1), se chargea de surveiller les fouilles que le prince Borghèse voulait entreprendre dans les ruines qui sont situées sur ses domaines. Le résultat en fut très-satisfaisant. On découvrit quarante-sept marbres portant des inscriptions, et on déblaya l'ancien Forum. Ces marbres furent transportés à la Villa-Borghèse, qui touche les murs de Rome, près de la porte du Peuple; un modeste casino fut bâti pour les recevoir, et ils y restèrent jusqu'au moment où ils furent transportés à Paris avec le reste des trésors de Rome. On remarquait parmi eux une belle statue de Germanicus, et des bustes des règnes de Julien et des Antonins. Il y avait aussi quelques statues des magistrats de Gabie, Forsyth remarque que leurs toges ne sont pas arrangées de cette manière noble, que l'on nommait le cinctus Gabinus; car les Gabiens n'avaient ce privilége qu'à la guerre (2).

(1) Virgile fait connaître que les Gabiens étaient sous la protection de Junon. Parmi les alliés de Turnus, étaient ceux qui « cultivent les champs de Gabie, protégés par Junon. »
VIRGILE, *Enéide*, liv. 7, v. 687.

(2) Dans le *cinctus Gabinus*, le pan de la toge, qui était ordinairement jeté sur l'épaule gauche, passait derrière le dos et était ramené sur la poitrine, où il était retenu en formant un nœud, lequel nœud ou ceinture relevait la robe et la rendait plus courte. FERRARIUS.

Le Forum (1) a été comblé, et le voyageur est réduit de nouveau à se contenter des murs carrés et sans ornemens du temple de Junon, pour satisfaire la curiosité qui l'a conduit à Gabie. Le lac, les petits bois qui l'environnent, et le château qui lui donne son nom moderne, sont, il est vrai, des objets assez intéressans; et les beaux figuiers qui croissent jusqu'au bord de l'eau, justifient au moins en partie l'antique renommée de cette ville, car la campagne de Rome est encore fière des figues de Gabie.

Laissant le lac sur notre droite, nous suivîmes l'ancienne voie Collatine jusqu'à Corcolle, et nous passâmes près du dernier magasin à blé, sur les confins de la campagne de Rome. Corcolle, roc élevé, au point de jonction de deux ruisseaux des montagnes, voyait s'élever sur son

(1) Visconti a donné une gravure et une description du Forum de Gabie dans ses intéressans *Monumens gabiens*. Il a donné aussi sur l'histoire de cette ville quelques détails curieux confirmés par les monumens qui y ont été trouvés. Ces trésors ornent maintenant la galerie du Louvre : le Germanicus avec l'épée dans le fourreau appartenait à la collection Borghèse; l'autre, dont la main est élevée, comme s'il jouait à la morra, fut apporté de Rome à Paris sous le règne de Louis XIV. Parmi les marbres de Gabie que l'on voit au Louvre, un des plus remarquables est l'autel circulaire dédié aux douze divinités supérieures.

sommet une belle et ancienne habitation de la famille Barberini qui, maintenant, n'est qu'une ferme; un peu plus loin, sur la même colline, est Passerano, l'ancienne Scaptia. Au-dessus de Corcolle, les prairies de chaque côté de l'eau sont unies, vertes, et ressemblent plus à des prairies anglaises qu'aucun terrain de cette nature que nous ayions vu en Italie; elles sont embellies par quelques saules, au milieu desquels la rivière fait tourner un moulin; en face est un cabaret, et derrière passe la via Collatina qui conduit à Tivoli. Nous prîmes une autre direction, et nous entrâmes dans un bois qui couvre les rives escarpées du courant; en montant nous passâmes près des fondemens d'un vaste édifice antique, construit de grands blocs carrés de Peperino, et nous remarquâmes une colonne de marbre cannelée, qui était couchée au travers du chemin; comme ces restes sont près de la petite ville malsaine de San-Vetturino, qui, selon quelques antiquaires, est l'ancienne Æsula, on peut croire qu'ils ont appartenu à cette dernière ville, que d'autres savans avaient placée à San-Gregorio, à quatre milles de là. Après avoir grimpé quelque temps par de mauvais sentiers rocailleux, et traversé un bois pittoresque de chênes et d'ormes, entremêlés d'un taillis de diverses espèces d'épines, et

d'autres buissons fleuris, nous nous trouvâmes sur une arête étroite et élevée entre deux torrens qui, bien que tranquilles alors, montraient assez par les rochers énormes dont leurs lits étaient semés, combien leurs cours avaient été terribles pendant l'hiver. Cette arête nous conduisit dans une plaine étendue, très-élevée au-dessus de la campagne de Rome et parfaitement unie, partout où les torrens ne s'étaient pas creusés des lits; sa largeur varie depuis un demi-mille jusqu'à deux milles, et s'étend au pied des montagnes, de Tivoli à Palestrine. Elle est très-fertile, et nous vîmes moissonner une magnifique récolte de froment. Tout le grain de cette espèce qui croît aux environs est barbu, on l'appelle *grano di campagna*, et on prétend qu'il donne les récoltes les plus abondantes; la farine qui en provient est remarquable par sa blancheur, sa paille est plutôt grossière, et l'épi dans la boure a une nuance rougeâtre. Jadis cette plaine dépendait presque en entier de Preneste, mais Sylla dépouilla cette ville d'une partie de son territoire, qui ne lui a jamais été rendu en totalité; elle est maintenant partagée entre les villes voisines. Il n'y a ni villages, ni hameaux, ni même de maisons de fermes dans cette partie de l'Italie; les habitans vivent dans les villes, et cet aban-

don donne un aspect mélancolique au pays, surtout près de Rome. L'absence de ces habitations *confortables* qui animent le paysage en Angleterre, se fait vivement sentir dans ces immenses plaines, où les seuls bâtimens sont les *casales*, qui servent à renfermer les instrumens d'agriculture, la nourriture journalière des ouvriers, et dans lesquels, en cas de nécessité, un domestique de ferme couche quelquefois pour garder les récoltes. Mais les familles ne vivent jamais à la campagne, la véritable demeure est toujours la ville, et il est possible que cette dépopulation du pays soit une cause aussi bien qu'une conséquence de l'insalubrité de l'air. La partie de la plaine que nous avions atteint appartient à Poli, à notre droite était le territoire de Palestrine, nommée San-Giovanni in camp' Orazio; outre l'ancien aqueduc jeté sur le ravin profond qui sépare cette partie des terres de Poli, il y a encore quelques anciennes constructions; on y a trouvé des vases funéraires, et d'autres fragmens antiques; le nom de cette possession a donné lieu à quelques recherches curieuses, qui avaient pour but de déterminer si Horace avait possédé une villa ou une vigne près de Preneste, mais outre qu'il est possible qu'un de ses admirateurs ait donné à son champ le nom de ce

poëte, ou que quelque autre Horace ait possédé une ferme dans cet endroit, nous devons nous en rapporter à lui lorsqu'il nous dit que sa villa était dans la Sabine et non sur le territoire de Preneste. Cependant, pour mettre sur la trace de l'origine du nom de *camp' Orazio*, nous devons observer qu'Horace est regardé par le peuple de ce pays, comme un magicien aussi fameux que l'était Virgile dans la moitié de l'Europe au xe siècle; lorsque les paysans n'ont pas de nom à donner à une ancienne ruine, ils se tirent d'affaire en disant : « Peut-être a-t-elle été bâtie par le poëte Horace. » Néron partage aussi cet honneur sous le nom de Re Negrone; l'empereur et le poëte seraient certainement étonnés s'ils voyaient quelques-uns des ouvrages qui leur sont attribués. Au-delà du camp' Orazio, on voit le lieu où campa Pyrrhus, lorsqu'il approcha le plus près de Rome, et la plaine des Herniques qui s'étend entre la montagne d'Albe et les Apennins.

Il faut convenir que la chaleur excessive, nous empêchait de jouir de toute la beauté et de la nouveauté de ce spectacle, car il était environ midi quand nous traversâmes le champ dont nous venons de parler, et le soleil de midi en Italie, réfléchi par un champ mois-

sonné, suffit pour calmer la plus vive curiosité. Après avoir parcouru deux milles sur cette route brûlante, nous atteignîmes la vallée boisée de Poli. A son entrée nous fûmes frappés de la charmante situation des palais della Catena, qui appartiennent à la famille Césarini et qui sont abandonnés. Trois villas embellies de tout le luxe des jardins et des fontaines, des bois et des prairies, des écuries pour quatre-vingts chevaux, des greniers pour le blé, et des magasins pour l'huile et le vin; tout est désert, et la décadence de cette maison, qui remonte jusqu'aux Césars de l'ancienne Rome, n'est que trop visiblement empreinte dans cette demeure. Les seules routes qui conduisaient aux palais sont rompues, et les sentiers rocailleux qui les remplacent ont vu probablement les années s'écouler, sans qu'un char de paysan ait pu s'y frayer un passage. A peine reste-t-il quelque vestige de la route moderne; mais l'antique voie pavée qui menait de Tivoli à Palestrine, et qui passe auprès de Catena, se montre en plus d'un endroit au milieu des champs que nous avions traversés.

La vallée de Poli est très-étroite, sa longueur est d'environ trois milles; elle est formée par

deux principaux torrens, et d'autres plus petits qui descendent des flancs des montagnes et qui après avoir serpenté dans les vallées inférieures, vont joindre l'Anio non loin de Ponte Lucano. La ville est située sur l'étroite arête d'un sombre rocher entre les deux ruisseaux; la pierre dont elle est bâtie est tellement semblable au rocher, qu'on la croirait sortie de son sein; cachée par des bois épais, surmontée par les sommités qui l'entourent, cette ville paraît au voyageur, qui s'en approche, semblable à l'aire de l'aigle des montagnes. Elle était telle en effet, lorsque les Conti, ducs de Poli, tenaient sous leur domination au-delà de quarante villes, et s'enorgueillissaient du grand nombre de cardinaux, de princes et de papes sortis de leur maison. Ils furent jadis au nombre des guerriers qui suivirent en Italie l'empereur Othon, et les descendans de cette famille ont long-temps conservé le nom à demi barbare de Lothaire. Le rôle important qu'ils jouèrent dans les guerres civiles de l'Italie, leur a mérité une place dans chacune des trois divisions de la *divine comédie* du Dante; mais le titre de duc de Poli est éteint, et leurs immenses possessions ont passé par les femmes, aux Sforza Césarini et aux Piom-

bini. Ceux-ci possèdent le palais Poli à Rome, et les premiers, la ville et le château de Poli(1).

En entrant dans la ville, on passe sous une belle porte bâtie au treizième siècle, par Lothaire, duc de Poli. Le palais ducal, construit à la même époque, est immédiatement au-dessus de la porte, et commande toute la ville qui consiste en une rue et deux petites places; car on ne peut donner le nom de rue, aux petits chemins qui conduisent de la grande rue, à des maisons basses, creusées en partie dans le roc. La porte, la chapelle ducale, et la façade du palais, forment les trois côtés de la Piazza della Corte; le quatrième communique à la rue. Le palais est un bâtiment d'une construction simple, et quoique irrégulier, il renferme de beaux appartemens. Le rez-de-chaussée sert maintenant de magasin pour le blé et autres denrées; les plafonds voûtés, peints, à ce qu'il paraît, par des artistes de l'école de Zuccheri, forment un contraste pénible avec la saleté et l'abandon qui se font remarquer partout; les fontaines qui ornaient

(1) La ville et le palais étaient en vente lors de notre séjour; on disait que Mme Lætitia Bonaparte en offrait 90,000 écus: nous avons appris dès-lors que le banquier Torlonia, duc de Bracciano, en avait fait l'acquisition.

la cour, l'escalier et le balcon, sont toutes à sec; le théâtre qui procurait encore il y a quelques années, une petite récréation intellectuelle aux habitans de Poli, est tombé en ruines; et les jardins sont loués aux fournisseurs du marché. Quelques chambres seulement sont tenues en bon état, pour recevoir le duc s'il voulait y séjourner. La bibliothèque est propre, mais presque vide, il n'y reste que quelques ouvrages qui traitent de la religion et du droit canon; quant à la galerie, elle est maintenant couverte de mauvaises peintures qui défigureraient les murs d'un cabaret. La principale église de Poli est dédiée à Saint-Pierre, patron de la ville; elle a été construite sur les seules fondations antiques qui existent dans cet endroit, elles consistent en d'immenses blocs carrés de tuf, disposés comme ceux des plus anciens bâtimens de Rome. L'intérieur de cette église était autrefois entièrement peint, mais quelque archiprêtre poussé par l'amour de la propreté, a fait couvrir de plâtre toutes ces peintures, à l'exception de trois qui tiennent au grand autel, et dont l'une représente la crucifixion de Saint-Pierre; on attribue ces ouvrages à des élèves de Michel-Ange. L'admiration ou plutôt l'idolâtrie que ce grand homme a inspirée aux habitans de ce pays, a produit

quelque peu de confusion dans leurs idées chronologiques. Par exemple, on lui attribue le plan de la chapelle de la Vierge à Capranica, bâtie par le cardinal Antonio Capranica; mais comme il s'est écoulé deux ou trois ans entre la mort du cardinal, et la naissance de Michel-Ange, la chapelle doit avoir un autre fondateur ou un autre architecte. Il est plus naturel de croire que ce pays sauvage était un des lieux que ce peintre visitait le plus volontiers en été. Le seul morceau de sculpture qui se trouve dans les environs de Poli, est une copie de sa Piéta; elle est placée dans une jolie petite église, nommée la *Madonna della Piétà*, située en dehors et très-près de la porte. L'église de Saint-Jean, l'une des deux paroisses de Poli, est un grand bâtiment d'une architecture simple; elle est creusée en partie dans le roc vif, et comme elle avance un peu au-dessus de la porte basse de la ville, elle pourrait servir de défense dans l'occasion. En dehors de cette même porte, on voit une petite chapelle dédiée à Saint Antoine, qui n'est ouverte que le jour de la fête du saint, lorsque suivant son privilége il donne la bénédiction aux bestiaux. On distribue alors des gâteaux et des fèves roties, aux propriétaires de ces animaux, après que ceux-ci ont été aspergés d'eau bénite. Poli contient au-

delà de treize cents habitans, presque tous laboureurs, très-bonnes gens, hospitaliers, et même généreux autant que leurs moyens le leur permettent. Lorsque la peste ravageait Palestrine en 1656, et que toutes les villes voisines refusaient de communiquer avec ses habitans, ou de leur accorder un passage pour porter leur blé aux moulins, le peuple de Poli permit à ses infortunés voisins de traverser ses champs, et animés par l'exemple de leur duc Carlo Conti, les Polesans allaient chaque jour aux portes de la ville affligée, pour y porter toutes les provisions dont ils pouvaient se passer. Pour témoigner leur reconnaissance de cette conduite, le Prenestins firent enregistrer le peuple entier de Poli, comme citoyens de Palestrine, le jour même où ils allèrent, en procession, rendre grâces à Dieu et à Saint-Agapot, de leur délivrance.

Il y a trois ou quatre fours publics dans la ville, mais les boutiques ne contiennent que les choses indispensables. Un charpentier, un maréchal, un cordonnier, et un bourrelier à l'usage des agriculteurs, sont les seuls artisans que l'on trouve à Poli; les vêtemens grossiers sont ordinairement faits par les femmes, qui, pendant l'hiver, filent leur laine et leur lin, à la quenouille et au fuseau; elles tissent au prin-

temps, sur des métiers qu'elles louent à bon marché, et teignent ou blanchissent avant le milieu de l'été, temps où la moisson et la vendange les appellent à des travaux plus pénibles.

Le climat de Poli est extrêmement sain, et la fièvre n'attaque point les gens qui en font leur séjour habituel; mais les plus pauvres qui vont moissonner dans la campagne de Rome, reviennent presque tous malades. La ville voisine de San-Vetturino, et même les villes de la Catena, souffrent annuellement du mauvais air : le manque d'ombrage dans la campagne de Rome, a été regardé comme la cause principale de ces fièvres. La chaleur excessive pendant le jour, où le thermomètre s'élève jusqu'à trente degrés de Réaumur (cent degrés de Fahrenheit), occasionne une grande évaporation des lacs et des marais : l'air est par conséquent rempli d'une humidité qui se condense au coucher du soleil, et qui, retombant tout-à-coup sur des corps échauffés par un travail pénible, occasionnerait des fièvres intermittentes, quand il ne s'y joindrait pas les miasmes ou exhalaisons sulfureuses, auxquels plusieurs auteurs (1) ont attribué

(1) *Voyez* les lettres remplies d'esprit, écrites de l'Italie, à M. Pictet, par M. de Châteauvieux.

l'air malsain des environs de Rome. Si telle en est la véritable cause, ou seulement l'une des causes, la destruction des bois doit augmenter le mal, en privant d'ombrage l'eau et les terrains humides, en les exposant ainsi aux rayons directs du soleil, et détruisant le remède naturel que les feuilles des arbres fournissent contre le mauvais air ; les feuilles s'alimentant des gaz qui détruisent la vie animale, et donnant en retour un élément plus pur. On pourrait retirer quelques avantages de réservoirs creusés comme les anciennes piscines, dans lesquels l'eau serait couverte ; le dessèchement des marais produirait des effets encore plus avantageux. Le climat de Rome a été de tout temps fort malsain; nos anciens poëtes en font mention, entre autres Skakespeare, qui fait parler ainsi Coriolan aux Romains : « Puisse l'épidémie du midi vous accabler ! » Et dans Cymbeline, Cloten dit, en parlant de Posthumus qui venait de partir pour Rome : « Que les brouillards du midi le fassent mourir ! » Mais la fièvre qui se fait sentir annuellement aux habitans de Rome, existait long-temps avant le moyen âge, temps duquel on date la dépopulation des environs de Rome. L'élégant morceau du docteur Matthéis, sur le culte que les anciens Romains

rendaient à la déesse de la fièvre, prouve que ses autels ont existé dès les premiers temps de l'empire. Le plus ancien de ses temples était sur le mont Palatin, d'autres avaient été érigés en différentes parties de la ville; et il paraît très-probable que l'on y tenait registre des remèdes que l'expérience avait démontré être les plus efficaces contre ce mal. Horace, dans ses satires, tourne en ridicule quelques-uns des vœux faits par les malades pour le rétablissement de leur santé (1), et dans son épître à Mécène, en s'excusant de ce qu'il restait à la campagne au lieu de visiter son ami à Rome, il parle ainsi de sa crainte de la fièvre :

Dum ficus prima calorque
Designatorem decorat lictoribus atris;
Dum pueris omnis pater et matercula pallet,
Officiosaque sedulitas et opella forensis
Adducit febres et testamenta resignat.

HORACE, *Epître* VII, L. I (2).

(1) *Horace*, satire II, livre II.

(2) Grâce aux feux de l'été, grâce aux raisins nouveaux,
Combien d'enfans déjà sont pleurés par leurs mères;
Rome voit tous les jours de lugubres hérauts
Escorter gravement des pompes funéraires.
Les chagrins, les plaisirs, la fièvre et les affaires,
Tous les jours nous font voir, complices d'Atropos,
Sous un deuil élégant des héritiers nouveaux.

HORACE, *traduction de Daru*.

Mais on ne finirait pas si on voulait citer, ou seulement nommer tous les poëtes ou anciens historiens qui parlent de la fièvre périodique de Rome. De leur temps comme de nos jours, le nombre des fièvres et des morts variaient considérablement suivant les années; elles étaient cependant toujours plus nombreuses pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Le nombre des personnes atteintes de la fièvre à l'hôpital de Santo-Spirito à Rome, est ordinairement de 1800 à 2000. En 1819, l'année où nous nous y trouvions, il y en avait un peu plus de mille; cependant les étrangers s'en plaignaient comme d'une saison malsaine, tandis que les laboureurs de la campagne de Rome la trouvaient d'une bénignité extraordinaire.

CHAPITRE II.

Ye fauns, propitious to the rural swains!
Ye nymphs that haunt the mountains and the plains!
Join in my work, and to my numbers bring
Your needful succour; for your gifts I sing.
DRYDEN'S, *Virgil.*

Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous nymphes des guérets,
Faunes, nymphes, venez, c'est pour vous que je chante.
DELILLE, *Géorg.* CH. I.

Costume de Poli. — Amusemens. — Education. — De la Religion et de ses effets. — Littérature populaire. Maisons de campagne, Fermes, etc. — Sol. — Cultures. — Productions. — Offrandes à la Madonne. — Vignes. — Oliviers. — Arbres des forêts et autres fruits. — Pâturages. — Gros Bétail, Moutons, Chèvres et Cochons. — De la Chasse et du Gibier. — Poissons.

PEU de jours après notre arrivée à Poli nous assistâmes à un petit bal champêtre, dont on nous fit les honneurs en qualité d'étrangers. Le costume pittoresque des paysans paraissait

fort à son avantage dans cette occasion, et la danse nommée *le saltarello romain,* dont les esquisses animées de Pinelli donnent une juste idée, faisait ressortir agréablement toutes les nuances de la timidité, de la grâce et du grotesque. Le tambourin était le seul instrument qui servît à régler les pas des danseurs, dont quelques-uns n'avaient pas de souliers, tandis que d'autres, avec de gros talons et d'énormes boucles, déployaient un peu plus d'adresse, mais moins de grâces.

Aux jours de fêtes, les principaux amusemens des Polesans consistent en ces danses, des jeux de boules, un grand babil entre les femmes, et quelques momens passés au cabaret pour les hommes. Les jeunes gens vont chasser, mais le prix d'une permission qui se monte à sept francs, interdit cet utile exercice à un grand nombre d'entre eux. Quelques femmes d'une classe plus élevée, dont le nombre ne surpasse pas huit ou dix, qui ont quitté le costume de leurs pays et adopté l'habit français, font des parties à la campagne, se promènent ensemble le soir, et quelquefois jouent aux cartes ; au lieu de filer et de tricoter, elles brodent des falbalas et des fraises ; mais les livres n'entrent jamais dans leurs amusemens ou leurs occupations. La mu-

sique même n'est cultivée que par des prêtres. Il n'y a que cinq de ces derniers à Poli, y compris le maître d'école; et un moine est ici l'objet de la curiosité des enfans, presque autant qu'il pourrait l'être dans quelque ville de province en Angleterre. Les personnes d'un certain âge ont cependant conservé le souvenir de deux monastères florissans qui appartenaient jadis à Poli, mais qui sont tombés des premiers sous les coups de la révolution. Une très-belle maison qui appartient maintenant au plus grand propriétaire de la ville, était un riche couvent de moines Bretons, en l'année 1790. Mais la Bretagne partageant la destinée de la France entière n'envoya plus de fonds, pour l'entretien du couvent, et la communauté se dispersa après avoir vendu sa maison et le terrain qui en dépendait. San-Stephano qui touche à la grande porte de Poli, n'est pas dans un état plus florissant; un seul moine qui est en même temps le maître d'école de la ville, et un frère lai qui lui sert de cuisinier, sont les seuls habitans de l'ancien et riche monastère espagnol de San-Stephano. L'école fut fondée, il y a quelques siècles, par la signora Giacinte de la famille des Conti; elle est ouverte à tous les jeunes Polesans. On leur enseigne à lire, à écrire, les grammaires latines,

et italiennes, mais point d'arithmétique. Ils étudient le latin dans quelques morceaux de Cicéron, de Cornelius-Nepos, de la Bible, et de quelques autres traités religieux. Cet enseignement était jadis une préparation pour la prêtrise; mais cet état a passé de mode à Poli avec les monastères; néanmoins on ne lit encore dans cette école, que des auteurs religieux. Un petit catéchisme, la doctrine chrétienne de Belarmine, une histoire de la Bible, mais jamais un chapitre sans notes, et les vies des Saints forment le cours d'étude que l'on suit à Poli, à l'instar de presque toutes les écoles libres de l'Italie.

Grâces à la charité de la fondatrice, on a pu joindre à cet établissement une maîtresse d'école qui enseigne aux jeunes filles à lire, à coudre, à filer et à tricoter. Quelque imparfaite que l'éducation soit ici, elle ne laisse pas de produire de bons effets dans la conduite et les sentimens de quelques-uns des paysans. Nous eûmes un exemple sensible de cette heureuse influence chez un jeune homme qui nous servait ordinairement de guide dans nos petites excursions; ses facultés pensantes étaient très-exercées, et ses observations toutes les fois qu'elles ne touchaient pas à sa croyance religieuse, étaient fort au-dessus de tout ce

que nous aurions pu attendre dans ce lieu sauvage et reculé. Si par hasard il abordait le sujet de la foi, il s'arrêtait aussitôt, disant : « Il ne faut pas toucher à de tels sujets; je n'ai » pas plus mauvaise opinion de vous, parce que » votre croyance diffère de la mienne, mais ignorant, comme je le suis, je croirais commettre un péché mortel, si j'essayais d'examiner les fondemens sur lesquels ma foi repose et si je m'exposais par-là aux dangers de » l'hérésie ou du mécontentement. » Sur tous les autres sujets, il était très-franc et très-intelligent, toujours fort empressé de connaître les productions de notre pays, et les coutumes de nos villageois. Nous eûmes la curiosité d'examiner les livres d'école d'Agapet (tel était le nom de notre ami), et nous ne pûmes nous empêcher d'être frappés du soin extrême avec lequel l'église de Rome cherche à atteindre son but dans l'instruction des enfans les plus jeunes. Le livre intitulé Sainte-Croix (1) ren-

(1) Dans le texte anglais, ce livre est appelé *Crist's-cross-row*, que l'on prononce, *Criss-cross row*. On donnait autrefois ce nom à l'alphabet, lorsque le signe de la croix précédait la lettre A, et que c'était la première chose que l'on enseignait aux jeunes chrétiens. Ce titre est presque généralement oublié, aussi bien que celui de *Horn-Book* (livre de corne), qui était ainsi nommé parce qu'il était couvert d'une corne transparente

ferme, outre les lettres et les syllabes, quelques prières en italien et d'autres en latin, que les petits enfans apprennent à répéter sans les comprendre ; le credo, un petit catéchisme et une copie préparée du Décalogue, dans laquelle on a omis en entier le second commandement, pour être conséquent avec le culte que l'on rend aux tableaux et aux images dans les églises catholiques; le dixième est divisé en deux parties afin d'en compléter le nombre (1). Il serait difficile, en effet, de conserver le commandement contre l'idolâtrie, lorsque la pratique en est aussi évidente. Les femmes portent la Vierge et l'Enfant-Jésus sur leurs bagues, les hommes ont un crucifix cousu dans leur veste ; ces objets sont caressés et invoqués dans les périls et nous avons eu plus d'une fois occasion d'observer, que ces images sont pour eux quelque chose de plus que des symboles.

Plusieurs des principaux habitans qui n'avaient vu d'hérétiques que dans les peintures, où ils sont représentés se débattant au milieu des flammes, nous questionnaient très-minutieusement sur notre foi; et lorsque nous con

pour le préserver. L'*Alphabet* et le *Vocabulaire* moderne ont remplacé notre ancien ami, mais nous nous le rappelons toujours avec reconnaissance.

(1) *Voyez* l'Appendix, N° II.

fessions que nous ne croyions ni à la Vierge, ni aux Saints, et que nous n'avions aucun respect pour les images et les peintures, ils tressaillaient involontairement et nous priaient instamment de nous convertir à leur croyance; quand ce ne serait, disaient-ils, que pour jouir du bienfait de la médiation des saints, et surtout de celle de la bienheureuse Vierge, dont l'intercession est toute-puissante auprès du père et du fils. On ne voit que trop combien est pernicieuse et encourageante pour le crime, cette multitude de médiateurs, en outre des priviléges attachés à la confession. Celui qui peut immoler son frère aujourd'hui, apaiser demain l'église, et endormir sa conscience par une pénitence et un cadeau à la Vierge, ou à quelqu'autre saint, se fera certainement peu de scrupule de tuer son père après demain. Nous vîmes à Tivoli, un homme qui avait poignardé son frère, lequel mourut au bout d'une heure d'agonie; le meurtrier se rendit à Rome, acheta son pardon de l'église, et reçut d'un cardinal une lettre de protection au moyen de laquelle il allait et venait sans être inquiété; second Caïn, dont la vie était sacrée. Si donc les crimes sont si facilement pardonnés, combien à plus forte raison, une confession mensuelle ou annuelle, ne doit-

elle pas couvrir de vices d'habitude. Les livres religieux ne sont cependant pas la seule lecture des paysans. Quelques-uns d'entr'eux s'élèvent jusqu'aux ouvrages de Métastase, mais le plus grand nombre est plus familiarisé avec de certaines ballades à demi-classiques où la mythologie païenne et la légende chrétienne sont confondues. L'histoire d'Orphée et d'Eurydice, sous le titre d'*Orfeo e la bella Euridice* est un des plus goûtés d'entre ces ouvrages; on peut y joindre la mort de Clorinde du Tasse, qui, bien que défigurée par un jargon barbare, est encore touchante. Mais de toutes ces histoires celles qui sont lues avec le plus d'avidité, ont pour sujet les martyrs et les miracles des saints; la méchanceté de Néron, et la nécromancie de Simon le Mage y forment la partie dramatique du poëme, tandis que la vertu et la religion, personnifiées par de saints martyrs, finissent toujours par triompher; car les poëtes ne se font aucun scrupule de conduire ces derniers jusqu'à la demeure des bienheureux, et de les montrer dans un état de gloire. On peut opposer à ces lectures, les vies des fameux brigands, des Robin-Hood (1) de l'Italie qui ne sont pas moins estimées. Les

(1) Aventurier célèbre de l'Angleterre.

poëmes satiriques ne sont point inconnus dans les basses classes du peuple, chez lesquelles on trouve souvent un esprit fin et délicat. Les sujets de leurs chants ordinaires sont la dévotion et l'amour, et leurs contes en prose sont pleins de l'énergie et du merveilleux que l'on peut s'attendre à trouver dans la contrée de l'Arioste et de Pulci (1).

Les riches habitans de Poli ont de jolies maisons de campagne, qui paraissent avoir été de petites villas, entourées d'un jardin, d'un verger et d'une vigne; elles sont maintenant abandonnées, et servent comme magasins de denrées, et quelquefois aussi à recevoir un domestique qui veille aux récoltes. On établit ordinairement dans ces maisons les pressoirs pour le vin et l'huile; on y lave et prépare la laine, le chanvre et le lin. Nous allions souvent nous promener le soir vers ces petites fermes, pour voir les chèvres revenir de la montagne; en voyant le troupeau descendre par des chemins escarpés pour se rendre à son parc, suivi d'un berger pittoresquement vêtu, et escorté de gros chiens, nous nous rappelions les mœurs antiques décrites par les poëtes, et représentées dans les

(1) *Voyez* l'Appendix, N° III.

tableaux d'Herculanum et de Pompéia. Le casale où nous allions le plus souvent, est bâti sur un rocher, au-dessus de la sauvage vallée qui conduit de Poli à Palestrine. Une madonne peinte sur une tuile de couleur, est placée sur la porte; nous en avons vu de semblables à l'entrée de presque toutes les vignes qu'elles doivent garantir des accidens et des voleurs. Elles remplacent les divinités champêtres et les termini auxquels on assignait les mêmes places et les mêmes fonctions sur cette terre classique, et dont les images étaient pour le moins aussi grossièrement travaillées.

Io lavorata da rustico artefice
Io pioppio arida, e stante, o passeggiere,
Qui alla sinistra, io custodisco il piccolo
Campo, che or puoi con sigurta vedere,
E da me questa villetta defendesi,
E l'orticino al povero padrone,
Le rie mani de Ladri allontanandone.
Ho percio nell' Aprile pinte Corone.
Ho rosseggianti spiche in caldo fervido
Ho tra i pampini verdi uva dolciata.
E glauche olive quando il verno e rigido (1).

Les collines au midi de la vallée de Poli, sont composées de tuf et couronnées de châtaigniers. Lorsqu'on coupe du tuf pour bâtir,

(1) *Catulle*, traduction de *Subleyras*.

on le trouve mêlé de bois, de roseaux, de feuilles, et d'une grande quantité de charbon plus lourd que le charbon ordinaire, mais sans altération, et brûlant très-bien. Cette différence de pesanteur est due à de petites portions de matières calcaires qui s'insinuent dans les pores. Nous en avons vu des morceaux de trois pouces de diamètre, et nous distinguions les nœuds et les branchages des différentes espèces d'arbres renfermés dans la même couche. Le terreau qui provient de la décomposition de ce tuf est extrêmement fertile; et les propriétaires nous ont assuré qu'il n'était pas nécessaire de le laisser en jachère et d'y mettre des engrais.

Le père du jeune paysan dont nous avons parlé obtint, il y a près de dix ans, une portion de terrain vague, qu'il a converti en une petite ferme très-productive, sans d'autres recours que le travail de son fils. Nous y allions souvent pour jouir du spectacle de cette heureuse industrie, et pour acquérir quelques notions sur l'économie agricole du pays. La plus grande partie du territoire de Poli appartient en fief au duc de Sforza, et, ainsi que les terres de l'église, cette partie ne peut être aliénée; mais on vend ces propriétés en les assujétissant à une redevance, qui se

paie en argent ou en denrées. Indépendamment de cette charge, le gouvernement a établi un impôt de quatre pour cent du capital, sur toutes les ventes et mutations de propriété.

La petite ferme de notre ami paie un cinquième du blé et un quart des vesces, du vin, de l'huile, etc. qui s'y récoltent. Dans les mauvaises années, cette charge est très-pesante pour le cultivateur qui, après avoir porté son quart ou son cinquième aux magasins du duc, et pourvu à la subsistance de sa famille, conserve souvent à peine de quoi semer pour l'année suivante; encore moins peut-il vendre quelque chose pour augmenter son fonds, et pourvoir aux besoins imprévus. Le jardin entoure le casale, il contient des arbres fruitiers, des ceps de vigne et des oliviers, entremêlés de légumes, ordinairement des choux, des pommes de terre, des tomates et diverses espèces de citrouilles. On sème en abondance des pois, des fèves ou des haricots; ces graines forment une partie essentielle de la richesse du fermier, le reste du terrain est destiné à la culture du froment et du maïs. Mais ici on ne pense à cultiver ce qui convient au sol, qu'après s'être assuré de provisions suffisantes pour sa famille.

On sème le froment pendant deux ou trois années consécutives dans le même terrain, sans engrais : on le remplace ordinairement par du maïs pendant deux ans, et on sème en même temps des haricots, auxquels s'accrochent les tiges droites et fortes du maïs. Quelques personnes sèment du lin et du chanvre, une fois dans cinq ans; mais en général on compte sur trois récoltes de froment dans cette période. Quoique l'ordre de rotation puisse être différent, on substitue souvent au maïs une récolte de fèves d'hiver, ou d'herbe destinée à être mangée en verd par les bestiaux. Les haricots sont ici un objet important, la quantité qui se mange en verd ne se peut comparer à celle qui est destinée à venir en maturité : ces derniers, sous le nom de haricots, *fagioli* et *caravansas*, forment une grande partie de la nourriture maigre du peuple, en France, en Italie et en Espagne. On les récolte comme les pois en Angleterre; ils sont battus avec un fléau ou foulé aux pieds par les bestiaux. On sème peu d'orge, de seigle, et encore moins d'avoine; par contre on récolte annuellement autant de lin qu'il en faut pour les besoins des habitans, et quelque peu de chanvre dans les terrains humides; mais les grandes récoltes, celles que l'on peut apporter au marché après avoir fait sa provision, sont le froment, les haricots, le maïs et le vin.

On moissonne le blé à la fin de juin et dans le courant de juillet, dix jours plus tard que dans les plaines de la campagne de Rome. Aussitôt qu'un champ considérable, ou deux ou trois champs contigus sont moissonnés, on prépare une aire à battre le blé; le grain y est foulé par des chevaux, et séparé de l'épi avant d'être emmagasiné et enlevé de dessus le champ; usage qu'on ne pourrait suivre dans nos climats incertains : la nature argilleuse du sol rend inutile le précepte de Virgile :

> Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
> Et vertenda manu, et cretâ solidenda tenaci,
> Ne subeant herbæ neu pulvere victa fatiscat,
> Tum variæ illudant pestes (1).

On choisit une place convenable dans la partie la plus élevée et la plus sèche du champ;

(1) D'abord qu'un long cylindre, également roulé,
Aplanisse la terre où tu battras le blé;
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent.
DELILLE, *Géorgiques*, ch. 1.

Nous avons vu dans le voisinage de Naples des aires telles que Virgile les décrit.

elle est d'abord nivelée avec une houe, et ensuite balayée avec beaucoup de soin. Si la récolte est peu abondante on la bat avec un fléau, autrement elle est foulée par les chevaux; nous en avons vu de dix à quatorze sur une seule aire. Le blé est vanné sur place au moyen d'un crible, soutenu sur des perches, et la bourre est brûlée incontinent. Autrefois elle était jetée au vent; mais depuis que les sauterelles ont détruit les récoltes de la campagne de Rome, en 1811 et dans les deux années suivantes, la coutume est de brûler la bourre, pour détruire les œufs de ces redoutables insectes. Les glaneurs frottent leur petite provision contre une râpe, ou l'écrasent avec une pierre, ce dernier usage est oriental, aussi bien que celui des aires à battre le blé. Le salaire d'un moissonneur est de deux paoli (25 sous de France), et de quatre *pagnotte*, ou petits-pains, qui pèsent chacun huit onces, poids de troy (1), on leur donne encore à discrétion du vin mêlé d'un quart d'eau. Une femme reçoit un paolo, trois pagnotte et du vin. Ils pétrissent leur pain avec du lait de chèvre ou de brebis, du fromage, des oignons et de l'ail. Les salaires en

(1) On nomme *troy weight* un poids de douze onces à la livre.

argent sont plus considérables de moitié à Tivoli, mais les fournitures en denrées sont les mêmes. Dans le voisinage d'Albano et de Frascati, on donne beaucoup plus d'argent, mais point de nourriture. L'époque de la moisson est, comme chez nous, une époque de gaîté générale; cette récolte est célébrée par des danses, où l'on distribue beaucoup de vin, et des gâteaux appelés *ciambelle,* faits de fleur de farine, d'huile et de miel, et d'autres nommés *pizzi*, faits d'orge et passablement salés. Lorsque la récolte est abondante, on met ordinairement une grosse gerbe en réserve pour quelque Saint favori; ainsi que chez les Hébreux où l'offrande des premices se composait, « *des grains de quelques épis bien grenés, broyés entre les mains* (1): » les moissonneurs portent cette gerbe, les prêtres viennent à leur rencontre, on fait une prière de dédicace, et la gerbe est placée devant l'autel. Nous eûmes le plaisir de voir la petite église de Sainte-Marie des Graces ainsi parée; ce spectacle nous fut agréable, et nous ne recherchâmes pas minutieusement, si c'est un reste de cérémonies païennes, ou seulement l'effet d'une pieuse reconnaissance exprimée de la même manière sous

(1) *Lévitique*, chap. II, verset 14.

des croyances différentes, et dans des siècles éloignés les uns des autres. Nous avons vu le pauvre Hindou, placer une noix de coco et une poignée de riz devant ses dieux domestiques (1), nous lisons le détail des offrandes élégantes, composées de fleurs et de fruits odoriférans, dont Catulle faisait hommage au dieu protecteur de sa vigne (2); mais rien ne nous plaît autant, que la riche gerbe offerte par les chrétiens de Poli, à la Madonna delle Grazie.

On cultive ici le maïs avec le fossoir et on l'éclaircit. Les essais faits à Tivoli, pour le semer à la volée, et le laisser épais, ont été infructueux; car cette plante y atteint à peine la hauteur de quatre pieds, et produit rarement plus d'un épi, tandis qu'ici le maïs fossoyé, est deux fois plus élevé, et chaque plante produit au moins six épis, sans compter que la nourriture que fournissent aux troupeaux ses feuilles vertes, est plus abondante et plus succulente, et que les feuilles sèches qui servent aux matelas en hiver, sont plus grandes et moins rudes. Après que le maïs est coupé, on

(1) M[me] Graham a passé plusieurs années aux Indes; elle est auteur de deux ouvrages intéressans sur ce pays.

(2) *Catulle*, XIX et XX; *voyez*, page 37.

le laisse sécher au soleil pendant quelque jours, puis on le bat comme le blé. Lorsqu'il est jeune, ses épis, bouillis ou rôtis, sont très-nutritifs et d'un goût agréable; le commun peuple en mange beaucoup. On fait avec la farine du maïs, nommée *polenta*, une sorte de pouding, assez semblable au potage d'avoine (1); on le mange quelquefois de la même manière, mais le plus souvent on le coupe en tranches lorsqu'il est froid, et on le fait griller; le pain fait de maïs est d'un goût désagréable et peu nutritif.

Une vigne peut durer environ vingt ans sans être renouvelée, si l'on a soin de la tailler, de la fossoyer, et d'y faire des provignures, lorsque la pourriture ou d'autres accidens détruisent les ceps; presque tous les engrais de la ferme sont destinés à la vigne; on la cultive deux fois par an, au printemps lorsque le temps est bien assuré, et en automne avant que le froid soit trop vif. Les vignes ne sont pas aussi élevées ici que près de Naples, où, comme au temps de Virgile: « *La vigne fleurit suspendue aux ormeaux* (2); » mais elles

(1) Mets dont se nourrit le peuple en Ecosse.

(1) *Géorgiques*, liv. II. Dans la même Géorgique, le poëte recommande de fossoyer la vigne trois fois par an, ce qui

le sont plus que dans le voisinage de Rome, où l'on fait usage de treillis de bois et de roseaux, qui forment un berceau à la hauteur de six pieds pour les soutenir. Pour atteindre le même but, on plante ici des érables en ligne droite, et on les taille à neuf ou dix pieds de terre, en ayant soin de conserver des ormeaux élevés dans les haies, pour mettre les ceps à l'abri des grands vents. Lorsque l'espace entre les arbres est assez large, on y sème du blé, et quand le terrain est de niveau, on préfère la charrue à toute autre manière de cultiver la terre; mais ici on ne se sert que de la houe pour les différentes cultures, et l'on travaille la terre autour des racines des plantes, avec un instrument à deux dents, nommé *bidente*. On sème des fèves, des pois ou des lupins (1), lorsque l'espace ne permet pas de semer du blé. Une terre légère convient mieux à la vigne; l'époque la plus favorable pour la planter est le printemps,

n'est pas pratiqué ici. Chaque province a sa manière particulière de cultiver la vigne. Nous avons décrit exactement ce que nous avons vu. C'est probablement une ancienne coutume, mais qui n'est pas fort heureuse.

(1) On sème ici des lupins pour ameublir le terrain; lorsqu'ils ont atteint leur croissance, on les laboure dans la terre, et on les y laisse pourrir; quelquefois on les fait bouillir, puis on les étend sur les racines des orangers et des citronniers, et même sur celles des vignes et des oliviers.

parce que la terre étant préparée en automne, a le temps de se mûrir pendant les gelées d'hiver. On plante cependant quelquefois au commencement de novembre, et on met du fumier autour des jeunes plants; lorsque le terrain est préparé, les boutures de la vigne sont placées entre les dents d'un instrument de fer, assez semblable à une baguette qui aurait une petite fourchette à son extrémité; on enfonce celle-ci dans la terre comme un plantoir, et le jeune plant étant ainsi déposé, le travail de la plantation est terminé; la vigne commence à donner du fruit la seconde année. Le vin de Poli est blanc, léger et agréable quoiqu'un peu âpre. La vendange se fait plus tard dans ces montagnes que près de Rome. Les paysans nous vantaient beaucoup la gaîté qui accompagne cette récolte, et nous pressaient de rester pour en être témoins, nous promettant pour cette époque des fêtes et des danses pendant un mois entier. Le travail de la vigne ne finit point avec la vendange, il faut penser au fossoyage d'automne, ainsi qu'à tailler et à émonder les ceps dépouillés de leurs feuilles (1).

(1) D'après ce que nous venons de dire, on voit combien la culture de la vigne diffère en Italie et en France; dans ce dernier pays, le sol n'est pas traité de même, et les vignes sont taillées bas. Partout où ce genre de culture a été essayé

Les montagnes qui bornent la vallée de Poli du côté du nord, sont moins fertiles que celles du sud. A peine commence-t-on à les gravir, que de grands quartiers de rochers calcaires se montrent au milieu du tuf qui disparaît bientôt complétement, et l'on n'aperçoit plus que les rochers recouverts d'une couche de terre très-mince. Cependant même en ces endroits, les pâturages sont bons, les chênes et les châtaigniers s'élèvent à une hauteur considérable. On a coupé les bois des montagnes les plus élevées et les moins pierreuses, il y a près de six ans, et on y a planté des oliviers. Cet arbre, qui paraît se plaire beaucoup dans le climat et sur le sol de l'Italie, n'y fut apporté que dans le deuxième siècle (1) de Rome;

il a fait prospérer les vignes de l'Italie; mais il y a dans ce pays un préjugé contre le changement.

(1) *Voyez* Gibbon, *Décadence et Chute de l'Empire romain*, où il rapporte le fait suivant, d'après Pline: « Dans » l'Occident, l'olivier a suivi les progrès de la paix, dont il » était le symbole. Deux siècles après la fondation de Rome, » l'Italie et l'Afrique ne connaissaient pas encore cet arbre » utile; il fut naturalisé dans ces contrées, et porté de là dans » le cœur de l'Espagne et de la Gaule. Le travail et l'expé- » rience détruisirent insensiblement les timides erreurs des » anciens, qui croyaient que l'olivier avait besoin d'un certain » degré de chaleur, et ne pouvait fleurir que dans le voisi- » nage de la mer. »

mais son utilité, le peu de culture qu'il exige, et les avantages qu'il procure, en rendant fertiles des sites qui sans lui seraient incultes, l'ont fait multiplier avec rapidité sur toute la partie ouest des Apennins. On peut séparer les rejetons de la souche mère dans toute les saisons; mais il convient mieux de faire cette opération au printemps et en automne, lorsque le terrain est labouré; surtout si l'éloignement des arbres entre eux permet d'y semer du blé ou des lupins; autrement, la terre est légèrement remuée autour des racines sur lesquelles on étend quelquefois de l'engrais.

(1) Les jeunes oliviers portent des fruits au bout de deux ans, et au bout de six ans ils commencent à dédommager le propriétaire des frais de culture, à supposer même qu'ils soient le seul produit du terrain; et de ce

(1) Cela ne s'accorde pas tout-à-fait avec Virgile, qui dit:

Contra non ulla est oleis cultura, etc., etc., etc.
Georg., liv. II, v. 420.

L'olivier par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté:
Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure;
C'est assez: dédaignant une vaine culture,
Et la serpe tranchante, et les pesans rateaux,
L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.
DELILLE, *Georg.*

moment ils deviennent la source la plus abondante de revenus pour les fermiers dans les bonnes années. Cet arbre parvient à une vieillesse aussi avancée que le chêne ; aussi dit-on ici proverbialement : « Si vous désirez laisser un » héritage durable à vos petits enfans, plantez » un olivier. » On voit près de Gericomio un vieux olivier, d'où l'on récolta, l'année dernière, deux cent quarante quarts anglais d'huile ; son tronc est entièrement creux, et son écorce vide ne paraît pas tenir assez fortement à la terre, pour résister aux orages des montagnes.

Les arbres qui paraissent être une source de richesse pour les habitans de Poli, sont les châtaigniers et les noyers. Le premier donne des châtaignes plus petites, mais plus douces que celles de Naples, où l'on taille toujours ces arbres comme des buissons, pour leur faire porter des fruits plus gros et en plus grande abondance. Les noyers s'élèvent à une prodigieuse hauteur ; leur fruit est de la seconde qualité ; leur bois, qui n'est pas sujet à éclater, en est d'autant plus estimé. Un arbre de grandeur médiocre, propre à faire des bois de fusil ou des meubles, vaut environ trente francs, et une bonne poutre pour l'usage des moulins de cuivre de Tivoli (1), se vend seule six francs. La valeur de ces bois doublerait si l'on avait un moyen de les transporter par eau. Pour les divers usages dont nous venons de parler, et principalement pour la construction des moulins, on préfère le sorbier, qui donne ici un assez bon fruit. On se sert du tremble pour des jougs d'animaux, de l'orme et de l'érable pour les charrues ; de ce dernier arbre et du chêne, pour les autres instrumens d'agriculture. Les baquets, les coupes et les seaux sont faits d'yeuse. Le cornouiller, plus dur, est employé pour des manches, des houes et des maillets ; le noisetier pour les chaises ; et le fusain fournit des outils aux cordonniers. On peut appliquer ici presque littéralement ce passage de Spencer.

Much 'gan they praise the trees so straight and hie,
The sayling Pine, the Cedar proud and tall,
The vine-prop Elme, the Poplar never dry,
The builder Oake, sole king of forrests all,
The Aspine good for staves, the Cypress funerall ;
The Laurell, meede of mighty conquerors
And poets sage, the Firre that weepeth still ;

(1) Virgile parle de Tibur (Tivoli) comme d'une des cinq villes fameuses pour la fabrication des armes. C'est aujourd'hui le lieu où se fabriquent les armes de Sa Sainteté, et la *villa* de Mécène est remplie d'ouvrages de fer.

The Willow, worne of forlorne paramours,
The Eugh, obedient to the bender's will,
The Birch for shafts, the Sallow for the mill;
The Myrrhe sweet, bleeding in the bitter wound,
The warlike Beech, the Ashe fort nothing ill,
The fruitful Olive, and the Platane round,
The carver Holme, the Maple seldom inward sound (1).

SPENSER's, *Faery Queene*, canto I.

Nous ne pouvons omettre ce que Virgile disait dans les mêmes lieux et sur le même sujet:

Dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedrumque cupressosque
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus imposuere carinas,
Viminibus salices fecundæ, frondibus ulmi:
At myrtus validis astilibus, et bona bello
Cornus; ityræos taxi, torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasilæ buxum

(1) « Ils chantèrent alors les arbres droits et élevés, le pin navigateur, le cèdre fier et gigantesque, l'ormeau, soutien de la vigne; le peuplier toujours humide, et ce roi des forêts, le chêne, dont nous construisons nos demeures; le tremble, dont on fait des douves, et le cyprès funéraire; le laurier, parure des conquérans et des poëtes célèbres; le sapin, qui répand des larmes; le saule pleureur, porté par les amantes délaissées; l'if, qui se plie à volonté; le bouleau, qui se convertit en flèches; le saule, dont on se sert au moulin; la douce myrrhe, que l'on applique sur les douloureuses blessures; le hêtre guerrier, le frêne, qui sert à tout; l'utile olivier et le platane rond; l'yeuse, cher aux sculpteurs, et l'érable, si rarement sain. »

Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto:
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus,
Missa Paddo, nec non, et apes examina condunt
Corticibusque cavis vitiosæque, ilicis alveo (1).

VIRGILE, *Georg.*, liv. II.

La pomme, le meilleur fruit de l'Italie, est surtout exquise dans les environs de Poli: on préfère celles qui sont très-rouges et plates; le *Ribeston* et l'américain *New-town pippins*, sont les seules espèces que nous puissions leur comparer. Les poires ne réussissent pas si bien, malgré les soins que l'on prend pour les planter et les greffer. Les cerises et surtout les merises, y sont en grande abondance: les figues rivalisent avec celles de la campagne de Rome; les pruniers croissent dans les haies, et on en voit une grande variété, depuis le prunier sauvage jusqu'au

(1) Pour former nos lambris, leurs arbres sont utiles:
Ici, taillés en chars, là, courbés en vaisseaux,
Ils roulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
Le saule prête aux ceps sa branche obéissante,
L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante,
L'if en arc est ployé, le cormier fait les dards,
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars;
Le tilleul, cependant, cède au fer qui le creuse;
Le buis, au gré du tour prend une forme heureuse;
L'aulne léger fend l'onde, et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.

DELILLE, *Géorg.*, liv. II.

grand prunellier violet. Sous l'ombre de ces arbres croissent des fraises et de petites mûres, dont les fleurs blanches, et les fruits rouges et violets nous rappelaient les climats du Nord. Les pêches et les abricots demandent plus de soin que les Polesans ne consentent à leur en accorder : nous en avons vu cependant d'une grosseur et d'un goût passable. Les amandiers, et toutes les variétés de noisetiers, prospèrent ici, mais les néfliers et les sorbiers sont dans l'état sauvage.

On apporte beaucoup de soin à la culture du mûrier blanc, mais on ne l'élève que pour les feuilles. Les arbres plantés le long des ruisseaux sont ébranchés, et on laisse croître les rejetons pendant trois ans; cette méthode produit une plus grande quantité de feuilles pour les vers à soie. Les femmes consacrent à ces insectes plus de la moitié de leurs habitations; et dès le moment où le ver sort de la coquille, c'est-à-dire, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juillet, époque où les cocons sont complétement filés, la plus grande propreté est nécessaire dans la nourriture et dans l'éducation des vers à soie (1); malgré

(1) *Voyez* les élégantes Géorgiques modernes, intitulées *Bacco di Seta*, par Zaccaria Betti, où l'on trouve traitées en

ces soins, l'odeur qui s'exhale de ces insectes, et la chaleur qui leur est nécessaire, doivent les rendre des hôtes très-incommodes. Les Polesans ne fabriquent pas la soie eux-mêmes, mais ils portent les cocons au marché de Palestrine ou de Tivoli. La soie des montagnes était d'une qualité inférieure cette année, à cause d'une semaine de mauvais temps qui eut lieu à l'époque où les vers commencent à filer leurs cocons; aussi le prix de cette denrée ne s'est-il pas élevé au-delà de trente-sept paoli le décina, c'est-à-dire, un peu moins de vingt-un francs soixante centimes les dix livres, poids de troy. Une jeune fille nous apprit cette mauvaise nouvelle, les larmes aux yeux, à son retour de Palestrine, où elle avait été vendre de la soie; et elle s'en affligeait avec raison, car sa mère lui avait promis de lui acheter un jupon neuf et un corset de soie sur les profits de la vente, mais malheureusement les cocons pourront à peine acheter un tablier cette année.

Le terrain est trop pierreux dans le terri-

grand détail, la culture du mûrier, la nourriture du ver et la préparation de la soie. Le sujet est traité un peu trop mythologiquement : si la plupart des poëmes modernes de cette espèce n'ont pas la dignité de Virgile, ils ne doivent s'en prendre qu'à leur manque de simplicité.

toire immédiat de Poli, pour qu'il y ait beaucoup de pâturages ; mais les collines voisines nourrissent un grand nombre de chèvres et de moutons, et des troupeaux de gros bétail. Les bêtes à corne sont de cette belle espèce grise, que le voyageur admire en traversant le midi de l'Italie : elles sont fortes, et n'ont pas une démarche aussi pesante que nos bœufs et nos vaches du nord, mais elles donnent plus de lait. Les vaches sont considérées ici comme les nourrices des bestiaux destinés au trait ; elles vivent avec eux, pendant l'été, dans les montagnes. L'hiver les ramène dans les plaines, où elles sont engraissées pour le marché de Rome. Un seul bouvier se charge des troupeaux de plusieurs propriétaires pendant la belle saison; il reçoit douze francs pour une vingtaine d'animaux, et souvent il gagne une somme considérable. Il ne doit perdre ses bêtes de vue ni jour ni nuit, et il faut qu'il les suive partout. Lorsqu'un seul propriétaire loue un bouvier pour prendre soin de son troupeau nuit et jour, il lui paie trente-six francs, que le troupeau soit considérable ou non.

Les moutons sont beaux, on en voit beaucoup de cette espèce, qui n'a de toison que sur le dos et la moitié des flancs, défaut qui

est bien compensé par la qualité supérieure de la laine. On préfère ici la toison des moutons noirs. L'habillement des galériens, qui est fait d'une étoffe rayée, brun foncé et blanc, est tissu en partie avec de la laine non teinte. On fait une espèce de fromage dur et aigrelet avec le lait de brebis; enfin, ces animaux que l'on engraisse facilement, sont d'un bon profit pour le marché. Mais de tous les animaux domestiques, les plus utiles, sans contredit, sont les chèvres : leurs fromages et leur lait sont les plus recherchés; et le lait de chèvre caillé, que l'on nomme *ricotta*, est, avec du pain, l'unique nourriture d'un grand nombre de paysans. On tue les chevreaux à six ou huit semaines; leur chair, avec celle de la chèvre et du porc, forme la seule nourriture animale dont les Polesans fassent usage. Le salaire d'un berger de chèvres est calculé suivant la distance où il se trouve de son village natal. Les bergers viennent ici de Capranica; chacun d'eux reçoit par jour un demi-sou anglais, (un sou de France), quatre pagnottes, du lait frais et caillé à discrétion. Mais si le berger s'éloigne à plus de huit ou neuf milles de chez lui, il exige, outre la nourriture, six francs par mois, ce qui serait de bons gages dans les highlands d'Écosse.

On élève dans les montagnes, derrière Poli, une vigoureuse race de chevaux : ils sont presque tous noirs, très-forts et très-légers. Nous nous amusions à les voir ferrer lorsqu'on les amène de la montagne. Après avoir jeté l'animal sur le dos, au moyen de cordes et de nœuds coulans que l'on passe autour de sa tête et de ses jambes, opération qui se fait ici plus maladroitement que partout ailleurs, on attache ses pieds à des piquets, et on le ferre avec des outils, que le plus pauvre maréchal de village, en Angleterre, aurait honte d'employer.

Tous les districts de ces montagnes sont réputés pour la bonté du jambon et du lard. Les cochons, appelés ici *bêtes noires*, ressemblent aux sangliers du pays; ils sont noirs, ont de longs groins et des épaules étroites. (1) On ne les enferme point; mais ils s'engraissent naturellement dans les bois, au moyen des noix, des glands et des racines qu'ils y trouvent. Le porc est un animal beaucoup plus considéré en Italie que chez nous; et l'Odyssée nous apprend que le gardien de ces animaux n'était point un personnage subalterne dans les anciennes familles grecques. Michel Ange a célébré, dans des poésies pastorales, les soins dont les porcs sont l'objet. Cet animal est certainement intelligent, et s'attache aisément à son maître. Nous en avons vu, courant sur la grande route, le soir, à la rencontre des laboureurs, qu'ils caressaient comme un chien aurait pu le faire. Ils rendent plusieurs genres de services, et sont particulièrement utiles pour chasser, et pour détruire les œufs de sauterelles, lorsqu'on les mène le matin, de bonne heure, dans un champ infesté de ces insectes. La femelle, lors même qu'elle a ses petits, n'est pas renfermée dans l'étable, mais elle est retenue par des entraves dans quelque lieu ombragé où elle peut aller à l'eau, et pâturer à discrétion : on ajoute deux fois par jour, à sa nourriture, du lait, du son et des légumes. Il résulte de cette manière d'élever les porcs, qu'ils produisent moins de lard et de graisse, que ne tirerait de ces animaux un fermier du Hampshire; mais leur état, à demi-sauvage, leur donne un goût exquis. La faveur dont ils jouissent auprès des Romains des basses classes, est plaisamment exprimée dans l'éloge du porc (*Lode del Porchetto*), par l'abbé Veccei, qui invoque Apollon et les neuf Sœurs, pour l'aider à chanter ce noble animal.

(1) Il serait grossier ici de nommer un cochon, *porco*, aussi l'appelle-t-on *animale nero*; mais comme il est impie de prononcer le mot de *foudre* en parlant du tonnerre, on l'appelle une *porcheria*.

Telles sont les richesses naturelles et les productions que la culture fait naître dans ces montagnes des anciens Èques, en ayant égard à quelques différences dues aux variétés du sol. La fertilité du territoire de Poli tient à la nature du terrain, formé de la décomposition de rochers de tuf.

Les terres de Tivoli exigent plus de culture, plus d'engrais et des assolemens moins productifs pour le fermier. Dans quelques parties, on sème de la luzerne, et l'on a établi des prés artificiels. On ne cultive point les prairies qui sont arrosées par l'Anio; mais elles sont labourées à de longs intervalles, pour faire disparaître les plantes parasites et les roseaux qui nuisent à l'herbe. On fait grand cas du blé et du vin de San-Gregorio, près de Tivoli, tandis que le territoire de Casapa (1), qui est limitrophe, est presque totalement inculte. Les possessions de Palestrine, qui sont plus étendues que ces dernières, contiennent aussi toutes les variétés du fertile et du stérile. Quelques parties sont si sablonneuses, qu'elles ne produisent presque rien, et d'autres tellement argilleuses, qu'il faut y mêler du sable en les cultivant.

(1) L'ancienne *Casa Corbula*.

En tout, on peut considérer les habitans de ces montagnes comme riches, quoiqu'ils aient rarement de l'argent comptant. Leurs richesses sont les produits annuels de leur travail, sur lesquels, grâce à leur climat fortuné, ils peuvent compter avec plus de certitude que dans le nord de l'Europe. Ils n'ont pas l'habitude d'économiser pour l'avenir; mais après avoir prélevé leur subsistance et les dîmes, ils emploient le superflu à acheter des boucles d'argent, des parures pour les coiffures de femmes, et des colliers de coraux, qui sont facilement convertis en argent dans les temps de disette. Cette pauvreté aisée, au-dessus du besoin, mais au-dessous de cet état d'abondance qui excite les hommes à se distinguer et à améliorer leur condition, inspire une grande indifférence pour le bien public, et fait que les habitans de ces contrées sont soumis à quelque gouvernement que ce soit, aussi longtemps qu'il les laisse en paix, et qu'ils peuvent se reposer sous leurs vignes et leurs figuiers. Nous les vîmes sortir de cette léthargie morale pendant quelques jours, lorsque les brigands erraient autour de leurs villes, menaçant de détruire leurs propriétés, et lorsque le gouvernement leur refusait la protection à laquelle ils pensaient que des taxes énormes leur

avaient acquis quelques droits. Dans de telles occasions, ils s'expriment avec plus de chaleur et de liberté sur le compte de leurs gouvernans, qu'on n'oserait le faire dans les assemblées les plus populaires de l'Angleterre. Mais le danger passé, ils retombent dans l'indifférence; car leur état ordinaire est précisément ce qu'il faut pour ne pas leur faire désirer un changement. La chasse, dans ces montagnes, est très-productive. Les bois qui s'étendent de San-Vetturino à Poli et Palestrine, servent de retraite à un grand nombre de sangliers, de chevreuils, de blaireaux et de porcs-épics. La chasse du sanglier, qui commence à l'entrée de l'automne, est un des plaisirs favoris des basses et moyennes classes; et la prise d'un de ces animaux est un sujet de triomphe. Lorsqu'une chasse doit avoir lieu, les chasseurs s'assemblent au nombre de dix jusqu'à trente, et se choisissent un chef expérimenté, que ses connaissances locales mettent sur la trace de la bête : on rassemble autant de chiens que l'on peut; trois piqueurs doivent veiller sur eux, et les mettre sur le frais. Il y a, en outre, un grand nombre de paysans armés de bâtons, qui doivent battre les broussailles, et aider les chiens à faire lever le gibier. Aussitôt qu'un sanglier est découvert, on

en donne avis au chef, qui poste les chasseurs dans les lieux où doit passer l'animal, ainsi qu'on le pratique dans le Nord à la chasse du cerf. L'expérience du chef doit être telle, qu'il puisse placer les meilleurs tireurs aux principaux passages par lesquels le sanglier doit s'échapper; les autres sont postés à des distances convenables. Les piqueurs divisent alors les chiens, et s'avancent par trois chemins différens vers le fort de l'animal, en excitant les chiens de la voix. Si l'épaisseur du buisson les fait hésiter, on tire quelques coups de fusil, qui ne manquent pas de leur inspirer assez de courage pour s'élancer et faire lever le gibier. Une fois debout, le sanglier devient furieux, tue souvent les chiens, et manque rarement de les blesser; enfin, accablé par le nombre, il prend la fuite, et ordinairement il est tué dans un des passages où les tireurs sont postés. S'il passe la ligne sans être blessé, on conserve peu d'espoir de le reprendre. La coutume d'entourer de filets le fort du sanglier, qui paraît, d'après la première Ode d'Horace (1), avoir été quelquefois pratiquée par les anciens, n'est jamais adoptée par les chasseurs modernes. Le couvercle d'un vase funé-

(1) Seu rupit teretes. Marsus aper Plagas.
HORACE, *Ode* 1re, liv. 1.

raire, trouvé près de Palestrine (1), et dont la date remonte au moins à deux siècles avant l'ère chrétienne, représente quelques figures armées de javelines, chassant un sanglier avec des chiens; d'autres chassent le cerf, et portent sur le bras gauche un manteau qu'ils paraissent vouloir lancer sur la tête de l'animal, pour l'empêcher de voir, tandis qu'un chasseur s'apprête à lui donner le coup mortel. La hure est encore aujourd'hui, comme jadis, la récompense du chasseur le plus heureux (2). Aussitôt que l'animal est tué, on le place sur une bête de somme, et l'on revient en triomphe au logis. Dès que la troupe est en vue de la ville, elle fait une décharge générale, pour annoncer à ses concitoyens le succès qu'elle vient d'obtenir : jeunes et vieux viennent à sa rencontre, et l'accompagnent jusqu'à la place du marché, où elle fait une seconde décharge. Le gibier est alors porté à la maison du chef des chasseurs. Là, après avoir coupé les pieds qui lui appartiennent de droit, on partage le reste en autant de parts qu'il y a de chasseurs; et pour prévenir toute

(1) *Voyez* la gravure du Muséum, *Kirkerianum*.

(2) *Voyez* la statue de Méléagre au Vatican, et l'*Histoire* bien connue *d'Atalante*.

jalousie, c'est le sort qui assigne à chacun la sienne.

La chasse du chevreuil appelé ici chèvre sauvage, est conduite de la même manière, mais avec moins de chasseurs; trois ou quatre suffisent. La seule récompense du vainqueur est la peau, dont il couvre des selles, et des fontes de pistolets. On s'embusque de même pour tirer le lièvre ou le renard que les chiens font lever. Les bergers mangent le renard, ils le font tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures, puis ils l'accommodent avec du vin et des herbes.

On chasse ici le blaireau, non-seulement pour sa chair qui est très-délicate, mais aussi pour sa fourrure, qu'on regarde comme un préservatif puissant contre l'influence des mauvais esprits. Les jeunes gens portent souvent un morceau de cette peau sur leurs chapeaux en guise d'ornement; les femmes, et surtout celles qui sont mariées, en mettent sous leurs corsets pour se garantir ainsi que leurs enfans, des enchantemens, car on croit encore que les habitans des montagnes des anciens Marses, près du lac Fucino, sont adonnés à la sorcellerie (1). Aucun cheval ne serait réputé en

(1) Non usitatis, vare, potionibus,
O multa fleturum caput!

5

sûreté, si sa bride ne portait un ornement de peau de blaireau; les mulets et les ânes même sont également pourvus de ce charme puissant qui acquiert une nouvelle force, de la bénédiction annuelle de Saint-Antoine.

Les chiens de ce pays-ci n'attaquent pas les loups qui infestent les montagnes, et qui sont aussi gros que des mâtins. Ces animaux féroces commettent de grands dégâts dans les troupeaux de moutons pendant l'été; et après le départ de ceux-ci pour la plaine, ils attaquent souvent les veaux, et même les jeunes bœufs, et les chevaux qui restent plus tard dans les pâturages élevés, où ils passent même l'hiver lorsque le temps est doux. Mais on ne cite ici qu'un seul exemple d'hommes attaqués par des loups. C'était un colporteur qui traversait Monte Genaro, et dont la mort, quoique attribuée à ces bêtes féroces, a été mise aussi sur le compte de quelque fripon du même métier que lui, car ici colporteur

Ad me recurres; nec vocata mens tua
Marsis redibit vocibus.
Horace, *Epodon* v.

De poisons inconnus je saurai faire usage.
Tu reviendras à moi; quels charmes ennemis (*Marsis vocibus*)
Te pourraient affranchir de ce long esclavage?
Horace, *trad. de Daru.*

Virgile parle aussi des enchantemens des Marses.

et voleur sont synonymes. Horace se vantait donc à tort de ce que sa vertu l'avait empêché d'être attaqué par le loup qu'il rencontra, lorsqu'il se promenait seul et sans armes près de sa villa (1).

Les faisans qui abondent près de Naples, sont rares ici; les coqs de bruyère ne se trouvent pas si près de la plaine, mais il y en a beaucoup dans les Apennins. La chasse aux perdrix commence en septembre; celle des cailles, au mois d'août ou à la fin de juillet. Les pluviers sont très-abondans en octobre; et dans le même mois les alouettes arrivent en grand nombre vers les anciens aqueducs et autres édifices ruinés, où les paysans les prennent par milliers dans des filets. Elles étaient jadis regardées comme sacrées, parce qu'elles détruisaient les œufs des sauterelles et autres animaux nuisibles. On voit ici figurer sur la table toute espèce d'oiseau. Le rossignol, le merle, sont mangés sans remords; le vautour, et le hibou même ne sont pas dédaignés. On ne trouve d'oiseaux aquatiques qu'au lac de Gabie, où ils sont en grande abondance.

Les ruisseaux des montagnes fournissent peu de poisson; mais l'Anio en renferme une

(1) *Voyez* la belle *Ode d'Horace*, liv. I, ode XXII.

grande variété, surtout au-dessous de la cascade de Tivoli. Outre la truite et le barbeau, que l'on prend aussi au-dessus de la chute, on trouve dans cette rivière des goujons, des brochets, des anguilles, des lamproies, et un petit poisson qui ressemble aux éperlans. Les pêcheurs se servent quelquefois de lignes, mais plus volontiers d'un petit filet ; ils ont aussi pour prendre et conserver les poissons, un panier semblable aux paniers d'anguilles de la Tamise.

CHAPITRE III.

Poetic scenes encompass me around,
And still I seem to tread on classic ground;
For here so oft the muse her harp has strung,
That not a mountain rears its head unsung;
Renown'd in verse each shady thicket grows,
And ev'ry stream in heav'nly murmurs flows.

ADDISON.

Des scènes poétiques m'environnent, et je sens que je foule une terre classique; la muse a fait si souvent retentir sa harpe en ces lieux, qu'il n'y a pas une seule montagne qui n'ait été chantée; chaque bois touffu est devenu célèbre par des vers, et les ruisseaux coulent avec un murmure céleste.

Course à Saint-Angelo.— Ancien aqueduc et traditions qui y ont rapport. — Course à Guadagnola. — Belle vue et aspect de Rome le matin. — Puits de Guadagnola. — Costume des femmes. — Singulière petite ville. — Aspect du pays. — District habité par les bandits.— Vallée de l'Anio. — Subiaco. — Cosimato. Licenza ou Digentia.— Tivoli. — Soracte. — Albunea ou la Solfatara de Tivoli. — Volcans de la campagne de Rome. — Histoire de voleurs. — Mentorella et sa légende. — Retour à Poli.

Pour exécuter le projet que nous avions de voir tout ce que les environs de Poli offrent de remarquable, nous résolûmes de parcourir

les montagnes voisines aussi souvent que le temps le permettrait. Sant-Angelo fut la première qui attira notre attention ; elle est couronnée par des ruines assez étendues ; nous choisîmes une soirée fraîche pour faire cette excursion. Il faut monter depuis Poli pendant trois milles, par un chemin escarpé et difficile. A la distance d'un demi-mille, on se trouve au bord d'un précipice, probablement le cratère d'un volcan éteint, supposition fortifiée par les observations de Humboldt qui prétend que partout où le châtaignier prospère et atteint des dimensions considérables, on peut être certain que le sol est formé principalement si ce n'est entièrement de matières volcaniques : et en effet les châtaigniers sont ici d'une grosseur remarquable. Mais les rochers calcaires qui percent partout au milieu du tuf, nous feraient supposer plutôt que ce petit amphithéâtre naturel a été le lit d'un lac desséché ; sa forme est ovale, et il est entouré de tous côtés par des rochers, excepté à l'endroit où s'échappe un petit ruisseau qui prend sa source près de la route, et qui va joindre d'autres sources au-dessous de Poli ; là, ces ruisseaux réunis sous le nom d'Acqua-Nera, vont se jeter dans l'Anio, près de la villa Adriana.

Au-delà des bosquets d'oliviers et de châ-

taigniers, la terre couvre à peine les rochers, et néanmoins ces places éparses produisent du blé, jusqu'à ce que la montagne devienne trop escarpée pour permettre la culture. Les pâturages y sont magnifiques, nous y trouvâmes un troupeau de bestiaux de la grande espèce grise, qui paissait sous les murs d'une ville ruinée. C'est près de là, qu'un de nos mulets fut sur le point de mettre le pied dans un trou qui provenait, nous dit le guide, d'un des aqueducs du Re Negrone ; nous vîmes en effet une ligne de maçonnerie souterraine, qui communiquait probablement avec les aqueducs de l'Acqua Claudia ; le guide nous affirma de plus que la destruction de ces grands ouvrages, qui autrement eussent été éternels, était une juste punition de l'impiété dont Néron avait fait preuve, en disant :

> Piaccia o non piaccia a Iddio,
> Acqua voglio per l'anfiteatro mio (1).

et en faisant conduire cette eau à Rome pour sa naumachie.

En arrivant à Sant-Angelo, nous vîmes que ces ruines doivent à leur distance et à leur

(1) Qu'il plaise ou non à Dieu, je veux de l'eau pour mon amphithéâtre.

position, toutes les beautés pittoresques que nous avions admirées depuis le bas de la montagne. Les murs de la forteresse qui couronnait une fois la colline, une partie de la coupole d'une petite église, une galerie couverte et un fragment de chapelle, ou des restes de peinture à fresque, conservent leurs vives couleurs, en dépit des injures du temps; tels sont les seuls restes d'une ville qui dans le dernier siècle renfermait huit cents habitans. Elle fut renversée par des canons, placés sur une colline voisine pour la punir d'avoir désobéi au Saint-Siége, et d'avoir ouvert ses portes à des voleurs et à des brigands. On avait permis aux habitans innocens, de se retirer dans les villes voisines, mais plusieurs d'entre eux périrent sous les ruines de leurs maisons. Le seul être humain que nous trouvâmes là, était un jeune garçon qui soignait les troupeaux de la montagne.

On a une vue magnifique depuis Sant-Angelo. Devant nous s'étendait la campagne de Rome, la ville éternelle et la mer; derrière, les Apennins, leurs bois et leurs rochers. Quelle que fût la beauté de cette scène, nous éprouvions un sentiment d'isolement et d'abandon, qui n'était que trop en harmonie avec les ruines qui nous environnaient, et qui répandaient une

teinte de mélancolie sur les plus beaux objets de la nature. Malheur au peuple dont le Gouvernement a été obligé de détruire une ville entière pour venir à bout d'une bande de brigands.

La seconde excursion que nous fîmes fut à la montagne de Guadagnola qui passe pour la plus remarquable de celles qui s'étendent, de l'Anio, jusqu'au Liris ou Garigliano. Remarquable non-seulement parce qu'elle est la plus élevée, mais parce que l'on voit à son sommet un bassin naturel formé par les rochers, au milieu duquel est une petite ville que ses habitans aiment avec passion, malgré les inconvéniens sans nombre de ce séjour; et certes l'un des plus grands est de n'avoir pas d'eau à la distance de deux milles. Pour satisfaire au désir que nous avions de voir cet endroit extraordinaire, nous partîmes dans un jour du mois de juillet, et nous commençâmes à grimper la montagne avant le lever du soleil. Après que nous eûmes monté l'espace d'un mille, cet astre s'élevant majestueusement derrière les montagnes, commença à dorer la partie la plus éloignée de la campagne de Rome, et la mer sur laquelle quelques voiles à peine visibles faisaient encore mieux sentir la brillante fraîcheur d'une matinée d'Italie,

et nous rappelaient les heureux effets de l'aurore du Guide, tandis que le reste de la plaine était encore enseveli dans une ombre uniforme rendue plus épaisse par les brouillards qui s'élevaient de l'Anio et du lac de Gabie; la ville et ses longues files de bâtimens étaient éclairées d'une manière remarquablement brillante. A cette distance les ruines disparaissent, on ne voit distinctement que la façade de Saint-Jean-de-Latran, qui, à cette heure matinale, était plus en évidence que celle même de Saint-Pierre. Un tel effet de lumière aurait embelli une ville moins magnifique; il nous semblait dans ce moment que l'ancienne Rome déployait à nos yeux son étendue fabuleuse, et ces vers de Milton se présentèrent à notre esprit:

> The city which thou seest no other deem
> Than great and glorious Rome, queen of the earth,
> So far renown'd, and with the spoils enrich'd
> Of nations (1).
>
> MILTON, *Paradise regained*, L. IV.

Un petit bois, qu'il nous fallut traverser, nous cacha bientôt cette superbe vue. A l'entrée de ce bois est une petite chapelle dédiée

(1) « La ville que tu aperçois n'est autre que la grande et orgueilleuse Rome, reine du Monde, dont la renommée s'étend au loin, et qui est enrichie des dépouilles des nations. »

à la Vierge; en voyant notre guide tirer son chapeau en signe de respect, nous ne pensions guères que ce lieu devait être bientôt le rendez-vous d'une bande de voleurs. A notre sortie du bois, au lieu des champs moissonnés que nous venions de quitter, nous trouvâmes le blé tout-à-fait verd, et dans quelques endroits à peine en épis. On récoltait le foin, et la manière de le mettre en meule me rappela les coutumes de l'Écosse. Sur une hauteur vis-à-vis de nous, deux belles et grandes fermes attirèrent notre attention; ce sont les étables où l'on renferme tous les bestiaux de Guadagnola; la ville est encore à deux milles de là, mais l'escarpement de la route les empêche d'y grimper. Immédiatement au-dessous de ces étables, on voit trois arcades creusées dans les flancs de la montagne, pour protéger la source d'un petit ruisseau, le seul courant d'eau vive qui se trouve à cette distance de la ville et le seul qui fournisse entièrement aux besoins des habitans. Nous étions près de cette source, au moment où les femmes viennent y remplir leurs vases. Quelques-unes avaient des ânes qui portaient deux petites barriques, contenant dix à douze gallons (1);

(1) Le *gallon* équivaut à environ quatre litres.

d'autres portaient leurs provisions sur la tête. Le costume diffère de celui de Poli, en ce que les femmes ont sur la tête un long morceau d'étoffe épaisse, qui, en tombant sur le cou et les épaules, les préserve du vent. Ces femmes paraissaient très-pauvres, et certainement elles étaient les plus laides que nous eussions encore vues en Italie. Après avoir monté un chemin tournant et fort rapide, nous nous trouvâmes au pied du rocher qui forme le sommet de la montagne. Nous n'apercevions pas de traces de maisons, quoique nous entendissions des voix dans l'intérieur, et ce fut seulement après avoir atteint l'unique entrée de cette forteresse naturelle, que nous vîmes l'intérieur de ce rocher; véritable nid où les maisons sont tellement rapprochées, qu'un âne et un mulet peuvent à peine passer dans la rue principale. Il y a là cinquante maisons, et une petite église, bâties des matériaux que fournit la montagne, et couvertes en grande partie de bardeaux, sur lesquels on place de grandes pierres pour empêcher le vent de renverser les toits. La population est de deux cent cinquante habitans, dont les richesses consistent principalement en cochons et en volailles; plusieurs d'entre eux vont chercher de l'ouvrage pendant

l'été dans les champs mal sains de la campagne de Rome. Leur territoire est très-pauvre, les tempêtes auxquelles ils sont exposés détruisent souvent leur blé, qu'aucune graine ne remplace; il n'y croît point de vigne, mais ils font avec des pommes qu'ils tirent des bois de la Mentorella, une espèce de cidre très-acide; ils mêlent cette boisson avec du vin, et la nomment vin de pommes.

En arrivant à Guadagnola, nous fûmes très-contens de trouver un bon feu dans la maison du curé, quoiqu'à la même heure la chaleur de la plaine fût insupportable.

Nous avions bien compté jouir d'une vue étendue du haut de ce rocher, mais nous n'étions pas préparés au tableau qui s'offrit à nous. L'œil découvrait toute la contrée qui s'étend du nord au midi, depuis Radicofani jusqu'au Monte Circeo (l'île de Circé), et jusqu'aux montagnes situées au-delà du Liris; tandis que de l'est et à l'ouest il embrassait l'espace compris entre la haute montagne nommé Scoglio d'Italia, que l'on découvre aussi de la mer Adriatique, et la mer Méditerranée jusqu'à Ostie. Quoique nous connussions assez bien la topographie du pays qui nous entourait, nous écoutâmes avec plaisir les explications du curé. Il commença par

nous nommer plusieurs de ces villes de la vallée de l'Anio, qui sont gouvernées par des magistrats romains; puis il nous montra avec une expression de crainte, les montagnes derrière Anticola, et la plaine que traverse la rivière Sacco, avant de joindre le Garigliano, au-dessus de Frosinone; il nous dit que c'était la retraite des brigands. Ce pays paraît en effet bien propre à recéler des bandits; de hautes montagnes et de profondes vallées couvertes de bois épais, offrent des retraites assurées, et rendent la poursuite difficile si ce n'est impossible. Cette partie du pays a, de temps immémorial, donné asile à des gens sans aveu; Spartacus l'occupa pendant quelque temps. Elle servit de retraite aux brigands audacieux du moyen âge, et ce fut de là qu'était descendu le fameux voleur Marco Sciarra, pour piller de riches voyageurs réunis à Mola di Gaeta, lorsqu'il consentit à se retirer et à laisser passer cette compagnie sans l'attaquer, par respect pour le Tasse, qui en faisait partie; le poëte ayant refusé un sauf-conduit personnel qui lui était offert par ce brigand, et voulant partager la destinée de ses compagnons. La montagne sur laquelle nous étions offre les mêmes avantages aux bandits, aussi la visitent-ils annuellement au temps de la moisson, pour faire des descentes sur Tivoli,

Palestrine, Poli et d'autres villes. De cette situation élevée ils découvrent et évitent aisément ceux qui les poursuivent, tandis que les citoyens de la capitale sont en quelque sorte tenus captifs par leurs craintes, et osent à peine traverser la campagne de Rome croyant rencontrer un voleur dans chaque creux du terrain, tant l'audace de ces maraudeurs semble les multiplier. C'est ainsi que douze ou treize hommes se reposent sur la montagne, regardant en parfaite sécurité la ville qui foudroie des édits contre eux et envoie des soldats pour les attaquer.

Si le gouvernement de Rome, soutenu par les villes de sa juridiction, et par un corps de neuf mille soldats exercés et disciplinés, trouve si difficile de venir à bout d'une bande de voleurs, combien ne devons-nous pas admirer le courage et la conduite de ces rois de Rome, qui, n'ayant qu'un village pour royaume et qu'une poignée d'aventuriers pour armée, firent la guerre avec succès contre les habitans réunis de toutes ces montagnes.

Il peut être intéressant de remarquer que les premières conquêtes de Rome au berceau, furent les Sabins, les Èques et les Albins, qui habitaient ces montagnes, dont l'accès est si difficile; tandis que les villes de la plaine conser-

vèrent plus long-temps leur indépendance. La conquête de Coriole parut une chose si importante, que le vainqueur de cette ville en prit le nom en mémoire de ce service extraordinaire. A une époque moins ancienne, les armées de Rome, conduites par Camille, furent arrêtées pendant dix ans sous les murs de Veïes, dont la chute fut attribuée à l'intercession des Dieux. Les faits qui se rattachent à la prise de cette ville pourront peut-être expliquer ce qui paraît étonnant dans cette partie de l'histoire romaine.

La plupart des rois de Rome étaient sortis de villes éloignées, où l'on cultivait les sciences et les arts, et cette civilisation qui leur donnait une grande supériorité sur des campagnards encore barbares, les mettait seulement sur un pied d'égalité avec les habitans des villes de la plaine. Veïes en particulier, qui appartenait aux Étrusques, était fortifiée avec beaucoup d'art, mais les troubles qui avaient agité le commencement de la république, avaient empêché Rome de faire des progrès dans cette science. Les augures, en annonçant que pour prendre Veïes, il fallait faire écouler les eaux superflues du lac d'Albe, se servirent d'une ruse pour apprendre aux Romains l'art de miner; ils appliquèrent aux travaux de la guerre, les

connaissances qu'ils acquirent, et l'on entra dans Veïes par une mine qui venait aboutir à la place du marché.

Le cours de l'Anio qui prend sa source à quelques milles d'Anticola, est un des objets les plus rapprochés et les plus intéressans que l'on aperçoive de Guadagnola. Des naturalistes croient que les sources secrètes de cette rivière, et celles du Garigliano (Liris), sont dans le lac Fucino (Celanus), et ils regardent en conséquence ces deux rivières comme les conduits naturels qui ôtent à ce lac le superflu de ses eaux. On a observé qu'il s'élève et s'abaisse périodiquement; dernièrement il a envahi les terres environnantes, et l'on se propose de réparer le vaste conduit de Claude (1) pour porter remède à cet inconvénient en attirant les eaux surabondantes dans le lit du Liris, et en desséchant ainsi le riche territoire dont elles se sont emparées.

La première ville sur l'Anio est *Subiaco* (Sublaqueum), dont nous voyions la fumée

(1) Tacite et Suétone font des récits curieux des spectacles pompeux donnés lors de l'ouverture du conduit de Claude; ils décrivent des machines et des jeux hydrauliques de toute espèce : mais un défaut dans le niveau de l'aqueduc le rendit inutile au bout de quelques années, tandis que les modestes canaux des lacs d'Albano et de Nemi ont peu souffert.

s'élever du milieu des bois épais qui étaient à nos pieds. Cette ville devait son ancien nom à un lac situé dans la montagne au-dessus, et dont les eaux contribuaient à orner les jardins de la superbe villa de Néron. Les sources qui fournissaient d'eau les quatre principaux aqueducs de l'ancienne Rome, sont à une petite distance de Subiaco, au bord de la rivière. On n'a pas déterminé exactement, sur les bords de la rivière, le lieu d'où partait l'aqueduc dit de l'*Anio Vecchio*. L'aqueduc de l'*Anio Nuovo* commence précisément au-dessus de la ville; il était d'abord alimenté par la rivière seule, mais l'eau continuant à être impure, malgré les larges réservoirs, où l'on croyait qu'elle déposerait ses particules terreuses, et quoiqu'on y eût ajouté les eaux de la fontaine du temple d'Hercule, l'empereur Trajan fit partir l'aqueduc du lac qui fournissait de l'eau pure. Il reste peu de chose de cette villa, et ces ruines ne méritent pas d'être remarquées.

En suivant le cours de la rivière, on découvre sur une éminence le petit village d'*Austa* (Augusta); c'est là que jaillissent les sources secondaires des aqueducs *Claudia* et *Martia*, d'où, formant un petit ruisseau, elles vont se jeter dans la rivière, à peu de distance des

deux courans plus considérables qui proviennent des sources principales de ces aqueducs. Du point élevé où nous étions, nous pouvions suivre ces divers cours d'eau, dans les petits vallons boisés où ils coulent; mais on ne distinguait les petites villes de *la Prugna*, *Rio Freddo*, *etc.*, dans ces mêmes vallées, que par quelques croix de couvens, ou par des colonnes de fumée blanche. Une colline dérobait à notre vue le célèbre monastère de *San-Cosimato*. Elle nous empêchait aussi de voir les arcades ruinées des aqueducs qui traversent la rivière près du pont, et qui conduisaient jadis les eaux au-dessous du monastère, dans un canal souterrain, dont le voyageur curieux vient encore admirer la beauté, et l'architecte, le génie qui a présidé à sa construction, aussi bien que la solidité du stuc dont il est revêtu.

Au-delà de Cosimato, on apercevait le village de *Licenza* (Digentia), où se trouvait la villa d'Horace, et où le petit ruisseau de Digentia jaillit de deux sources, dont l'une est supposée être la fontaine de *Bandusia*, au pied du mont *Lucretilis*. Cette colline et le monte Genaro, s'étendaient en ligne droite entre nous et *Cures*; ville qui possédait un double titre au respect des Romains,

quoiqu'elle eût pris le parti de Turnus contre Enée, car elle fut depuis le berceau de Numa et de la famille Claudienne.

(1) La *Rocca Giovine*, un peu moins élevée que le Lucretilis, attira notre attention. C'est là que les anciens Sabins avaient élevé un temple à Vacuna, déesse du Silence et de la Concorde, dont Numa introduisit le culte à Rome, en lui donnant le nom de *Vesta*. La déesse des Sabins avait en effet les mêmes attributs que cette dernière divinité, dont le culte, probablement apporté de la Grèce, avait été établi depuis long-temps chez les Albins, ancêtres des Romains. Montfaucon et quelques autres savans, ont considéré Vacuna comme l'emblême de la victoire romaine. En effet, Trajan, après avoir relevé un de ses temples, le consacra de nouveau à la Victoire. D'autres critiques ont cru que Vacuna était déesse de l'oisiveté ou du repos, c'est l'opinion de Dacier, dans ses remarques sur la dixième épître d'Horace (2). Il semble cependant que ce traducteur n'avait pas connaissance de ce temple, car il parle seulement de celui qui se trouve près de la source du Nar, et il imagine qu'Horace le voyait depuis sa villa, à une distance de soixante milles; mais comme le poëte date cette épître de *derrière le temple ruiné de Vacuna*, il paraît plus naturel de croire qu'il est question de celui qui était auprès de sa villa.

(1) *Voyez* Virgile, *Enéide*, liv. VII.

(2) Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ,
Excepto quòd non simul esses, cetera lætus.

Je t'adressais ces paroles derrière le temple ruiné de Vacuna; il ne manquait à mon bonheur que mon ami.

Le cours de l'Anio était quelquefois caché sous les bois, au milieu desquels il serpente. Les collines dérobent la vue de Tivoli et de ses cascatelles; mais les tours et les clochers du moyen âge, se distinguent entre les monts Catillo, Affliano et San-Gregorio. L'Anio perd son nom aux cascatelles de Tivoli, et prend celui de Teverone, qu'il conserve jusqu'à ce qu'il se jette dans le Tibre, au-dessous de Ponte Salara. Les villes de Siciliano, Castel Madama, San-Gregorio, etc., se rapprochent tellement des montagnes, que nous ne pouvions en voir que les bâtimens les plus élevés et les cyprès de leurs jardins. De là, l'œil se promène sur la vaste étendue de la campagne de Rome; à peine reconnaît-il, au premier aspect, dans les objets raccourcis qui se présentent à lui, les montagnes et les collines qui forment des points de vue agréables, lors-

qu'elles sont vues de plus bas. Les montagnes de Radicofani et de Viterbe terminent cette plaine, dans laquelle le Soracte s'élève entièrement isolé, et mécontente le spectateur, qui s'attend à voir une haute montagne dans le Soracte, *enveloppé de neige;* véritablement il doit en être rarement couvert, et le poëte a voulu seulement désigner la sévérité extraordinaire d'un hiver, et non l'aspect de la montagne, lorsqu'il dit :

Vides ut altâ stet nive candidum
Soracte (1).......

Plus près de nous, on apercevait le Tibre qui sépare l'Etrurie du Latium; le sommet conique du Soracte, le lac circulaire de Bracciano et la colline de Baccano, nous rappelaient les champs de Cumes. Les courans et les étangs d'eau sulfureuse, sont des indices certains des fondemens volcaniques de la campagne de Rome, depuis Radicofani jusqu'à Velletri : le plus remarquable de ces ruisseaux est l'Albunea (2) ou

(1) Vois Soracte chargé de la neige brillante.
HORACE, *Ode*, liv. I.

(2) L'ancien nom du Tibre était aussi Albula; mais on le changea après que le tyran Tybris ou Tyburnus se fut noyé dans ses eaux. *Voyez* Tite-Live et Virgile.

l'Albula, qui va joindre le Teverone. Son apparence sulfureuse, son goût et son odeur désagréables, et le singulier dépôt, nommé *travertino*, qu'il forme dans son lit et sur ses bords, ont inspiré au Dante la description du Phlégéthon, dans le quatorzième chant de l'enfer :

Lo fondo suo ed ambo le pendici
Fatt' eran pietra ed i margini dallato (1).

Mais au lieu de la couleur rouge du fleuve infernal, la couleur de l'Albunea est d'un blanc mat et bleuâtre. Les lacs où il prend sa source, sont extrêmement profonds, mais ne sont pas d'une grande étendue; ils sont couverts de roseaux en été.

Il s'élève sur la surface de ces lacs une écume grasse, qui, en se durcissant sur les bords, devient assez épaisse pour que des semences de différentes plantes y prennent racine et y prospèrent. Ces masses s'accroissent par la décomposition et la reproduction de ces mêmes plantes, et restent attachées aux rives du lac, jusqu'à ce qu'un vent violent, ou quelque autre cause les en sépare. Elles paraissent alors

(1) Son lit et ses rives étaient de pierres.

comme des îles flottantes, et sont mises au nombre des curiosités que les voyageurs vont voir à la Solfatara de Tivoli. Quoique dans toutes les parties de la campagne de Rome on remarque des traces de volcans éteints, et nonobstant les prodiges rapportés par les anciens écrivains, Gibbon, en énumérant les causes de la destruction de Rome, dit que les sept collines « ne paraissent pas être placées sur quelqu'une des grandes cavités du globe; » et il en conclut que les tremblemens de terre n'ont pas dû lui causer de dommages sérieux. Ces convulsions de la nature sont néanmoins assez fréquentes à Rome et dans les environs, pour n'exciter qu'un intérêt médiocre chez le peuple. Nous fûmes réveillés, au mois de mars, par un tremblement de terre dont on aurait beaucoup parlé en Angleterre, et dont on ne fit pas mention dans le *Diario Romano*. Le temple de Minerva-Medica, le Colysée, et plusieurs autres édifices, souffrirent beaucoup, il y a quelques années, par la même cause; et dans la lettre où l'illustre pape Grégoire fait mention de la misère de Rome, il se plaint surtout d'un tremblement de terre qui dura dix-sept jours, et détruisit assez de bâtimens; preuve évidente que, de son temps, ils étaient plus fréquens

et plus terribles (1). Dans le huitième livre de l'Énéïde, lorsqu'Évandre conduit ses convives sur la roche tarpéïenne, il leur dit qu'une terreur surnaturelle s'était emparée de ce lieu, et que c'était la demeure d'un dieu inconnu. Les paysans racontaient que c'était Jupiter, et qu'on l'avait vu lancer ses foudres de cette place; et le roi montrait à ces hôtes les villes ruinées de *Saturnia* et de *Janiculum*, dont la chute était liée aux choses terribles que l'on racontait de ce lieu.

Arcades ipsum
Credunt se vidisse Joven, quum sæpe nigrantem
Ægida concuteret dextrâ, nimbosque scieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Reliquias veterumque vides monumento virorum:

(1) Ce pape est accusé de barbarie et de bigoterie, parce qu'il fit brûler les ouvrages de Tite-Live. En considérant ce qu'était l'Europe sous son règne; ignorante, crédule et superstitieuse, peut-être serons-nous portés à accueillir l'apologie qu'il fait lui-même de cette action, et à croire que ce n'était pas le paganisme qu'il attaquait; mais les merveilles rapportées par l'auteur païen. Maintenant que les sciences, plus perfectionnées, donnent l'explication de la plupart de ces prodiges, les pluies de pierres et autres merveilles sont rangées dans la classe des phénomènes naturels. Tite-Live, chez les anciens, et Bruce, chez les modernes, seront d'autant plus crus et respectés, que les pays qu'ils décrivent seront mieux connus.

Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem;
Janiculum huic, illi fuerat Saturniæ nomen (1).
Enéide, liv. VIII.

Un examen attentif de la position des sept collines, et les traditions historiques qui s'y rapportent, nous feraient croire que le Capitole et le mont Palatin formaient jadis un cratère qui doit avoir vomi des flammes depuis la fondation de Rome, lorsque Curtius sauta dans le gouffre. La disposition circulaire des autres collines autour de ces deux-là, donnerait encore plus de probabilité à cette opinion. La caverne de Cacus, sous le mont Aventin, était certainement volcanique :

Huic monstro Vulcanus erat pater : illius atros
Ore vomens ignes, magnâ se mole ferebat (2).

(1) Même, je m'en souviens, nos bergers ont cent fois
Cru voir, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême,
Sur ce terrible mont, tonner Jupiter même;
Là, sont les murs détruits de deux grandes cités,
Monumens des héros qui les ont habités,
L'une est Janiculum, et l'autre Saturnie.
Delille, *Énéide*.

(2) Ce monstre horrible à voir, fier de sa taille immense,
Devait au dieu du feu sa funeste naissance,
Et tel qu'un noir volcan, de son gosier affreux,
Des brasiers paternels il vomissait le feu.
Delille, *Énéide*, liv. VIII.

Toute la description que Virgile fait de l'antre, de la manière dont Hercule en força le passage, et la scène qui suivit, sont applicables à un volcan; la parenté même de Cacus est un indice de plus de la tradition dans laquelle le poëte a puisé sa fiction.

Car de tout temps il y avait une carrière de la lave noire dont on se sert pour paver les routes, près du monument de Cecilia Metella; et les rochers autour de Rome renferment une assez grande variété de substances volcaniques. On pourrait encore admettre que la campagne de Rome a été couverte par la mer jusqu'au pied des montagnes. Mais à quelle époque s'est-elle retirée? était-ce avant que la plupart des volcans fussent éteints, ou ces révolutions ont-elles eu lieu en même temps? C'est ce qui sera toujours un sujet de doute et de conjecture. On est bien plus certain de l'existence de cratères dans les collines d'Albe, depuis la fondation des villes voisines. Tite-Live parle d'une étonnante pluie de pierres, accompagnée d'un grand bruit qui eut lieu dans les collines d'Albe. Les augures ayant voulu l'expliquer, établirent des fêtes de neuf jours, qui dès-lors furent célébrées annuellement dans tout le Latium : d'autres pierres sont tombées à diverses époques. Les vases funéraires trouvés sous un lit de tuf volcanique, entre Marino et Castel Gandolfo, sont une preuve incontes-

table de la réalité de la chute de pierres et de sable, depuis le temps où le pays a été peuplé et civilisé; car parmi les choses contenues dans les urnes, étaient des instrumens d'écriture. (1) On entendit un bruit semblable dans les montagnes d'Aricia, à la fin de la bataille où fut tué Arons, le fils de Porsenna. Mais le fait qui laisse le moins de doute sur l'existence d'un ancien volcan, est l'élévation soudaine des eaux du lac d'Albano, à deux reprises différentes. L'inondation qui eut lieu pendant le siége de Veïes, avait été précédée d'une autre plus terrible, qui engloutit avec tant de promptitude le palais royal d'Albe, que le roi et sa famille ne purent s'échapper.

En parlant de la route de Rome à Poli, nous avons observé que le lac de Gabie était le cratère d'un volcan éteint. Tel est encore celui d'Anagni, que la colline de Palestrine dérobait à notre vue. La lave d'Anagni a coulé vers Marino, et l'on en distingue des traces près de la route. Parmi les chefs de l'armée de Turnus, était le fondateur de Palestrine, qu'on avait trouvé dans le feu, et qui passait pour fils de Vulcain, lorsque, pour la première fois,

(1) *Voyez* la Lettre de Visconti sur ce sujet, publiée en 1817.

il rassembla les bergers des environs, pour s'en faire reconnaître comme roi. On dit qu'il y en eut d'assez hardis pour rire de son origine divine. Alors il invoqua son père qui parut derrière lui, environné de flammes, et dompta les bergers qui se soumirent. Était-ce un adroit aventurier, qui sût tirer parti du phénomène d'un volcan? ou était-il seulement le fils d'un maréchal étranger, dont l'art a pu paraître merveilleux dans ces temps sauvages et chez ces peuples grossiers. L'aspect de la campagne de Rome ou du mont Albano, lorsque ces dix volcans (1), entourés par la mer, étaient en action, doit avoir été un spectacle encore plus magnifique que celui des îles Éoliennes, vues de l'Etna. Probablement ils n'étaient pas tous en activité en même temps, tels que Lipari et Strombolo; ils étaient les conduits secondaires du grand foyer, qui brûlait avec une effrayante intensité sous la montagne principale. Il est presque certain que l'aride rocher calcaire, du haut duquel nous considérions cette étonnante contrée, n'a jamais été un volcan, et que le

(1) L'ingénieux Sickler porte à dix le nombre des volcans qu'il a remarqués dans les environs de Rome, pays qui est aussi sûrement d'origine volcanique que les Champs Phlégéens de Naples. *Voyez*, page 13, *Description des Cartes de la Campagne de Rome.*

feu n'a pas été l'agent de sa formation, quoique des laves soient visibles à son pied, et que des tufs volcaniques soient encore répandus sur ses flancs.

Quelque spectacle effrayant qu'aient présenté les montagnes d'Albe, lorsqu'elles étaient revêtues de laves et de scories, et qu'elles vomissaient des flammes et de la fumée, rien ne peut égaler leur beauté actuelle, couvertes, comme elles le sont, de bois, et ornées par les villes blanches et les villas qui s'élèvent sur leurs sommets rocailleux. Nous distinguions dans toute son étendue la plaine élevée, nommée Camp d'Annibal, entre Frascati (Tusculum) et le mont Algidus, où Diane, déesse favorite du pays, avait un temple. Entre l'Algidus et la montagne de Palestrine, la longue et étroite plaine des Herniques se déployait jusqu'à la mer, et au Monte Circeo. Dans ce vaste espace, la vue n'était arrêtée que par le Monte Fortino, une des places fortes des brigands, et le point le plus septentrional des montagnes des Volsques. Au-delà des hauteurs de Preneste, et en suivant les montagnes de Capranica et d'Olevano, nous nous retrouvions à Anticola et aux sources de l'Anio.

Le curé, en nous montrant Olevano, nous donna quelques détails sur une visite que les

brigands avaient faite à un casale près de cette ville, très-peu de temps avant notre arrivée à Poli. Le propriétaire avait, contre l'usage du pays, meublé cette demeure, dont il faisait sa résidence d'été; il avait détenu son berger prisonnier pendant six mois, et contre toute justice, au dire de ce dernier. « La vengeance, dit » lord Bacon, est une sorte de justice sauvage. » Le berger ne sachant comment obtenir la réparation en usage chez les peuples civilisés, eut recours à celle des nations barbares, en s'adressant aux brigands de Sonnino, qui se chargèrent volontiers de punir son maître. Guidés par le berger qui se cachait avec soin, ils arrivent, vers le soir, au casale, et frappent à la porte; ils demandent le maître, en le désignant par son nom. Le hasard veut qu'il leur ouvre lui-même; et l'extérieur des brigands lui faisant deviner leurs intentions, il leur répond qu'il va presser son maître de se rendre immédiatement auprès d'eux; puis, rentrant dans la maison, il s'évade par une fenêtre de derrière. Les brigands ennuyés d'attendre, forcent la porte, et ne trouvant pas la personne qu'ils cherchent, ils saisissent un malheureux peintre allemand, son ami, qui était venu le voir, ainsi que deux autres personnes, qui furent assez heureuses pour s'échapper. Ils l'emme-

nèrent dans quelqu'un de leurs repaires, où ils le retinrent pendant plusieurs jours, et ne consentirent à croire qu'il cultivait l'art de la peinture, que sous la condition qu'il peindrait ou dessinerait les portraits de quelques-uns d'entre eux. Craignant avec raison pour sa vie, il s'efforça de les satisfaire. Cependant ils ne le relâchèrent pas sur-le-champ, mais ils feignirent, à plusieurs reprises différentes, de se préparer à le massacrer, lui demandant s'il pensait que la mort serait plus ou moins prompte, selon qu'il recevrait un coup de poignard dans la partie inférieure ou supérieure du cœur; puis ils le renvoyaient dans son cachot, disant qu'ils n'avaient pas le temps de l'exécuter ce jour-là, et remettant la fête au lendemain. Ils le renvoyèrent enfin, sain et sauf et sans rançon, en se contentant du vol qu'ils lui avaient fait de cinquante écus : le scudo équivaut à une piastre espagnole.

Cette manière de se jouer cruellement des sentimens les plus naturels, paraît encore plus atroce qu'un prompt assassinat; et pour une personne timide, un tel jeu aurait été aussi fatal. Le courageux allemand échappa heureusement, sans en éprouver d'autres inconvéniens que la perte de ses écus, et une captivité de quelques jours.

Après avoir admiré les merveilles que nous avions autour de nous, nous déjeûnâmes avec des œufs, du lard, et le chétif vin du curé, seules provisions que l'on trouve à Guadagnola. Puis nous quittâmes cette petite ville en nous dirigeant par un sentier qui paraît d'abord assez dangereux, vers Santa Maria della Mentorella, monastère jadis fort peuplé, maintenant un ermitage situé sur un rocher saillant qui tient aux flancs de la montagne de Guadagnola et surplombe la vallée de l'Anio. On rencontre sur ce sentier escarpé et pierreux, cinq ou six petites chapelles dédiées à la Vierge, et presque toutes ruinées. Près de Mentorella, nous vîmes de beaux arbres, dont les racines se sont étendues dans les crevasses des rochers. Les champs de blé semblaient annoncer une récolte passable, mais on n'aperçoit ni sources ni ruisseaux : l'ermitage lui-même est fourni d'eau par des citernes, dont on fait remonter la construction jusqu'au règne de Constantin-le-Grand, époque où l'église fut fondée. L'ancien ermitage auquel ce lieu doit sa réputation de sainteté, occupait le sommet du rocher, et fut converti, par la suite, en une chapelle dédiée à Saint-Eustache qui, le premier, l'avait habitée. Le monastère et l'église furent bâtis un peu au-dessous. Les

moines sont maintenant dispersés, et il ne reste de cette pieuse confrérie, que deux ermites qui ouvrent la porte, et montrent les antiquités du lieu aux paysans dévots qui y vont en pèlerinage, et aux voyageurs curieux, s'il en est qui soient tentés d'y faire une course. Nous étions les premiers anglais qui eussent été dans ces montagnes; mais nous fûmes aussi bien reçus que d'anciens amis.

La situation de la Mentorella est magnifique. L'église et le monastère, environnés de rochers escarpés, et ombragés par de beaux bois, occupent le seul méplat qui soit sur la montagne; la chapelle de Saint-Eustache, le bois de cerf surmonté de la croix qui la décore, s'élève avec majesté et se dessine sur le ciel. Ce groupe de bâtimens forme avec les Apennins qui s'étendent au loin de chaque côté, un tableau d'un effet extraordinaire et plein d'intérêt. Les tombeaux et les inscriptions de la famille Conti furent les premiers objets qui attirèrent notre attention. Nous remarquâmes aussi la pierre carrée qui couvre les cendres du jésuite Kircher, ainsi qu'un bas-relief en bois très-ancien, dans lequel, par une étrange confusion de dates, on a rassemblé Constantin, Saint-Silvestre, Saint-Eustache et son cerf. On voit dans la petite chapelle de ce saint, des peintures qui représentent ses miracles et ses actions. Les ermites nous racontèrent dévotement la légende que nous rapportons ici.

Eustache, sous le nom de Placide, était un noble guerrier des armées de Vespasien et de Titus; il accompagna ce dernier au siége de Jérusalem, après quoi il revint à Rome, et vécut d'une manière splendide, avec sa femme et ses deux enfans. Un jour qu'il chassait dans la campagne de Rome, le cerf le conduisit jusqu'à Mentorella et s'y arrêta subitement; Placide regardant autour de lui, aperçut un crucifix entre les cornes de l'animal, entendit une voix qui l'exhortait à se faire chrétien, et qui lui ordonnait de revenir dans le même lieu aussitôt qu'il serait baptisé. A son retour chez lui, il apprit de sa femme que les mêmes choses s'étaient offertes à elle en rêve; ils n'hésitèrent pas alors à se faire baptiser ainsi que leurs enfans. Placide prit le nom d'Eustache, sa femme celui de Theophista, et leurs enfans ceux d'Agapet et de Theophiste. Eustache revint bientôt à la Mentorella, où le Sauveur lui apparut, lui annonça la perte de tous ses biens et même celle de sa femme et de ses enfans. La sainte famille se réjouit des souffrances qu'elle devait supporter pour sa nouvelle croyance, et sa constance ne tarda pas à être

mise à l'épreuve; ils perdirent tous leurs biens, et étant réduits à la misère, ils abandonnèrent Rome, et s'embarquèrent à Ostie pour l'Afrique. Le capitaine du vaisseau fit mettre à terre Eustache et ses fils, et emmena Theophista comme esclave; après la mort de cet homme, elle entra au service d'une famille honnête, et ne cessa de regretter son mari et ses enfans. Pendant ce temps, Eustache et ses fils ayant atteint les bords d'une rivière qu'il fallait traverser pour trouver de la nourriture et un abri, le père passa à la nage avec un de ses enfans, et comme il revenait chercher l'autre, il les vit emporter tous deux, l'un par un lion, et l'autre par un loup. Eustache au désespoir, se mit au service d'un homme de Badisse, petit village d'Afrique, où il gagnait à peine de quoi vivre. Quatorze ans se passèrent ainsi, jusqu'à ce que l'empereur Trajan monta sur le trône; ce prince qui dans sa jeunesse avait admiré le courage de Placide, offrit une récompense à quiconque le découvrirait; ce moyen réussit et Eustache fut élevé au commandement des troupes impériales. Parmi les soldats qui étaient plus immédiatement sous ses ordres, il distingua promptement deux jeunes inconnus, qui se faisaient remarquer par leur vertu et leur bravoure. Il est inutile d'ajouter qu'ils étaient

ses fils, et que Theophista rejoignit bientôt sa famille rendue aux honneurs; mais leur réunion fut le prélude de nouvelles persécutions. La mort de Trajan, et l'élévation d'Adrien au trône, firent oublier les services militaires du père et des fils, et sur leur refus de rendre hommage aux faux dieux de l'empereur, ils furent enfermés dans un taureau d'airain semblable à celui de Phalaris, et souffrirent ensemble le martyre, le vingt septembre, l'année 120.

Les bons ermites ont confondu cette légende avec celle d'Eustathius, évêque d'Orient, qui gagna la faveur de Constantin en persécutant les Ariens. Les deux légendes réunies, ont soutenu difficilement les critiques de quelques historiens, qui ont fait vivement craindre aux curés de la paroisse de Saint-Eustache à Paris, de perdre leurs revenus, en même temps que la réputation de leur patron. Cependant, on a trouvé de si grands inconvéniens à changer les noms et les mérites des saints richement dotés, qu'on a ajourné indéfiniment la question du droit qu'aurait la famille de Placide, à être placée ailleurs dans le martyrologe; Eustache et ses enfans sont encore, ainsi qu'autrefois, gardiens de Paris sous les ordres de Saint-Denis, possesseurs d'une belle église et

de quelques terres à Rome, et patrons du rocher de la Mentorella.

Après le couvent et l'église, on nous montra une de ces miraculeuses statues de bois, qu'on dit être tombées du ciel dans le troisième ou quatrième siècle, et cela pour que les fidèles ne fussent pas trompés dans l'idée qu'ils se forment des objets de leur culte; c'est dans une fente naturelle du rocher, qu'elle a été trouvée, près d'une caverne qui a servi de cimetière au monastère. On y voit au milieu, un autel en forme de table, et sur les côtés, des bancs et des tablettes taillées grossièrement, ainsi qu'il convenait à un ermite des premiers siècles. Les ermites actuels habitent de beaux appartemens qui tiennent au monastère. Nous préparâmes notre dîner dans l'ancienne cuisine, où nous vîmes une grande quantité d'ustensiles, et une pile de bons matelas, qui servent aux missionnaires égarés dans ces districts sauvages. Des peintres allemands ont laissé leurs noms et leurs portraits en caricature sur les murailles, en souvenir de leur visite à la Mentorella.

Nous quittâmes le monastère de bonne heure; au lieu de retourner par Guadagnola, nous tournâmes autour de ses murs de rochers près d'un gros tas de pierres, qui ressemblent

à un *cairn* écossais (1). Il couvrait, nous dit-on, le corps d'un homme qui avait commis un sacrilége. On l'avait découvert au moment où il volait la vaisselle de l'église. Il voulut s'enfuir, mais le peuple le poursuivit hors de la ville, avec des pierres et des bâtons, et le massacra dans ce lieu où on l'ensevelit immédiatement sous ces pierres.

Nous trouvâmes qu'il etait moins agréable de descendre de Guadagnola que d'y monter. Le soleil dardait avec force ses rayons sur nous. la route était très-rude, et il était difficile de se tenir en selle à cause des sauts que faisaient les mules dans les places trop escarpées. Néanmoins les beautés du paysage compensaient les inconvéniens du chemin, et lorsque nous atteignîmes de nouveau le lieu d'où Rome nous avait apparu dans toute sa gloire, frappés comme nous l'étions de tout ce que nous avions vu, des récits que nous avions entendus, nous nous rappelâmes la belle description que fait le brigand Moor de la ville éloignée, et du soleil couchant (2).

(1) Tas de pierres d'une grande ancienneté, qui servaient à la sépulture.

(2) *Voyez* les brigands de Schiller.

CHAPITRE IV.

See distant mountains leave their valleys dry,
And o'er the proud arcade their tribute pour,
To lave Imperial Rome.

THOMSON'S *Liberty*.

Voyez comme les montagnes laissent à sec les vallées, et portent leurs eaux tributaires sur ces arcades orgueilleuses, pour arroser Rome, maîtresse du Monde.

Visite aux Aqueducs. — Arches au travers du ravin de San-Giovanni in Campo Orazio. — Description de ce ravin. — Ponte Lupo. — Arches des Moulins, ou Arches de Néron. — Ancienne Sassula. — Pont Saint-Antoine. — Manière dont les Arcades sont unies, leur hauteur et leur usage.

APRÈS nous être reposés pendant quelques jours de la course fatigante que nous avions faite aux montagnes, nous résolûmes d'aller visiter les plus remarquables d'entre ces ravins, ou fossés, comme on les appelle ici, formés par les torrens des montagnes, et au travers desquels des restes d'antiques aqueducs

encore debout, forment des ponts de communication entre les diverses paroisses des montagnes. Le plus sauvage de ces passages est sur la partie du territoire de Palestrine, appelée San-Giovanni, in Campo-Orazio, à la distance de cinq milles de Poli, sur la route de Rome. Nous fûmes accompagnés dans notre excursion, par des bandes d'hommes, de femmes et d'enfans, qui allaient moissonner, ou recueillir des figues et des prunes dans les vignes voisines. Chaque troupe de moissonneurs a un âne, qui porte les provisions de la journée, et quelquefois les petits enfans qu'on ne peut laisser à la maison. Ils étaient tous joyeux, contens, nous parlaient librement de leurs intérêts, et semblaient croire qu'individuellement ils n'étaient pas plus pauvres, ni moins heureux que lorsque le palais de Poli était dans tout son éclat, et que les princes y résidaient; mais ils regrettaient leur absence, parce que les routes se dégradaient, et que les aqueducs et les fontaines étaient très-négligés. Ils ne se rappellent de leurs princes que des actes de bienfaisances; ils leur doivent, les chemins, les fontaines et l'école.

Nous trouvâmes à cinq milles de Poli un antique édifice formé d'arcades voûtées, en-

touré de gros blocs de pierres, et environné d'autres ruines considérables : de là nous nous dirigeâmes au sud, et en nous avançant vers le vallon, nous découvrîmes bientôt sur le côté opposé une ruine, qui correspondait à la première, et sur laquelle on a bâti une maison, dont le petit toît incliné et les cheminées bizarres sont d'un effet assez pittoresque. Elle est située sur le bord d'un précipice, abritée d'un côté par un beau bois, et ayaut au-dessous d'elle les collines d'Albe; cet aspect nous rappela les tableaux de Gaspard Poussin. Laissant nos mules sur le bord du précipice, nous commençâmes à descendre par un sentier très-difficile, si l'on peut même donner ce nom à un tel passage. Après avoir marché ou glissé pendant vingt minutes, nous arrivâmes au bord d'un assez grand bassin, creusé par le torrent qui tombe du haut d'un rocher perpendiculaire. En été l'eau bouillonne à peine en arrivant au fond du précipice; mais les torrens de l'hiver ont entassé dans son lit des rochers énormes et des arbres d'une hauteur considérable. Le rocher qui forme la cascade est de grès d'un brun rouge; les masses dont le lit du ruisseau est parsemé, sont de la même espèce, mêlée de pierre calcaire commune, que les maçons nomment ici *palombino*. On

y voit aussi du travertino, et de grands quartiers de basalte, détachés probablement de quelque antique voie pavée, car nous n'avons trouvé aucun rocher de cette espèce avant Anagni, quoique nous ayons remonté le ruisseau presque jusqu'à sa source.

Dans certaines places le courant a miné les rochers, qui se sont écroulés dans son lit, couverts de fleurs, de broussailles et d'arbres, dont les troncs sont couchés d'une manière pittoresque au travers du ravin.

En suivant le cours du ruisseau, le passage devient plus étroit et les rochers plus durs, la pierre calcaire remplaçant le grès. Partout la végétation est magnifique. L'ilex, le chêne, l'orme, le cornouiller, le sorbier, l'aubépine et le noisetier, paraissent dans chaque intervalle des rochers, mais l'on n'y trouve pas le noyer et le châtaignier. Le ravin s'élargit à un mille au-dessus de la chute d'eau. La pente de l'un des côtés s'adoucit assez pour permettre aux bûcherons et aux charbonniers de la terre des Barberini d'y couper des chênes, ce qu'ils font tous les onze ans. L'autre côté est un véritable précipice, mais au-dessus, il y a de beaux champs de blé. Le vallon est traversé à cette place par de belles arches, en partie couvertes de lierre; près de là sont de grands ré-

servoirs, probablement les piscines de l'aqueduc de l'Anio-Nuovo, destinés à épurer l'eau avant de la faire couler vers Rome. Le haut de l'arche sert de pont, mais il est si étroit qu'on ne peut guères le passer autrement qu'à pied ; il a de plus la réputation d'être un des rendez-vous favoris des brigands, qui trouvent un abri dans les cavernes dont nous avons parlé.

D'autres arcades correspondant à celle-ci, traversent, à une demi-lieue de là un petit vallon, nommé *San-Giovanni*, où l'on trouve plusieurs moulins. L'aqueduc se nomme *Ponte-Lupo*. Le petit ruisseau au-dessous est le principal bras de l'*Aqua-Nera*, qui après avoir reçu plusieurs cours d'eau entre Palestrine et San-Gregorio, devient une assez grosse rivière, lorsqu'elle traverse la villa Adriana, pour se jeter dans le Teverone. Le Ponte Lupo est un passage effrayant, deux mules ne peuvent s'y rencontrer; il n'y a point de garde-fous, et la route n'est autre que l'ancienne voie d'eau, avec un trottoir à côté. Nous arrivâmes à ce pont, depuis la plaine qui est beaucoup plus élevée, par un chemin escarpé et rocailleux, où les mules pouvaient à peine marcher, et dans un tournant il fallut nous baisser pour passer sous un gros chêne que la foudre avait renversé dernièrement, ainsi que

le rocher qui le soutenait. Le lierre et les autres broussailles qui recouvrent les bords de l'aqueduc, forment une espèce de parapet naturel, qui rend le sentiment du danger moins vif. Une arche immense traverse le précipice; de chaque côté il y en a un triple rang, et du côté le plus profond, il y a même quatre rangs les uns au-dessus des autres, outre de larges arcs-boutans qui soutiennent cette énorme construction. La vallée s'élargit au-dessous de cet endroit, le fond est couvert par de riches champs de blé, et les taillis qui tapissent les pentes cèdent graduellement la place aux vignes et aux plantations de maïs. Néanmoins, cette vallée est aussi malsaine que la campagne de Rome, et des desséchemens seraient le seul remède qu'il faudrait employer dans les deux endroits. Les pluies de l'hiver et les orages de l'été font déborder la rivière, et rendent la vallée presque toujours marécageuse : elle est traversée de nouveau, dans sa plus grande largeur, par un autre aqueduc moins élevé, et d'une construction moins solide, nommé par le peuple *Gli archi de Nerone*. Il a un double rang d'arcades toutes égales, mais il ne peut servir comme pont, parce que l'une des arches s'est écroulée. Nous fûmes obligés de grimper les rochers et de traverser une

autre plaine pour voir la partie des aqueducs qui se trouvent dans le voisinage. Après une marche d'un demi-mille vers le nord, nous arrivâmes auprès de ruines très-étendues. Une grosse tour paraît avoir été ajoutée à l'aqueduc dans le moyen âge, pour servir de place forte; mais les arcades et les voûtes en maçonnerie, dont l'extérieur ressemble à un filet, les blocs de peperino répandus à l'entour, et surtout les noms de *Sassula* que les paysans lui ont donné, sont de puissans motifs de croire que c'est l'ancienne Sassula qui fut prise par Valerius, ainsi qu'Empulium, l'an quatre cent de Rome, à la suite d'une victoire remportée sur les Tiburtins. A un mille au-delà de Sassula, on trouve le *ponte di Sant-Antonio*, qui paraît avoir été construit dans le but de servir de pont et d'aqueduc. La voie est large et unie, et quoique le cours de l'eau soit interrompu en certaines places, on peut le tracer facilement, au moyen des dépôts de tartre qui se sont formés au fond; tel qu'au Ponte Lupo, une seule arche traverse le ravin, et les côtés sont soutenus par deux, trois ou quatre rangées d'arbres, suivant la hauteur. Les arbres des bords sont fort élevés, quelquefois ils se rencontrent : le lierre et la clématite forment, en

s'entrelaçant, des berceaux naturels, au-dessus du petit torrent, dont le murmure, joint au chant de quelques oiseaux, était le seul bruit qui troublât le silence de ces lieux déserts.

On voit encore à l'extrémité septentrionale du Ponte di Sant-Antonio, le canal souterrain qui conduisait l'eau de la piscine à Gericomio. L'Anio Nuovo était amené dans ce lieu à travers les collines de San-Gregorio, au lieu de faire un détour par la vallée de Gli Archi, au-delà de Tivoli, en passant au pied des monts Repoli et Spaccato (1), et en suivant la voie Carciana. La construction et la hauteur prodigieuse du Ponte Sant-Antonio, du Ponte Lupo, et de celui de San-Giovanni in Campo Orazio, répondent parfaitement à la description que donne Frontin de l'aqueduc de l'Anio Nuovo. Il dit que près de Gericomio, les arches avaient cent quarante-quatre palmes de haut (cent neuf pieds anglais). Gli Archi di Nerone étant plus basses, appartiennent à l'Aqua Claudia, qui fut conduite à Rome par

(1) *Monte Spaccato*, ainsi nommé d'une profonde crevasse. Les paysans des environs s'imaginent qu'elle n'a pas de fond. Elle n'a que trois pieds de large, et on a mesuré sa profondeur jusqu'à deux cent trente-cinq pieds. Kircher dit gravement que ce mont se fendit lors de la passion de notre Sauveur.

Claudius Drusus. D'après la description de la Porta Maggiore à Rome, on voit que cet aqueduc était alimenté par trois sources, Cerculio, Curzio et Albudino, toutes trois situées à trente-huit milles de Rome, sur la route de Subiaco (1).

(1) A deux milles au-dessus de Tivoli est située la vallée de *Gli Archi*, ainsi nommée parce que les arches des quatre principaux aqueducs romains la traversent, savoir, l'Anio Vecchio, l'Anio Nuovo, l'Aqua Claudia et l'Aqua Marcia. Ce sont les arches de ce dernier aqueduc qui se rapprochent le plus de Tivoli; elles sont construites de blocs de tuf, et appuyées d'arcs-boutans d'un goût moderne. Cette eau fut conduite à Rome par ordre du sénat, et par les soins de Quintus Marcius, A. U. C., 608 : elles provenaient de trois sources qui se trouvaient à gauche de la route de Subiaco, au point ou la Via Valeria la quitte, entre les villages d'Arsoli et d'Austa. L'aqueduc avait quarante et un milles de long; pendant sept milles il était élevé sur des arches, et pendant trente-quatre milles il passait sous terre. Pour obvier au manque d'eau qui se faisait quelquefois sentir, Auguste y joignit les sources du rocher d'Austa; ces eaux réunies portaient à Rome 4,690 quinaria (*). Ce fut le troisième aqueduc construit à cet effet. Les

(*) Le *quinaria* ou *fistula*, dont on se servait à Rome au temps de Frontin (surintendant des aqueducs sous Trajan, A .U. C. 853), était une mesure cubique d'un doigt et un quart (*digit*), autrement, cinq quarts, ou *quincuna* (le *quincuna* valait cinq douzièmes de l'ancienne chopine de Paris). C'était la plus petite mesure de fistula. Quelques-unes contenaient cinq doigts ou vingt quarts, et tiraient leurs noms du nombre de quarts, savoir, *senaria*, *septenaria*, *octonaria*, etc. L'ancien pied romain avait seize doigts (12 pouces). Cent neuf pieds correspondaient à cent quarante-quatre

Nous avions laissé nos mules aux moulins de San-Giovanni pres des Archi di Nerone, et dans notre impatience de voir les aqueducs,

premiers étaient l'Aqua Appia et l'Anio Vecchio. On aperçoit des traces de l'Aqua Marcia sur la Via Carciana, d'où il traverse la Campagne de Rome pour reparaître à la Porta Maggiore. L'Aqua Claudia traverse la vallée de Gli Archi. Une tour moderne a été bâtie à l'endroit où passe la route. Ce dernier aqueduc a quarante-six milles, dont trente-six sous terre; il portait à Rome 4,607 quinaria d'eau. Il est construit en briques, les fondations sont en tuf et en travertino. On le voit aussi à la Via Carciana et à la Porta Maggiore. L'Anio Nuovo, que nous avons décrit dans le texte, a un cours de cinquante-huit milles, dont il n'y en a que neuf sous terre; il amenait à Rome 4,738 quinaria. L'Anio Vecchio passe sous une des arches de l'Aqua Marcia, et suit sous terre la direction du chemin. Ce fut le second aqueduc construit par le décemvir Fulvius Flaccus, A. R. 481, quarante ans après la construction de l'Aqua Appia. L'eau qu'il conduisait prenait sa source à vingt milles au-dessus de Tivoli, et à quarante-trois milles de Rome; elle passait entièrement sous terre, excepté pendant un quart de mille; elle entrait à Rome par la Porte Esquiline, et y apportait 4,398

des *palmes* employées par les architectes modernes à Rome. Le *quinaria* était donc un tube de quinze lignes de diamètre, suivant la *palme* romaine, ou de dix lignes pied de roi; et 4,690 *quinaria* d'eau équivalaient à un courant de cinq *palmes* de profondeur sur sept de large. La quantité d'eau amenée par ces aqueducs était égale, d'après ce calcul, à celle d'un courant de cinq *palmes* de profondeur sur 27 1/2 de large. Ainsi, toute l'eau conduite à Rome, par les neuf principaux aqueducs qui existaient au temps de Frontin, aurait formé une rivière profonde de cinq *palmes*, et large de quarante-deux, sans faire mention de six autres conduits plus petits.

nous n'avions pas accordé une grande attention aux autres objets ; mais lorsque notre curiosité fut satisfaite, nous observâmes que le sol n'est pas très-fertile, et que dans quelques places la terre couvre à peine les rochers rougeâtres que l'on voit près de ponte Sant-Antonio. La paroisse de San-Gregorio a cependant quelques bonnes vignes sur ses côteaux, et les rochers qui encaissent les torrens sont ombragés par de beaux arbres, principalement par des chênes ; les cavernes et les petits bois servent de refuge aux sangliers et aux chevreuils, et partout on remarque le mélange agréable d'une nature sauvage et cultivée. Les aqueducs ne paraissent pas être aussi ruinés qu'on pourrait le croire, en réfléchissant au nombre de siècles qui se sont écoulés depuis leur construction. Les moulins en activité, les travaux des moissons, et le grand nombre d'habitans qui vont et viennent, conduisant leurs bêtes de somme, chargées de blé et farine, formaient un tableau plus animé que ce

quinaria. C'est à la Via Carciana, et surtout à la Villa de Crassus, que cet aqueduc est encore visible. Cette eau a formé en quelques places un dépôt de tartre de deux palmes d'épaisseur; c'est ce qui la fit probablement abandonner par les Romains. *Voyez* Frontinus et Fabretti, *de Aquis et Aquæd.*

pays n'en offre ordinairement à une semblable distance des villes.

En revenant de notre expédition, nous traversâmes les promenades de la Catena; c'était auprès de cette villa et des trois palais appartenant aux Cesarini, que nous avions passé en arrivant à Poli; nous vîmes un troupeau de jolis petits chevaux noirs, qui paissaient dans la partie inférieure des jardins, où il croît une plus grande quantité d'herbe depuis la ruine des fontaines; mais qui sûrement sont devenus malsains en même temps, car l'eau est répandue sur les prairies, et les maintient dans un état d'humidité constante, au lieu d'être écoulée par des canaux. Les arbres ont aussi profité de cette destruction, surtout les cyprès, les chênes et les ilex : l'arbousier s'y élève à une grande hauteur; les lauriers, et en général tous les arbres verts odoriférans y sont d'une grande beauté.

No tree that is of count in greene wood growes,
From lowest juniper to cedar tall;
No floure in fielde, that dainty odour throwes,
And decks his branch with blossomes over all,
But there was planted or grew naturall (1).

SPENSER.

(1) « Là, croissaient, plantés par la nature ou par les hommes, tous les arbres que l'on estime dans les forêts

Mais la plupart des bancs de marbre qu'ils ombrageaient ont été renversés. La tourterelle et le martinet font leurs nids dans les appartemens du palais, et les serpens et les lézards se glissent en paix le long de ses portiques abandonnés.

depuis l'humble genièvre jusqu'au cèdre élevé; on y voyait toutes les fleurs des champs qui répandent une douce odeur, et celles qui ornent les branches des arbres. »

CHAPITRE V.

With nodding arches, broken temples spread!
The very tombs now vanish'd like their dead!
Fanes, which admiring Gods with pride survey;
Statues of men scarce less alive than they!
Some felt the silent stroke of mould'ring age,
Some hostile fury, some religious rage.
Barbarian blindness, Christian zeal conspire,
And papal piety, and Gothic fire. POPE.

Pays parsemé d'arcades brisées, de temples ruinés; les tombeaux et les morts ont également disparu! Temples que les dieux même contemplaient avec orgueil; statues détruites, ainsi que les hommes! les uns sont tombés sous la main silencieuse du temps, d'autres ont ressenti la fureur guerrière; ceux-ci la rage religieuse: le zèle des chrétiens a conspiré avec l'ignorance des barbares, et la piété des papes avec les flammes des Goths.

Dîner chez un Paysan. — Visite à Palestrine. — Foi du Peuple dans la Sorcellerie. — Giorgi le Sorcier. — Description de Palestrine. — Temple de la Fortune. — Mosaïque célèbre. — Vue de la Porte du Sud, à Palestrine. — Anagni. Monte Fortino. — Antiquités. — Saint-Agapet. — Sa Fête. — Pays renommé pour les noisettes. — Retour à Poli par le chemin de la montagne.

DANS la première semaine du mois d'août, nous cédâmes aux instances d'un de nos amis

de Poli, qui nous pressait d'aller passer la journée au casale de sa vigne; c'était le même dont l'heureuse industrie nous avait procuré un spectacle d'un grand intérêt, et dont le fils était notre guide ordinaire. C'était le dernier jour de la moisson, et ce brave homme insista pour nous donner à dîner. Le repas consistait en haricots secs et verts, accommodés de différentes manières; nous avions pour table un plateau placé sur une mesure de blé, et pour siége, divers instrumens d'agriculture, couverts de bottes de paille; les fourchettes étaient des roseaux fendus, et chacun muni d'une cuillère de bois, puisait à volonté dans un large plat placé au milieu de la table. Cette réception cordiale et la bonté des alimens, nous rendirent ce repas fort agréable. Après nous avoir montré ses vignes, ses oliviers, et l'aire à battre le blé, notre hôte nous proposa d'aller jusqu'à Palestrine, que nous n'avions pas encore vu.

La route que nous prîmes passe à travers une contrée sauvage et boisée; elle suit en quelques places l'ancienne route qui conduisait de Tibur (Tivoli) à Preneste (Palestrine.) A deux milles de Palestrine, nous rencontrâmes un homme d'un extérieur remarquable et vénérable: notre hôte le salua; puis se rapprochant de nous, il nous dit avec mystère: « Cet

» homme possède des pouvoirs surnaturels; » observez-le bien, mais ne parlez de lui que » lorsqu'il sera assez loin pour ne pouvoir vous » entendre. » Sa physionomie était fortement prononcée; ses longs cheveux blonds flottaient en boucles autour de son visage; ses yeux étaient petits et vifs, et son regard pénétrant; l'expression de ses traits nous fit comprendre qu'il avait assez de ruse pour se prévaloir de l'opinion que ses crédules voisins s'étaient formés de sa supériorité. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire au récit des faits qui attestaient son pouvoir comme sorcier, et dont nos compagnons s'empressèrent de nous faire part lorsqu'il nous eût quitté, pour continuer sa route vers Zagarola, ville de la plaine. Un jour, nous disait-on, entouré de dix ou quinze sbirres, qui avaient ordre du gouvernement de se saisir de lui, il murmura quelques paroles; et lorsque les sbirres voulurent le saisir, leurs bras se desséchèrent. Dans une autre circonstance, il était environné, ainsi que son fils, de soldats de Sa Saintété, qui faisaient feu sur eux. « Tiens-toi à ma droite, » dit-il au jeune homme; et aussi long-temps que ce dernier observa cet ordre, les balles impuissantes tombaient devant lui; mais ayant par malheur

passé à la gauche, il fut tué à l'instant, tandis que le père resta sain et sauf. Pour terminer ces récits extraordinaires, on nous raconta une troisième anecdote également merveilleuse, mais d'un genre plus gai. Georgi (c'est le nom du sorcier) conduisait à Rome un bœuf pour le vendre aux bouchers, et désirant esquiver le paiement du droit d'entrée, il monta sur le dos de l'animal, et fascina les yeux des gardes de la porte, qui le virent entrer sur un bon cheval, tandis que les paysans, ses compagnons, voyaient très-bien qu'il avait enfourché son propre bœuf.

Nous conclûmes de ces histoires, que la croyance à la sorcellerie est encore assez générale chez ces montagnards; et en discourant de telle sorte, nous arrivâmes jusqu'à l'angle d'un rocher, d'où nous aperçûmes Palestrine pour la première fois. On ne peut se figurer un plus beau spectacle; les ruines d'une tour et d'une forteresse du moyen âge, couronnent la colline conique sur laquelle cette ville est bâtie. Un grand couvent, près de l'une de ses portes, et ses rues en terrasses, présentent un aspect probablement assez semblable à celui du temple de la Fortune, de ses bains, de son fanal et de sa citadelle, qui jadis occupaient les

mêmes lieux. Les pins qui se mêlent aux bâtimens, et qui cachent l'ancien mur cyclopien, joints au feuillage sombre de quelques cyprès, servent à détacher la colline des montagnes boisées qui l'entourent. Au-delà de la plaine étroite qui sépare les collines des Volsques de celles d'Albe, les regards s'étendent jusqu'au Monte Circeo, et jusqu'à la mer. En descendant la rue devant le palais de Palestrine, les débris des différentes époques de son histoire se présentaient à nous de toutes parts. Le palais appartient à la famille Barberini, qui possède encore, au moins de nom, la juridiction de la ville. Carlo Barberini, frère du pape Urbain VIII, fut le premier seigneur de cette maison qui posséda ce fief important. Les Colonna avaient été forcés de vendre Palestrine à leur ennemi, à la suite des querelles sanglantes qui s'étaient élevées entre eux et le pontife; et nous pouvons croire à la sincérité des regrets qu'exprimait François Colonna, en abandonnant les citoyens de cette ville à la domination de leur nouveau maître. Palestrine fut jadis le théâtre des hauts faits des Colonna, dès les jours de Crescentius et pendant les temps orageux qui signalèrent les commencemens de Rome moderne. C'était la possession la plus considérable de cette noble maison,

car les fiefs de Zagarola (1), Colonna (2), et la moitié de Tusculum (Frascati), n'atteignaient pas à l'importance de la forteresse et du territoire de Palestrine.

En parcourant la ville, les yeux sont continuellement attirés par des fragmens de colonnes de marbre, de statues et de fontaines, disposés pour l'ornement des rues, ou pour servir de siéges à côté des maisons mesquines de ses habitans actuels. Les rues modernes du Corso, où se passent les divertissemens et les plaisirs du carnaval, tels qu'on les pratique à Rome, s'étendent le long du pied de la colline, dans la direction de l'ancien Forum. Un peu plus haut, quelques colonnes surmontées de riches chapiteaux forment le côté d'une église, et des tronçons brisés de semblables colonnes sont incrustés dans les maisons voisines.

D'après toutes les opinions des antiquaires, depuis Suaresius, ces débris appartenaient aux édifices et portiques élevés par Sylla, pour orner l'avenue du temple de sa déesse favorite, lorsqu'il rebâtit la ville. Ce conquérant avait

(1) Appartenant actuellement aux Rospigliosi. Clément VII la brûla dans ses guerres avec les Colonna. C'était l'ancienne Pedum.

(2) Appartenant aussi aux Rospigliosi. C'est de là que la famille Colonna prenait son nom. C'était l'ancienne Labicum.

puni, par le massacre des Prenestins, la fidélité avec laquelle ils avaient suivi la fortune de Marius, et il avait partagé leur territoire entre ses soldats. Près de là s'élevait le phare, qui ne pouvait être mieux placé que dans le temple de la Fortune, puisque cette déesse est la divinité particulière de l'Océan(1). Là, étaient aussi les *Delubra* (2) supérieurs ou inférieurs; c'est ainsi que l'on nommait les parties les plus sacrées et les plus somptueuses de ce temple magnifique, qui était enrichi par les offrandes des souverains de l'Orient, et les présens faits par les villes les plus opulentes; de ce temple que les arts de la Grèce s'étaient plu à embellir, et pour la construction duquel les carrières de l'Égypte et de l'Asie avaient été mises à contribution.

Au-dessus de ce bel édifice, s'élevaient les temples particuliers de la Fortune, de Jupiter

(1) Suivant Pausanias, Homère, dans son *Hymne à Cérès*, l'appelle *la Fortune, fille de l'Océan*; la Fortune Prenestine, en particulier, était toujours représentée une rame à la main.

(2) La signification précise de Delubrum n'est pas bien comprise. Quoique ce mot soit quelquefois pris pour temple, ou pour désigner le lieu où les Augures examinaient les oiseaux, il ne convient cependant à aucun des deux : la différence n'est nulle part clairement établie. Æschinardi renvoie à d'autres, qui ne s'accordent pas entre eux.

et de Junon, et la citadelle qui couronnaît le rocher. La splendeur de ce temple maintint le crédit des oracles Prenestins auprès du vulgaire, long-temps après que la partie éclairée du monde Romain eut cessé de croire aux devins et aux Sybilles. Les oracles des Prenestins étaient au nombre des plus anciens de l'Italie, et toutes les nations venaient les consulter. On rapportait que jadis du miel avait coulé d'un olivier situé près du Delubrum supérieur, et que la boîte qui contenait l'oracle grossier avait été faite du bois de cet arbre. Cette tradition contribuait à sanctifier l'origine de ces oracles, qui consistaient en de simples lettres ou mots grossièrement sculptés sur des morceaux de bois (1) : on les mêlait, et un enfant les tirait au hasard. On répétait trois fois cette opération (2), le prêtre élevant aussi souvent

(1) Cette tradition ne s'accorde pas avec ce que rapporte Gibbon, d'après Pline, savoir, que deux siècles après la fondation de Rome, l'olivier était un arbre étranger à l'Italie. Virgile parle de branches d'olivier, que les partis ennemis portaient en signe de paix, lorsqu'il s'agissait de conclure une trève ou une alliance ; et comme cet auteur passe pour être fort exact dans la description des mœurs et des usages, il faut croire qu'il savait que l'olivier était connu avant la fondation de Rome.

(2) « Les lots sacrés étaient tirés trois fois par l'enfant. »
TIBULLE, liv. I, III et XI.

la boîte au-dessus de sa tête. La réponse était écrite dessous la boîte, et on la suspendait au cou du dévot. Lorsqu'Alexandre Sévère consulta les oracles de Preneste, il reçut pour réponse ces paroles de Virgile :

Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris (1).

Ceci prouverait bien, au besoin, que les prêtres savaient conformer leur réponse aux désirs de ceux qui les consultaient. De nombreuses inscriptions attestent que la Fortune Prenestine recevait des dons en toute occasion, publique ou particulière. Les vainqueurs des jeux consacraient leurs prix à la déesse propice : un navigateur heureux lui dédiait un vaisseau d'un travail exquis. Les monumens funéraires lui étaient consacrés aussi bien que les mânes des individus.

Des inscriptions nous apprennent qu'un affranchi d'Auguste dédia à cette déesse une statue de la Justice, et qu'une statue de l'Amour lui fut offerte par Lucius Anocinus Sororicus, protecteur de la ville de Lutetia (Paris). Le nombre et la valeur des dons offerts à la Fortune Prenestine, firent dire à Carneades, am-

(1) Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux
Tu seras Marcellus ! VIRGILE, *Enéide*, liv. V.

bassadeur des Athéniens près du sénat de Rome, qu'il n'avait jamais vu de *Fortune* aussi *fortunée* que celle de Preneste.

La Fortune recevait de quelques-uns de ses adorateurs un tribut annuel en couronnes de marbre ou d'or, les plus pauvres offraient des couronnes d'argile ou de pierre commune; il n'y a pas plus d'un siècle, qu'un magasin rempli d'objets semblables fut découvert près de Palestrine. Toutes les classes de la société suspendaient autour de l'autel des *ex voto*, en commémoration de quelque délivrance, et l'on a également trouvé dans le magasin que l'on a mentionné, un certain nombre de petits bras et de petites jambes d'argile, semblables aux objets en cire que l'on offre aux saints en de pareilles occasions. Les anciens suspendaient à leur cou, ou attachaient à leurs habits de petites images de la Fortune, ainsi que les catholiques romains portent des Madonnes et des crucifix. Ce n'était pas la seule divinité que les Païens adorassent ainsi, il existait une multitude de ces petits dieux de *poche* et de *voyage*, ainsi que Winkelman les a nommés. Sylla portait toujours sur lui une Fortune de bronze, et un petit Apollon Pythien en or, qu'il baisait souvent. Ce fut dans le Delubrum inférieur du temple, non loin de l'archevêché

actuel, que fut trouvée la fameuse mosaïque qui attire principalement l'attention des curieux à Palestrine. Pline rapporte qu'elle y fut placée par Sylla, qui introduisit cet art à Rome; il est question de cette mosaïque dans une inscription de Palestrine, du neuvième ou dixième siècle; mais elle avait été oubliée, et lorsque le hasard la fit découvrir au commencement du dix-septième siècle, elle était couverte d'ordures, et d'un dépôt provenant de l'eau d'une citerne qui se trouvait au-dessus. Le cardinal Antonio Barberini la fit transporter à son palais, où on la voit maintenant; les premiers dessins d'après cet ouvrage furent faits à la lumière des flambeaux, dans l'écurie où il fut découvert, et quatorze feuilles de ces premières esquisses appartiennent au chevalier del Pozzo, qui en donna quelques-unes à l'évêque Suarez, pour qu'il les fît graver dans ses « *Antiquités de Preneste* ». Dès-lors, des littérateurs et des antiquaires ont décrit cette mosaïque, et ont publié des dissertations sur elle; mais on ne s'est jamais accordé sur le sujet qu'elle représente. Bartholini croit qu'elle est postérieure à Sylla, et qu'elle appartenait à un temple de Serapis, qui fut érigé lorsque le culte de cette divinité était à la mode chez les Romains; cette opinion est fondée sur ce qu'on

avait représenté des animaux de l'Égypte et de l'Afrique, et que les figures dans les bateaux sont africaines. Cependant elle répond à la description faite par Pline, de la mosaïque de Sylla; ce général avait rapporté cet art de l'Orient, probablement il avait aussi amené des artistes qui exécutaient les mêmes sujets que dans leur pays, et étonnaient encore plus en représentant des scènes et des animaux étrangers. Quoiqu'il en soit, ce pavé est fort curieux, soit par le nombre d'animaux accompagnés de leurs noms en caractères grecs, soit par les temples, les tours et les villages qui paraissent être entourés d'eau; c'est probablement une scène du débordement du Nil. Les figures, qui selon quelques auteurs représentent la fable d'Hélène et de Ménélas, peuvent également s'appliquer à l'allégorie d'Isis, envoyant les membres d'Osiris aux différentes villes de l'Égypte. D'autres mosaïques ont été découvertes à diverses époques à Palestrine; la plus belle représente l'enlèvement d'Europe, que l'on voit passant la mer sur le dos du taureau, tandis que ses compagnes se lamentent sur le rivage.

Le jour était trop avancé lorsque nous arrivâmes à Palestrine, pour nous permettre de donner à l'examen de ces antiquités tout le temps que nous aurions désiré. Nous sortîmes

de la ville par une porte opposée à celle par où nous étions entrés, et nous nous reposâmes quelque temps sur une terrasse qui domine la plaine jusqu'à la mer; devant nous, à une petite distance, était Anagni, où naquit Boniface VIII, dont la haine contre les Colonna, renouvela dans Palestrine les scènes de cruauté de Sylla, car il en chassa les habitans, et fit passer la charrue sur ses murailles (1). Ce fut dans ce temps de persécution, que l'on démolit la partie supérieure du temple de la Fortune, qui jusqu'alors était demeurée entière. Anagni, à son tour, fut le lieu de l'emprisonnement et de la punition sévère infligée à Boniface, par les neveux des hommes vertueux qu'il avait persécutés.

Derrière Anagni, s'élevait Monte Fertino, qu'éclairait le soleil couchant; cette ville donne asile dans ses murs, à des hordes de brigands alliés des villes de Ferentino, Sonnino, Frosinone et Faiola, que nous cachaient les collines intermédiaires. A notre droite, on voyait le Mont Algide, consacré à Diane et à Apollon; nous ne pouvions faire un pas sans trouver un rocher, une colline, ou tout au moins un nom

(1) Voyez *le Purgatoire du Dante*, chant XXVII.

immortalisé par Virgile, et nous répétâmes spontanément la description qu'il fait des guerriers qui suivirent le fondateur de Palestrine à l'armée de Turnus.

Nec Prænestinæ fundator deficit urbis,
Vulcano genitum pecora inter agrestia regem,
Inventumque focis, omnis quem credidit ætas,
Cæculus. Hunc legio latè comitatur agrestis;
Quique altum Præneste viri quique arva Gabinæ
Junonis, gelidumque Anienem, et rocida rivis
Hernica saxa colunt; quos, dives Anagnia pascis
Quos, Amasene pater. Non illis omnibus arma,
Nec clypei currusve sonant: pars maxima glandes
Liventis plumbi spargit: pars spicula gestat
Binâ manu, fulvosque lupi depelle galeros
Tegmen habent capiti, vestigia nuda sinistri
Instituêre pedis crudus tegit altera pedo (1).

(1) Et toi, Preneste, aussi, de tes riches frontières,
Tu vis, fier de grossir ces phalanges guerrières,
Partir ton fondateur, qui, parmi les troupeaux,
Au trône destiné, naquit dans les hameaux;
Cæcule, en un foyer trouvé dans son enfance,
D'où l'on crut qu'à Vulcain il devait la naissance,
Et Preneste et Gabie, où préside Junon;
Anania, qu'entoure un fertile vallon;
Les monts Herniciens, arrosés d'eau féconde;
Les bords que l'Anio rafraîchit de ses ondes,
Et l'Amasene, enfin, d'agrestes combattans
Pour cet illustre chef, ont dépeuplé leurs champs.
Tous, ils n'ont pas un char, un pavois, une lance;
L'un fait voler le plomb que la fronde balance;

Chaque porte, chaque avenue de Palestrine porte un nom antique ou contient des objets dignes de l'attention de l'antiquaire (1) et de l'historien. Là est un ancien tombeau, là sont

De deux traits meurtriers, d'autres arment leurs mains;
La dépouille d'un loup les coiffe de ses crins;
D'un côté leurs mains nues, des airs bravent l'injure,
De l'autre un cuir grossier est l'informe chaussure.

DELILLE, *Énéide*, liv. VII.

(1) Entre ceux-ci, l'un des plus curieux est le vase sacré dédié par Dindia à son père; il est de bronze, de forme cylindrique, haut de deux palmes, supporté par trois griffes de lion qui reposent sur des crapauds, et surmonté de trois petites figures de bronze. On voit une gravure du tout dans le Muséum Kirkerianum; les figures gravées sur le couvercle sont occupées à chasser, et celles des côtés représentent la dispute de Pollux et d'Amycus, qui sont aussi gravées dans Winkelman. Ces figures sont seulement gravées sur le bronze. Petrini, dans ses *Annales de Palestrine*, donne la description d'un autre vase qui diffère peu de celui de Dindia : un troisième, de la même espèce, a été apporté en Angleterre par un monsieur Bay; il avait appartenu à Visconti. Les lettres gravées sur le premier ressemblent à celles que l'on voit sur la colonne de Duilius; Petrini croit qu'elles tenaient au syste mystique des Bacchanales, et fait remonter leur date au-delà de cent quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ; car, dans cette année, une loi du Sénat mit fin aux orgies de Bacchus. Le vase de Dindia fut trouvé dans un tombeau près de l'église de Sant-Antonio, avec une patère et un petit vase pour les parfums. On n'a trouvé aucun autre vase de cette espèce et de cette forme hors du territoire Prenestin. L'artiste qui fit celui de Dindia était Novius Plautius.

les restes d'un théâtre; ici on a déterré l'Antinoüs Braschi; plus loin, la Danaïde du Vatican. Un champ porte le nom de la famille Ulpienne, qui sortait probablement de Preneste, ou qui y jouissait des droits de citoyen. Trajan, le plus illustre personnage de cette famille, venait souvent ici jouir des plaisirs de la chasse. Quelques vignes ont conservé les noms d'Ælien et d'Aulu-Gelle, qui se rassemblaient ici chez Pline le jeune; les Antonins aimaient Preneste, et l'on trouve souvent leurs noms dans les inscriptions de la ville.

On y rencontre aussi fréquemment, les noms des saints et des martyrs, ces héros des premiers chrétiens; le plus illustre est Saint-Agapet, dont le culte a remplacé celui de la Fortune Prenestine. Sa fête a lieu le 18 août, et les habitans viennent de plusieurs milles se livrer en commun à l'exercice de la prière et aux divertissemens qui durent pendant deux jours.

Nous ne pouvons donner une meilleure idée de ce mélange de dévotions et de plaisirs mondains, offerts au peuple dans ce jour, qu'en insérant ici le programme imprimé qu'on avait affiché dans toutes les petites villes du voisinage, il donnera occasion à nos lecteurs, de

remarquer avec quelle exactitude l'église romaine a suivi les cérémonies païennes dans ses fêtes :

PROGRAMME.

« Les autorités publiques de Palestrine ont décidé » de célébrer avec pompe la fête du glorieux et invincible Saint-Agapet, citoyen de cette ville ancienne et » illustre, et de son diocèse. La fête aura lieu le 18 août, » dans l'ordre suivant :

» La veille, à vingt-deux heures, on chantera les vêpres solennelles avec la musique, aussitôt après que » suivant les usages et coutumes établis, le révérend » chapitre aura porté avec un pieux respect la tête miraculeuse du Saint, depuis le collége épiscopal jusqu'à » l'église cathédrale qui lui est pareillement dédiée, et » qui sera ornée de belles tentures symétriques.

» Les musiciens de Rome, établis sur la place de la » ville, joueront pendant la soirée différens morceaux » de la meilleure musique moderne adaptée aux instrumens à vent. A la musique se joindront des feux » d'artifice.

» Le lendemain, à douze heures, la tête sacrée sera » portée dans les principales rues de la ville avec les » cérémonies ordinaires; elle sera accompagnée du » clergé régulier et séculier, des confréries et des magistrats. La musique suivra la procession.

» La musique jouera pendant la grand'-messe et les » secondes vêpres.

» Une course de chevaux, avec une bourse de quatre-vingt-dix francs pour le vainqueur, aura lieu à vingt-

»deux heures, et à vingt-quatre heures, la musique »jouera comme la veille.

»A une heure de la nuit, il sera tiré un grand et »superbe feu d'artifice; puis, l'ascension d'un globe »aérostatique terminera ce jour heureux et solennel.

»Chaque fois qu'une fonction ecclésiastique sera »remplie, le bruit des boîtes et le son des instrumens »donneront le signal à la joie commune. La ville sera »illuminée les deux nuits.

»Le public s'empressera sans doute de prendre »part aux honneurs rendus à un si grand Saint, et aux »divertissemens ci-dessus mentionnés.

»Donné au palais du Gouvernement, à Palestrine, »le 7 août 1819.

»Felice Rosicarelli, *premier ancien.*»

Outre les divertissemens, il se fait un assez grand trafic pendant la fête; tout ce que l'on peut épargner sur les produits des jardins et des fermes est amené à Palestrine pour être changé contre des marchandises étrangères, que les colporteurs apportent à la foire de Saint-Agapet. Personne n'en revient sans un sac de noisettes qui ont rendu Preneste si fameuse de tout temps, que nous voyons dans plus d'un ancien auteur, les Prenestins, surnommés mangeurs de noisettes. Il est vrai que Cecconi dans son histoire de Palestrine, donne à ce surnom une origine plus honorable que la bonté ou

l'abondance de ces fruits dans ce territoire. Les soldats prenestins, dit-il, assiégés par Annibal dans Cassilino furent réduits par la famine à la dernière extrémité. Gracchus avait fait remplir de blé quelques tonneaux que la rivière devait amener dans la ville; mais l'ennemi ayant découvert la ruse et arrêté les vivres, le même général fit jeter dans le courant une grande quantité de noisettes, que les soldats affamés arrêtèrent au passage avec un filet de fer, et dont ils se nourrirent pendant quelque temps. Le sénat romain, en reconnaissance du service que lui avaient rendus les soldats prenestins, exempta les défenseurs de Cassilino du service militaire pendant cinq ans, et doubla leur paie. Il leur offrit aussi les droits de cité à Rome; mais comme ils auraient cessé d'être citoyens de Preneste, ils préférèrent leur ville natale, et refusèrent les honneurs de la capitale.

Quelle que soit l'origine du surnom, il est certain que le territoire de Preneste produit d'excellentes noisettes de différentes espèces. Nous regrettâmes beaucoup que l'approche de la nuit et quatre milles à faire pour retourner à la maison, nous empêchassent de voir recueillir les noisettes pour le jour de Saint-Agapet, que nous avions l'intention de venir célébrer à Pa-

lestrine; nous quittâmes donc la place où nous nous étions arrêtés, près de la porte des Capucins, et nous retournâmes à Poli par une route plus courte, mais plus rocailleuse, en passant derrière les tours de Saint-Martin.

Nous jouîmes pendant cette promenade de tous les charmes que peut offrir une contrée sauvage, embellie par l'éclat du soleil couchant et sous le beau ciel de l'Italie. Les ruisseaux des montagnes, les bois déserts, les rochers escarpés, entremêlés de champs, ou d'aires à battre le blé, et animés par des troupeaux de chèvres ou de gros bétail qui retournaient à leur demeure, contrastaient, d'une manière très-avantageuse, avec l'horizon plat et étendu de cette campagne de Rome, qui se montrait de temps en temps entre les collines; nous ignorions heureusement que dans ce même moment, une troupe de brigands qui avait éludé toutes les poursuites du gouvernement, était à une très-petite distance de notre route, aussi goûtâmes-nous un plaisir sans mélange dans cette course.

CHAPITRE VI.

The manners speak the idiom of the soil,
An iron race the mountain cliffs maintain,
Foes to the gentler genius of the plain.
And while their rocky ramparts round they see,
The rough abode of want and liberty,
Insult the plenty of the vales below.

GRAY's *Fragment.*

Les mœurs nous apprennent les habitudes du pays: les rochers des montagnes nourrissent une race de fer; ennemis des esprits plus doux de la plaine, et lorsqu'ils jettent les yeux sur leurs remparts rocailleux, séjour du besoin et de la liberté, ils insultent à l'abondance des vallons qu'ils dominent.

Rocher sur la route de Capranica. — Théâtre des guerres féodales entre les Colonna et les Ursini. — Bandits. — Réprimés par Rienzi, Sixte V et les Français. — Nouvelle de la destruction de Sonnino. — Rapport entre la vie pastorale et celle des brigands. — Extrême négligence de la justice. — Meurtre commis à Poli. — Sort du meurtrier. — Arrivée de Bohémiens à Poli.

Deux jours après notre course à Palestrine, nous montâmes au sommet d'une petite colline qui avait attiré notre attention, lors de

notre dernière excursion, et qui devait offrir un beau point de vue sur le pays environnant. Cette route mène directement à Capranica, d'où sortent presque tous les bergers des districts environnans. La vue dont on jouit depuis cette hauteur, est à peu près la même que celle que l'on a des collines environnantes, et pour la décrire il faudrait répéter les mêmes mots. Mais dans les combinaisons que les objets forment naturellement entre eux, le plus petit changement peut donner au paysage une vie et une variété que les paroles ne sauraient exprimer, et que l'on peut comparer aux effets produits par les nuages, qui varient sans cesse les ombres et les lumières.

L'histoire de la ville éternelle et des héros qui l'ont habitée, se présentait à notre mémoire, tandis qu'assis sur le gazon, nous jetions les yeux sur Rome, qui nous était cachée en partie par les nuages de fumée qui s'élevaient de différentes parties de la plaine, et qui provenaient des feux allumés par les ouvriers pour diminuer les effets du mauvais air, ou pour détruire les insectes. Le lieu où nous étions ramena notre attention sur le moyen âge. Ce fut peut-être sur ce même rocher que les voleurs saisirent la mule chargée d'huile, qui donna occasion à Rienzi d'exercer sa juste sé-

vérité sur la noblesse de Rome. Ursini, seigneur de Capranica, « fut condamné à en rendre la valeur, et à payer une amende de quatre cents florins, pour punition de sa négligence dans la garde des chemins. (1) » Sous le gouvernement de peu de durée du tribun, le pays fut délivré des voleurs : on voyageait en sûreté, et les denrées de toute espèce arrivaient en abondance à Rome depuis que les marchands ne couraient plus le risque d'être dépouillés sur les chemins. Malheureusement le pouvoir et les succès firent tourner la tête à Rienzi. Il ne dût sa chute qu'à lui-même, et une des premières conséquences de cet événement, fut la réunion des bandits qui répandirent de nouveau la terreur dans le pays (2). Le rocher sur lequel nous étions, séparait jadis le territoire des Ursini de celui des Colonna, et il a

(1) Gibbon, chapitre LXX. *Voyez* aussi la *Vie curieuse de Cola de Rienzi*, écrite par un de ses contemporains, dans le patois romain de ce temps. Le style de cet écrit contraste singulièrement avec celui de Pétrarque, l'ami du Tribun. Lorsque Pétrarque alla depuis Avignon faire visite à Robert, roi de Naples, il passa quelque temps à Capranica, et il parle dans ses Lettres de la beauté du pays.

(2) Il existe un poëme burlesque fort curieux, *le Maggio Romanesio*, qui donne quelqu'idée du caractère du peuple romain sous Rienzi.

été le théâtre de leurs querelles féodales (1). On voit aussi figurer dans ces petites guerres les Conti, qui prirent pour armes un ours enchaîné à une colonne (2), en mémoire d'une victoire dans laquelle ils combattaient comme alliés des Colonna : ces combats, entre particuliers, n'en étaient pas moins sanguinaires, et dans ces temps-là, le château de Poli était la principale forteresse des vassaux de la famille Conti. Presque toute les collines environnantes ont des caves creusées dans leurs flancs pour renfermer le bétail; les chansons et les traditions des habitans de la campagne et de Rome, ont fait de ces cavernes des retraites de voleurs.

On raconte l'histoire suivante de Sixte-Quint, qui, s'étant déguisé en vieillard, alla dans les bois avec un âne chargé de vin. Les voleurs le saisirent et le forcèrent à tourner la broche dans une cave, tandis qu'ils examinaient le vin; Sixte se félicitait à voix basse de les voir agir ainsi : « Que dites-vous ? lui demandèrent-ils.— Rien autre, sinon que je mangerai » du rôti avec plaisir.— Comme vous voudrez,

(1) *Voyez l'Histoire de Palestrine*, par Cecconi.

(2) *Voyez* Flaminio Vacca, § 105, pour les armes des Conti Cesarini.

» mais nous boirons tout le vin nous-mêmes.— » Hélas, messieurs, il n'appartient pas à un » pauvre homme de boire du vin, je ne fais que » le transporter pour d'autres, qui peut-être me » feront mettre en prison, pour me punir du » malheur que j'ai éprouvé, en perdant celui-» ci, qui est précieux. » En disant cela, il retourna à sa besogne près du feu. Enfin, le repas fut préparé, le souper mangé et le vin bu à la grande satisfaction de Sixte, qui y avait mêlé de l'opium ; aussitôt qu'il vit les brigands bien endormis, il siffla, ses soldats arrivèrent et les saisirent tous.

Depuis Rienzi, le règne vigoureux de Sixte-Quint fut la seule époque pendant laquelle les brigands furent contenus. Dès-lors toutes les lois, les mesures prises et les menaces, ont été sans effet, et le cours des déprédations n'a éprouvé d'interruption, que pendant la courte période où ce pays a été soumis au gouvernement des Français.

Nous apprîmes de quelques paysans qui apportaient leur blé aux moulins de Poli, que les brigandages commis dernièrement sur la route de Rome à Naples, avaient décidé le Gouvernement à raser complétement la ville de Sonnino, qui avait ouvert ses portes aux bandits, et qui, dans le fait, leur avait servi long-temps de

quartier-général. Les premiers rapports annonçaient que la ville avait été démolie par le canon, et que tous les habitans avaient été mis à mort dans une seule nuit. Les paysans qui faisaient ces récits évidemment exagérés, pensaient que les hommes avaient dû être absens de la ville, car ils ne se seraient pas laissés ainsi surprendre, et ils appréhendaient les traitemens les plus cruels pour tous ceux qui tomberaient entre les mains de gens qui avaient à venger le meurtre de leurs femmes et de leurs enfans. Au reste, que Sonnino fût détruit ou non, on n'en faisait pas moins de sérieuses conjectures sur la retraite future des brigands, qui abandonneraient les villes aussitôt qu'ils auraient connaissance des édits sévères publiés contre eux.

Le fameux de Cesaris, qui fut tué d'un coup de fusil près de Terracine le printemps dernier, conduisit ses compagnons dans les montagnes des environs il y a deux ans, dans une occasion semblable; et de là il mit à contribution les villes voisines, pendant deux mois. Dans de telles expéditions, les bandits sont toujours aidés par les bergers et gardiens de chèvres, hommes tout-à-fait propres à les servir, et que leur vie à demi-sauvage, en leur laissant assez de communication avec

les villes pour qu'ils puissent s'y procurer de la nourriture et des partisans, détache cependant assez de tous les liens sociaux pour les rendre indifférens aux crimes des autres.

L'observation de Gibbon, « Que les mœurs » pastorales, ornées par les poëtes des plus » beaux attributs de la paix et de l'innocence, » sont celles qui conviennent le mieux aux » fières et cruelles habitudes de la vie militai- » re (1) », se trouve confirmée par les mœurs des bergers de ces montagnes. Partout où les villes possèdent assez de terrain pour employer leurs habitans à la culture et au jardinage, comme à Poli, ces mêmes habitans sont doux et humains, et lorsqu'un crime est commis chez eux, le premier cri est toujours: « Que celui qui l'a commis est sûrement un » paresseux, qui n'avait pas la patience d'at- » tendre que le blé fût mûr. » Mais Capranica, et quelques autres villes des montagnes qui ne possédant que peu ou point de terres labourables donnent des bergers à leurs voisins, fournissent aussi aux bandits un contingent annuel. Quoique l'observation de Gibbon, rapportée ci-dessus, ne regarde que les

(1) Gibbon, chapitre XXVI, *Décadence et Chute de l'Empire romain*, etc.

Tartares errans, elle est cependant applicable aux bergers des Apennins, qui ont plusieurs traits de rassemblance avec les tribus du nord de l'Asie.

L'insalubrité de cette portion de l'Italie qui s'étend sur les montagnes et la mer, des rives de l'Arno jusqu'à Terracine, et qui la rend presque inhabitable pendant l'été, a forcé les propriétaires d'adopter un système d'agriculture par lequel les terres ne sont mises en culture que tous les six ou sept ans (1). C'est pour cela que les cinq sixièmes de ces terrains paraissent incultes pendant l'été; mais ils sont couverts, en hiver, de troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de chevaux, qui descendent les montagnes aussitôt que l'influence du mauvais air a cessé, pour s'engraisser dans les beaux pâturages de la plaine, et en particulier dans la campagne de Rome. Les bergers montagnards accompagnent les troupeaux (2); ainsi, par une émigration régu-

(1) Voyez, *Lettres de Châteauvieux*.

(2) Les quatre lignes suivantes, qui sont la première stance d'une ballade populaire, ont rapport au départ des montagnards pour la plaine nommée *Maremme*, qui s'étend le long de la mer, depuis Livourne jusqu'à Terracine:

Quando Francesco Antonio fece partenza,
Diss' alla Moglie sua, abbi pazienza

lière et annuelle, des montagnes dans la plaine, les liens qui attachent au toit paternel, ces liens qui forment la plus puissante garantie de la vertu du paysan, sont relâchés, et ces hommes deviennent propres à la vie errante et déréglée des bandits. Les mêmes causes ont produit des effets semblables, en tout pays, excepté peut-être en Suisse, où les circonstances naturelles et politiques en ont contrebalancé l'influence; mais les montagnards espagnols dans la guerre des Guerillas, ne se montrèrent que trop semblables aux brigands des Apennins, et il y a à peine soixante ans, que les Caterans des montagnes d'Ecosse auraient pu rivaliser avec les bandits de Sonnino.

Le jugement public des crimes, la rigide exécution des lois, et la mesure très-politique d'ouvrir des routes et de construire des ponts dans les highlands, ont préservé la Grande-Bretagne du malheur de donner asile à de tels brigands. Mais ici la procédure est secrète, le jugement incertain, et les routes sont généralement dans un état de décadence tel que les coupables peuvent presque défier toute poursuite de la justice.

Ces réflexions nous furent inspirées par

E quando ti vienne occasione
Maudammi in Maremma sto pellicione.

une scène affreuse qui se passa à Poli, dans les derniers jours de juillet. Nous étions sortis pour nous promener, une heure après la pointe du jour, lorsque nous entendîmes des sons plus forts et plus lamentables que les tristes chants des ouvriers; en regardant du côté d'où ils venaient, nous aperçûmes quelques femmes assises sur la terre, entourant un objet que nous ne pouvions distinguer; en approchant, nous entendîmes distinctement ces mots : « O mon bon frère! » Et nous découvrîmes un jeune homme qui venait d'être assassiné. Un seul coup de poignard avait pénétré jusqu'au cœur, il était tombé sur la place, et ses parens pleuraient autour de son cadavre. Le père était assis en silence, le désespoir peint sur le visage, les sœurs poussaient des cris lamentables; les frères étaient déjà à la poursuite des meurtriers qu'ils avaient atteint une fois, mais qui avaient été délivrés par des femmes qui se rendaient à la moisson; et comme il n'y a pas d'autorité légale à Poli dont la compétence s'étende jusqu'à faire arrêter un criminel sans avoir d'abord recours à Palestrine, il était à craindre que si les scélérats échappaient aux frères de leur victime, ils ne fussent à l'abri de toute poursuite ultérieure; le pauvre garçon assassiné

était généralement estimé; il était de garde la nuit précédente avec un de ses frères, au casale de leur maître, lorsque les meurtriers, qui étaient deux jeunes gens, vinrent voler des pois pour nourrir leurs pigeons à ce qu'ils disaient. Le défunt regarda par la fenêtre, et leur enjoignit de ne pas toucher à ce qui ne leur appartenait pas, les menaçant d'un soufflet s'ils passaient outre. « A nous, un soufflet, répondirent les fripons furieux, tu nous le paieras. » Puis ils partirent. Le lendemain matin sachant que nos jeunes gens devaient se rendre du casale à la ville pour chercher du pain, avant de se remettre à l'ouvrage, les scélérats s'embusquèrent au-dessous des murs du couvent de San-Stefano, et là, saisissant le principal objet de leur vengeance, l'un d'eux le tint, tandis que l'autre le massacrait de sang froid.

Depuis le Gouvernement français sous lequel Poli formait une municipalité avec un maire, etc. cette ville n'a pas eu de véritables magistrats, quoique la population excède douze cents âmes. Il n'y avait personne pour s'assurer des meurtriers, jusqu'à ce qu'on eut obtenu de Palestrine la permission d'envoyer chercher à Tivoli l'officier habile à instruire le fait, et à faire ce que nous appelons, en Angleterre, le rapport du coroner (magistrat de police inté-

rieure). C'était un des jours les plus chauds de l'été, le thermomètre était à quatre-vingt-seize degrés de Fahrenheit, et le meurtre avait eu lieu à quatre heures du matin. Vers midi survint un violent orage mêlé de pluie et de grêle, le corps resta cependant au travers de la seule route qui conduisît à la ville, jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Il fut alors décidé que les individus en fuite avaient commis un meurtre volontaire sur la personne du décédé, dont il fut permis d'enterrer le cadavre.

Dans les jours qui suivirent, nous rencontrâmes fréquemment des frères et des amis du jeune homme armés de massues, qui se dirigeaient vers tel ou tel endroit, sur la nouvelle que les meurtriers étaient encore près de là, et recevaient des vivres toutes les nuits. Le fait était vrai, ces malheureux étaient actifs et robustes; l'un d'eux savait lire et écrire, et quelques jours après le meurtre, sa mère nous pria de le prendre à notre service, espérant par-là éviter la punition. Nous lui dîmes inconsidérément, que loin de l'aider nous le livrerions aux magistrats, pour être traité comme il le méritait. Elle nous dit de prendre garde à nous-mêmes; mais nous méprisâmes les menaces proférées dans la colère: les assassins errèrent dans les bois pendant plusieurs se-

maines; l'un d'eux fut reconnu, et arrêté à Rome quelque temps après; il avait déjà une fièvre lente, prise en couchant dans des lieux malsains, et il mourut en prison. L'autre y fut aussi renfermé, et y restera probablement jusqu'à ce que l'on ait besoin d'un exemple public; il sera alors exécuté sur la place du Peuple à Rome, ou sera renvoyé sans punition, emportant avec lui les mauvaises dispositions qu'il aura contractées, en vivant enfermé avec des gens encore plus coupables que lui.

Comme la nouvelle de l'approche des brigands du midi se confirmait chaque jour, nous eûmes l'idée qu'une bande de bohémiens, qui arriva subitement de Siciliano, avait des liaisons avec eux. Les hommes de cette bande semblaient être des colporteurs, ils avaient des paniers remplis de ces marchandises que Skakespeare a rendu poétiques, et dont les jeunes femmes ont besoin ici pour leur costume. «*Ribbons of all the colours i'th' rainbow, points more than all the lawyers in Bohemia can leardnedly handle, though they come to him by the gross, inkles, caddices cambricks lawn*» (1). Ils avaient

(1) «Des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; des points plus que n'en peuvent éclaircir tous les avocats de la

aussi beaucoup de chansons, sans oublier le couplet de recommandation; les femmes, suivant l'usage, étaient diseuses de bonne aventure. Nous eûmes la curiosité de les écouter, et elles nous firent les promesses ordinaires de maris distingués, de belles femmes et de confesseurs indulgens. L'une d'entre elles nous dit que sa mère était née à Alexandrie en Egypte, et était chef de la tribu en Italie; il nous parut que leur dialecte particulier était semblable à celui des Bohémiens de l'Angleterre, de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne, dialecte que Richardson et Schlegel ont reconnu depuis long-temps pour être celui des *Nats* de l'Hindoustan. Leur réputation n'est pas mieux établie ici qu'ailleurs, et bien que leur union avec les brigands n'ait pas été prouvée, ils passaient pour leurs avant-coureurs. Ils annonçaient qu'ils allaient à Palestrine pour la fête de Saint-Agapet, où ils espéraient vendre leurs marchandises, et pratiquer leur métier de chaudronnier. Leur petit camp sur l'un des côtés de la route, les ânes qui paissaient à l'entour, les cochons retenus par des entraves à la porte des huttes,

Bohême, quoiqu'ils les achètent en gros; des rubans de fil, des cadis, des batistes, des linons. » SHAKESPEARE.

les petits enfans déguenillés, qui quittaient leurs jeux pour demander l'aumône; enfin, l'expression bohémienne répandue sur toutes leurs figures; tout cela ressemblait tellement à une scène d'Hampstead ou de Blackheath, que nous sentîmes presque de la reconnaissance pour les gens qui nous rappelaient si vivement notre patrie.

CHAPITRE VII.

Commiciò a riscattar per li viaggi
Robba, e dinari senza remissione,
Cavalli, bovi, e molti carriaggi
E fece al bosco una gran provizione,
Si pigliava Fanciulli per ostaggi,
Piccoli, grandi, e d'ogni condizione
Al bosco tutti quanti le menava
Porrandogli il denar il rimandava.

Storia di Niccola Porcia.

Il commença dans ses voyages à prendre, sans autorisation, des effets et de l'argent, des bœufs, des chevaux, beaucoup de voitures, et il fit une grande provision dans le bois; il prenait des enfans pour ôtages, des grands, des petits, de toute condition; il les conduisait tous au bois, et les renvoyait quand on lui donnait de l'argent.

Les Bandits arrivent dans le voisinage, et saisissent deux jeunes garçons. — Description que ceux-ci font des Brigands. — Leurs Habits et leurs Amusemens. — Récit d'un Berger. — Superstition des Bandits. — De Cesaris, brigand fameux. — Les Voleurs demandent des Habits à Poli, et en reçoivent. — Rassemblement de la Garde civique, et sa sortie contre les Bandits. — Mécontentement des Polesans. — Un autre Détachement de la Garde civique poursuit les Voleurs. — Rapports alarmans. — Anxiété du Peuple de Poli.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, les Bohémiens avaient disparu, et nous apprîmes

que les brigands étaient à Guadagnola. Ils avaient arrêté la veille deux jeunes gens, aides d'un arpenteur qui mesurait le terrain pour la levée des impôts : ils étaient employés dans les bois sur la route de Guadagnola, lorsque deux hommes armés s'approchèrent d'eux subitement près de la petite chapelle de la Vierge dont nous avons parlé, saisirent le plus jeune qui était dans le chemin, et forcèrent l'autre, en le couchant en joue, à venir à eux. Ils les appelaient races de chiens, et après leur avoir donné quelques coups, ils les firent avancer jusqu'à une place ouverte dans le bois où se trouvaient onze de leurs compagnons assis sur le gazon, et diversement occupés. Les deux bandits qui avaient arrêté les jeunes gens, étaient des sentinelles destinées à donner l'alarme en cas de danger; leur but principal, en faisant ces prisonniers, était d'obtenir des informations sur les principaux habitans de Poli, et sur les lieux qu'ils fréquentaient habituellement, afin de pouvoir les saisir et en obtenir de bonnes rançons; ils pensaient encore qu'en retenant ces jeunes gens toute la journée, ils les empêcheraient de donner des renseignemens, qui auraient pu mettre sur leurs traces les militaires et les habitans des villes voisines: ils les gardèrent donc jusqu'à

la nuit, et leur donnèrent du pain, du fromage, de l'eau, en quoi consistaient toutes leurs provisions; mais les jeunes gens comprirent qu'ils attendaient dans la nuit un renfort de viande et de vin.

Les captifs eurent le loisir d'observer l'habillement et les occupations des bandits; ils jouaient presque tous. Lorsque l'on eut placé deux sentinelles que l'on relevait souvent, la bande se divisa en différentes troupes, les uns jouèrent aux cartes, d'autres à la morra (1), à un louis le coup; un troisième groupe dansait, tandis qu'un quatrième écoutait une histoire ou une chanson, avec toute l'insouciance qui accompagne une vie errante.

Leur habillement était pittoresque, et avait quelque chose de militaire; quelques-uns d'entre eux étaient assez déguenillés, mais ils avaient tous des vestes rondes, des culottes de velours bleu, des chemises de toile, des caleçons, et des bas attachés à la jambe par de petites bandes de cuir qui tenaient à une sandale: leurs chemises étaient ouvertes sur la poitrine, et avaient le col renversé; leurs

(1) *La morra* est un jeu dans lequel les deux joueurs lèvent à la fois un certain nombre de doigts, et celui qui devine juste gagne la partie.

gilets étaient attachés par de petits boutons de fil d'argent tressé, tel qu'on en porte à Naples; deux rangs de ces mêmes boutons ornaient la veste qui avait une coupe militaire, et plusieurs poches de chaque côté; quelques-uns avaient deux mouchoirs de soie de couleur (1) attachés à une boutonnière par un coin, et le reste était mis dans la poche. Ils portaient une ceinture nommée ici *padroncina*, faite de cuir fort, avec des fentes pour recevoir des cartouches, et fermant avec une plaque d'argent sur le devant. Leur baudrier était jeté sur l'épaule gauche et portait une gaine pour un coutelas, une fourchette et une cuillère; plusieurs de ces derniers ustensiles étaient en argent; ils avaient en outre un couteau de chasse, arme dont on se sert le plus communément ici pour assassiner; ce couteau avait une poignée de cuivre ornée d'argent massif ou plaqué.

Chaque voleur avait un cœur d'argent avec l'image de la Vierge et de l'Enfant-Jésus; ils les portaient suspendues au cou par un ruban

(1) Un mouchoir de couleur, surtout s'il vient des Indes, est d'un grand prix pour eux; et comme ils s'étaient emparés des pacotilles de plusieurs colporteurs sur la route de Terracine à Rome, ils se paraient de leurs dépouilles.

rouge, et retenues au côté gauche par un autre ruban de la même couleur. Leurs chapeaux ont des fonds très-élevés et pointus, semblables à ceux des bandits de Salvator Rosa; ils sont entourés de bandes rouges et blanches, et sont serrés par une bande noire et une boucle. Celui des voleurs que les jeunes garçons prirent pour le chef, quoiqu'il ne le fût pas, était distingué par une grande quantité de galons d'or sur sa veste et ses pantalons; c'était peut-être la dépouille de quelque officier napolitain. Ils avaient tous de grandes boucles d'oreilles d'or, et les deux plus jeunes avaient deux longues boucles de cheveux qui pendaient de chaque côté du visage. Plusieurs avaient des montres d'or, des cachets, des chaînes, des bagues et d'autres bijoux qu'ils se vantaient d'avoir dérobés à des voyageurs anglais.

Les prisonniers représentaient les brigands, comme des jeunes gens actifs et robustes, excepté un seul qui était petit et corpulent, et qui avait la tête chauve; il paraissait être le jouet des autres, et tel que Falstaff (1), il avait non-seulement de l'esprit lui-même, mais il le faisait naître chez les autres. Ses cama-

(1) Personnage de Shakespeare, dans *Henri* IV.

rades l'appelaient le marchand de citrouilles, par allusion à sa tête chauve qui ressemblait assez à une citrouille bien lisse (1). Après quelques questions sur les divers habitans de Poli, les bandits demandèrent à leurs captifs quelques renseignemens sur les Anglais qui étaient dans la ville, désirant savoir s'ils n'allaient point dans les bois pour peindre, et autres questions semblables. Ces enfans ne pouvaient rien leur apprendre sur notre compte, et peu de chose sur celui des autres, aussi furent-ils renvoyés à la chute du jour; ils se hâtèrent de revenir chez eux, et furent les premiers qui annoncèrent l'arrivée des brigands, qui cependant s'étaient déjà montrés à quelques bergers pour en obtenir du pain et d'autres provisions. Le magistrat de Poli qui porte encore le titre de gonfalonier, envoya un exprès au maréchal du district, qui

(1) Ce n'était pas un bon mot inventé par ces voleurs. *Cocuzzolo* est une expression communément usitée chez les Romains de la basse classe pour désigner la tête, comme on le voit dans les lignes suivantes du *Meo Patacca*, poëme burlesque, écrit dans le dialecte des Romains Transteverins. La répétition qui se trouve dans la première ligne marque le dialecte romain :

Mostrava in genio nobile, mostrava
E grand machine havè in tel cocuzzolo.

seul peut requérir la garde civique, c'est-à-dire environ vingt jeunes paysans, à qui l'on donne des fusils pour l'occasion, et qui reçoivent vingt-cinq bajocchi (1) par jour pendant qu'ils sont employés. Leur devoir est de garder la ville jour et nuit, et de se réunir aux autres gardes civiques, ou aux troupes régulières pour poursuivre les gens sans aveu et les brigands.

Aussitôt qu'il fut connu publiquement que les bandits étaient sur le territoire de Poli, les bergers se crurent déliés de l'obligation de leur garder le secret, et ils avouèrent qu'ils les avaient vus dans un châlet sur la route de Capranica, la veille de la Saint-Jean (c'est-à-dire, le 9 du mois d'août), et qu'ils avaient été forcés de leur donner asile pendant deux nuits; c'était le lendemain du jour où nous avions été sur le même rocher contempler le soleil couchant; et, tandis (2) que nous écoutions le son

(1) Il faut cent bajocchi pour une piastre espagnole.

(2) La cornemuse est l'instrument ordinaire des bergers de ce pays. Quelques grands peintres l'ont introduite dans les tableaux de l'adoration des bergers. Aux fêtes de Noël, ces musiciens viennent à Rome et à Naples; ils y jouent dans les rues, surtout devant les tableaux ou images de la Vierge; ils ont dans leur répertoire un air sauvage, mais assez beau, qu'ils croient avoir été joué par les anges à la naissance du Christ, et qu'ils exécutent la veille de Noël dans les églises, surtout dans celle de Sainte-Marie-Majeure. Ils montrent en même temps le *presepia*, c'est-à-dire, une représentation d'un bœuf, d'un âne, de saint Joseph, de la Vierge et de l'Enfant Jésus, en cire et de grandeur naturelle, placés sous un berceau formé de branches, de rubans, etc.

d'une cornemuse qui retentissait dans la colline, un jeune garçon qui était avec nous, dit : « C'est probablement un berger des Abruzzes » ou de quelqu'un de ces lieux sauvages du » royaume de Naples, qui servent de refuge » aux brigands. » Que la cornemuse eut ou non quelque rapport avec l'arrivée des brigands, c'est ce que nous ne pouvons décider; mais nous nous rappelâmes cette petite circonstance, lorsque nous apprîmes que nous en avions été si près.

Pour satisfaire notre curiosité, le maître des bergers nous envoya son premier domestique, qui nous fit, comme suit, le récit de l'arrivée des voleurs près du troupeau.

Environ une demi-heure après le coucher du soleil, huit bergers qui étaient réunis dans le châlet, virent arriver trois hommes armés qui leur demandèrent ce qu'ils avaient à manger; ils leur offrirent quinze ou seize pagnottes, du lait, de la ricotta et du fromage. Les étrangers dirent que cela ne pou-

vait leur suffire, et qu'il leur fallait de la viande. Les bergers répliquèrent qu'ils n'en avaient point, et que des choses aussi délicates ne convenaient point à de pauvres gens comme eux. Les nouveaux venus leur ordonnèrent alors de tuer un des moutons du parc; mais les bergers s'y opposèrent, s'excusant sur la crainte qu'ils avaient de mécontenter leur maître, envers qui ils étaient responsables du troupeau, et qui les battrait infailliblement, et peut-être même les renverrait s'il manquait un seul mouton. Là-dessus les hommes armés sifflèrent, et furent joints aussitôt par dix autres, dont la présence fit sentir aux bergers la nécessité de sacrifier un mouton. On en choisit donc un, qui fut immédiatement tué, dépouillé et apprêté. Tandis que les brigands (car tels étaient ces hôtes incommodes), mangeaient le premier mouton avec le pain qu'ils avaient trouvé au châlet, ils en firent tuer un autre, et placèrent deux sentinelles pour veiller à ce qu'aucun des ci-devant gardiens du troupeau ne pût s'échapper; et pour occuper davantage ceux-ci, ils leur firent couper du bois et puiser de l'eau sous la direction de ces deux mêmes sentinelles.

Après s'être divertis toute la nuit, ils envoyèrent un berger de bonne heure, à Poli,

chercher du pain, et ils retinrent ses compagnons comme ôtages, les menaçant tous de mort s'ils donnaient de leurs nouvelles avant huit jours. Ils parlaient assez franchement à leurs prisonniers de la vie qu'ils menaient, et soutenaient qu'ils l'avaient prise plus par nécessité que par choix. Ils leur montraient le cœur et l'image de la Vierge qu'ils portaient au cou, en disant: « Il est probable que nous mour- » rons de mort violente; mais dans notre détresse » nous avons ceci (en touchant leurs fusils) pour » défendre nos vies, et cela (en baisant l'image » de la Vierge), pour adoucir notre mort. » Ce mélange de férocité et de superstition, est un des traits les plus effrayans dans le caractère du bandit italien; et il n'appartient pas seulement à cette classe d'hommes, car lorsqu'un individu s'est mal conduit, qu'il commence à se repentir, et désespère néanmoins de son pardon, il cède à la croyance vulgaire que la mort sur l'échafaud, précédée de l'absolution donnée par un prêtre, conduit au ciel. Cette funeste idée engage ce malheureux à commettre quelque crime, afin d'acheter, par une mort violente et ignominieuse, ce bonheur auquel il croit n'avoir plus de droits. Ne serait-il pas politique de priver au moins les meurtriers de l'absolution au moment de la mort?

Le berger qui nous racontait l'apparition des bandits sur la montagne, avait reconnu parmi eux plusieurs compagnons du fameux de Cesaris. Cet homme fit une visite de pillage dans ces montagnes, en 1817, et déroba aux pauvres habitans de Guadagnola une grande partie de leurs provisions pour l'hiver; il se posta quelque temps sur la colline, derrière San-Gregorio, où ce berger était alors avec son troupeau. Les brigands entrèrent dans le châlet, ainsi qu'ils avaient fait près de Poli, et mirent à contribution, sans façon, les moutons et les provisions. Leurs habits étaient en meilleur état, mais de la même espèce. De Cesaris portait dans un étui, sur son épaule, du papier, des plumes et de l'encre; et il avait suspendu à son col, outre la Madonne, un cristal qui servait, disaient ces bonnes gens, à éblouir ses ennemis, pour en triompher facilement. Il est curieux de trouver chez ces montagnards, cette humble imitation du miroir enchanté de Roger. Ainsi que tous les peuples sans éducation, ils croient à la sorcellerie, et la plupart regardaient de Cesaris comme un grand enchanteur. Il est certain que cet homme, ainsi que plusieurs de ses compagnons, avait des moyens naturels et une sorte d'éducation; tandis que les uns, plus grossiers, jouaient et

dansaient, ceux-là s'amusaient avec des livres; et ce jour-là, l'un d'eux lisait à haute voix un vieux roman en vers; ses compagnons étaient assis autour de lui, riant ou prêtant une attention sérieuse, selon que le sujet était grave ou plaisant. Ils passèrent la nuit ainsi. Sur le matin, de Cesaris prit ce qu'il lui fallait pour écrire, et ayant demandé au berger le nom de son maître, il écrivit à ce dernier, pour le sommer de lui envoyer deux cents pagnottes, cinquante pintes de vin, et une certaine quantité de lard et de fromage, sous peine de voir détruire son troupeau: il signa l'ordre de son propre nom, et y inséra celui du berger et sa demeure. Cependant, réfléchissant que l'on ne pouvait apporter ces provisions de Poli, sans attirer l'attention des soldats postés à San-Gregorio, il déchira l'ordre, et le berger ajouta: «Je » fus très-content qu'on épargna à mon maître sa » propriété, et à moi beaucoup de fatigue. »

Dans la troupe qui nous intéressait plus particulièrement, on voyait un homme du voisinage, un berger que son maître avait maltraité, et qui disait que le temps était venu de lui faire une visite et de le remercier de ses bontés; le maître ayant reçu avis de ce projet, eut soin de ne pas sortir de la ville seul, sans armes ou à pied. Les brigands, néanmoins, lui

firent acheter sa sûreté et celle de son troupeau; ils lui envoyèrent l'ordre de leur fournir un certain nombre d'habits de velours, de chemises, de caleçons et de fortes redingotes, le menaçant de saisir ses bestiaux, s'il ne déposait le tout à une certaine place, et dans un temps donné. Cet homme fit demander à Rome si le gouvernement le protégerait et sauverait son bien dans le cas où il refuserait d'obéir aux voleurs, la réponse qu'il reçut fut telle, qu'il s'empressa de fournir les objets au jour désigné.

Le maréchal étant arrivé de Palestrine, en conséquence du message qu'il avait reçu du gonfalonier de Poli; la garde civique fut convoquée, et nous vîmes de nos fenêtres une scène assez bizarre : le maréchal sans autres armes qu'un pistolet d'arçon à la ceinture, allait et venait dans la rue tenant conseil avec les principaux habitans du lieu, car on s'attendait généralement que les brigands se réuniraient en force cette nuit même, pour faire une tentative sur Poli; plus tard on rassembla douze ou quatorze jeunes gens armés de fusils de munition et de chasse; c'était la garde civique, quelques-unes de ces armes appartenaient à ceux qui les portaient, d'autres étaient la propriété du gouvernement, qui les prêtait dans l'occasion. Vers dix heures on conduisit la troupe en dehors de la principale porte, sur une petite plate-forme, qui sert ordinairement de lieu de récréation aux enfans; là ces hommes tirèrent à la cible et essayèrent leur poudre, sans faire attention que cette place était précisément en vue du camp ennemi. Enfin, ils se mirent à la poursuite des brigands, mais leur seule espérance et même leur seul désir, était de leur faire quitter la retraite qu'ils occupaient dans le voisinage; et ce qui ferait croire qu'ils voulaient se contenter de les effrayer, c'est que plusieurs étaient partis sans poudre ni balles; quelques-uns seulement s'étaient pourvus d'une seconde charge. Peu après leur départ, un parti de deux cents hommes, qui était sorti pour réunir le bétail dispersé sur les collines, entra dans la ville avec de tels cris de joie et de triomphe, que nous pensâmes qu'un détachement de brigands avait été joint et dissipé par la garde civique; mais nous eûmes bientôt le spectacle inusité d'un troupeau de bœufs gras, de vaches, de veaux et de génisses, qui couraient çà et là dans les rues, accompagnés de leurs conducteurs, et suivis de toutes les femmes et de tous les enfans de la ville. A la chute du jour, un lieutenant, suivi d'un très-petit détachement

des troupes de Sa Sainteté, arriva de Tivoli, où on avait envoyé un message la nuit précédente; ces soldats devaient aider à la défense de la ville, et ils occasionnèrent une rumeur extraordinaire, car il n'était facile ni agréable de les loger et de les nourrir; leurs habits brillans et leurs pas cadencés formaient un parfait contraste avec l'air rustique et les grossiers vêtemens de nos amis, et leur ton d'autorité ne paraissait pas plaire beaucoup aux Polesans. Enfin, les lanternes qu'on avait vu parcourir les rues au moins deux heures plus tard que de coutume, disparurent l'une après l'autre, la prétendue attaque fut oubliée, et la nuit se passa fort tranquillement.

Le lendemain de bonne heure, un autre parti de Polesans, accompagnés de quelques soldats, se mit à la poursuite des brigands, et dans l'après-midi, ceux qui étaient partis la veille rentrèrent; ils avaient trouvé dans le repaire des brigands, des traces très-récentes de leur séjour, l'herbe était foulée, des restes d'alimens, des guenilles, des jeux de cartes déchirés, et des débris de leurs parures étaient répandus sur le terrain; la peau d'un mouton était suspendue à un arbre, tout enfin portait l'empreinte d'une retraite précipitée. Nos gens trouvèrent un berger qui mangeait de la viande, et qui faisait des sandales de la peau d'un chevreau; comme cette espèce de nourriture n'est point accordée aux bergers, on accusa celui-ci d'avoir tué cet animal de concert avec les brigands; mais il assura qu'il l'avait arraché de la gueule d'un loup qui était venu rôder la nuit précédente autour du troupeau. Les gardes furent obligés de croire cet homme, et de le laisser là où ils l'avaient trouvé, quoiqu'ils fussent assez portés à mettre à exécution un ordre récent qui condamnait à la prison toute personne convaincue d'avoir aidé les voleurs. Cette garde coucha à Guadagnola, et revint par Capranica, sans avoir aperçu d'autres traces de l'ennemi.

Nous allâmes dans la même soirée, faire une visite à Dom Pedro, le prêtre della Madonna della Pietà. Sa sœur est ce qu'on appelle ici une sainte, elle a quelques connaissances en littérature, mais encore plus de superstition, et s'il y avait eu dans le voisinage un couvent où elle eût pu voir quelquefois son père et ses frères, il y a long-temps qu'elle serait sous le voile. La mort prématurée d'une demoiselle de la famille des ducs de Poli, qui était très-attachée à cette bonne femme, empêcha la fondation d'une petite communauté religieuse où toutes deux devaient finir leurs jours. De-

puis ce moment, la sainte a été plongée dans une douce mélancolie; elle se considère comme déjà engagée avec le ciel, ne vit que pour faire du bien, et se préserve avec soin de la contagion du monde.

Dom Pedro est musicien, et nous trouvâmes dans sa petite bibliothèque plusieurs excellens livres, sur des sujets fort au-dessus de la portée des esprits bornés de la plupart de ses confrères. Plusieurs des principaux habitans de Poli s'étaient rassemblés chez lui et parlaient des événemens du jour. Ils pensaient tous, qu'une des meilleures mesures à prendre serait de punir sévèrement quiconque porterait des provisions aux montagnes. Ils croyaient aussi qu'il fallait accorder à chaque ville la faculté de se défendre, et permettre au peuple de porter des armes, mesure d'autant plus nécessaire, que les forces régulières avaient paru insuffisantes pour disperser les bandits. Ces moyens nous parurent utiles pour la sécurité des habitans de ces montagnes, quoiqu'ils ne fussent peut-être pas suffisans pour débarrasser complétement l'Italie de ces maraudeurs. Nous fûmes étonnés de la franchise qui régnait dans les observations de ces bonnes gens, sur le gouvernement papal; ils blâmaient non-seulement les conventions faites avec les

voleurs, qui ne les contiennent pendant quelque temps que pour les rendre plus audacieux, mais ils s'élevaient aussi contre la police générale du pays. On s'apercevait que si le retour de Sa Sainteté et de ses princes Porporati (1) avait été agréable à la capitale, les provinces ne partageaient pas ce sentiment.

On ne connut pas exactement, pendant deux jours, la direction qu'avaient suivie les bandits, et nous commencions à espérer qu'ils avaient quitté notre voisinage; mais le troisième jour quelques femmes dirent qu'elles avaient entendu siffler dans un vallon profond à un mille de la ville, sur la route de Palestrine; aussitôt la garde civique reçut ordre de se mettre en campagne, et une personne de notre société résolut de l'accompagner. Un soldat et un éclaireur étaient à la tête de cette troupe; dès qu'ils eurent atteint le bois, le soldat les fit marcher en file à la manière des Indiens. Quoique cette troisième expédition n'eût pas un résultat plus satisfaisant que les autres, le danger, ou du moins la crainte du danger, mit au jour le caractère de ces gens. Lorsqu'ils approchèrent du

(1) *Porporati* est le propre titre donné aux cardinaux. Le peuple les appelle *berette rosse* (bonnets rouges).

lieu désigné ils gardèrent un profond silence, une femme qui servait de guide s'arrêta enfin, et la troupe commença à descendre dans un profond défilé, avec quelque difficulté et en prenant les plus grandes précautions. Ce site romantique était le lit d'un torrent alors à sec et l'un des hommes jetant autour de lui un regard effrayé, dit à voix basse : « C'est en vérité une place faite pour des brigands. » Au défaut des voleurs, les paysans ajoutaient un effet pittoresque à la nature sauvage du lieu, en grimpant au milieu des rochers que le torrent avait accumulés. Quelques-uns des hommes commencèrent à rester en arrière, au grand désespoir de ceux qui étaient plus avancés, qui s'écriaient : « Ah! mon Dieu ils nous abandonnent. » Partout où il n'y avait pas de rochers, les flancs du ravin étaient revêtus de beaux châtaigniers et de broussailles, et les soldats supposant que les brigands étaient embusqués dans ces arbres, furent obligés de chercher une place commode pour remonter. Ils choisirent un champ planté de maïs et entouré de châtaigniers, du reste fort étroit et en pente roide; les hommes montaient en silence, le soldat leur faisant tenir les armes baissées, pour qu'elles ne fussent pas aperçues au-dessus du taillis. L'éclaireur s'avança

alors vers les arbres, puis ayant relevé son fusil, il revint au soldat et lui parla à voix basse, on ne douta pas que les voleurs ne fussent découverts, et l'un des paysans s'écria d'un air fort indécis : « Ma foi, les voilà. » On entra cependant dans le bois, mais on n'y trouva rien; la suite de la marche ne fut qu'une répétition des mêmes précautions; l'éclaireur qui avait quitté la troupe, pour examiner un sentier étroit, fut près d'être tué par un des gardes, qui l'entendit remuer derrière les arbres. Après s'être assuré que la fumée qui les avait alarmés, était occasionnée par le feu de paille d'un paysan, nos gens arrivèrent au haut de la colline, entre Poli et Capranica, et se décidèrent à y attendre une autre division de la garde civique, qui avait pris un chemin différent. Cette dernière troupe arriva bientôt, mais aucun des deux partis ne voulut se hasarder à approcher l'autre, avant qu'il se fût fait une reconnaissance mutuelle au moyen d'une veste rouge que portait l'un des hommes; ils se réunirent alors, et revinrent à Poli par le plus court chemin. Tandis que les premiers venus attendaient la seconde troupe, ils avaient placé des sentinelles tout à l'entour, à la distance de cinquante pas; ceux qui n'étaient pas employés à ce service s'amusaient à chercher des

nids d'écureuils, et se racontaient des histoires d'après lesquelles il paraissait que plusieurs s'étaient échappés de prison, où on les avait renfermés pour tentative d'assassinat. L'un d'eux, qui semblait être une espèce de paillasse, avait eu peine plus d'une fois à éviter les sbirres qui le poursuivaient; une fois entr'autres, il avait sauté d'une fenêtre très-élevée, et pour prouver qu'il n'avait rien perdu de son agilité, il s'amusait à grimper sur les châtaigniers, jusqu'à l'extrémité des branches, et à se laisser retomber à terre.

Peu après le retour de la garde, on apprit que les brigands avaient suivi une autre direction sur les hauteurs de San-Gregorio, où ils avaient enlevé beaucoup de pain et de vin. Nous sortîmes de la ville pour nous promener; les champs rapprochés étaient plus peuplés que de coutume, parce qu'on y avait amené plusieurs petits troupeaux, afin de les faire rentrer en ville à la nuit. Nous observâmes que le garçon qui allait couper du bois pour le boulanger, avait enveloppé la sonnette qui empêchait son âne de s'écarter, pour n'être pas trahi par ce bruit. Les fermiers qui allaient à leurs aires, avaient de bons chevaux et se faisaient accompagner. Nous apprîmes au retour, qu'un chirurgien et deux autres individus avaient été saisis par les brigands, et conduits aux montagnes, afin d'en tirer une bonne rançon. C'étaient des habitans d'une petite ville voisine de Tivoli, nommée Castel Madama, d'après Marguerite d'Autriche, fille de Charles Quint (1); le chirurgien allait visiter un malade à Tivoli, et il paraît qu'il était guetté par les brigands; ses compagnons d'infortune ne furent pris que par mesure de précaution, pour les empêcher d'indiquer trop tôt la route prise par les bandits.

Cette nouvelle accrut nécessairement la consternation des propriétaires de Poli, qui résolurent de faire un nouvel effort pour réunir et armer tous les jeunes gens de la ville. Néanmoins en traversant la petite place, nous trouvâmes la proclamation du Gouvernement contre Sonnino arrachée et remplacée par le programme des amusemens qui devaient avoir lieu à Palestrine, le jour de Saint-Agapet. Le même soir nous vîmes revenir un petit détachement de Polesans, qui s'étaient réunis

(1) Castel Madama, autrefois Sant-Angelo, fut ainsi nommé de Madame Marguerite, mariée d'abord à Alexandre de Médicis, puis à Octave Farnèse, de qui elle eut Alexandre Farnèse, duc de Parme. La charmante villa située au-dessous du Monte Mario, près la Villa Millini, doit aussi son nom de Villa Madama à la même personne.

aux habitans de Casapa, dans une tentative que faisaient ceux-ci pour chasser les brigands de San-Gregorio, où le tocsin avait sonné, à la nouvelle de la prise des habitans de Castel Madama. Ils revinrent sans avoir rien fait, on avait craint qu'en prenant des mesures violentes contre les brigands, avant d'avoir payé la rançon, on ne mît en danger la vie des prisonniers.

Le dix-huit août, jour de Saint-Agapet, ceux des habitans de Poli qui étaient décidés à braver le danger d'une rencontre avec les brigands pour aller vendre leurs denrées, ou seulement pour s'amuser à Palestrine, se rassemblèrent de bonne heure en deux corps, au nombre de deux cent cinquante personnes. Une troupe partit demi-heure avant l'autre, et toutes deux étaient en marche avant la pointe du jour. Au lever du soleil, les derniers partis furent tellement effrayés de voir au milieu des arbres quelques personnes qu'ils prenaient pour les voleurs, qu'ils pensèrent à retourner au logis; heureusement que la coiffure blanche des femmes leur fit reconnaître des concitoyens; les deux troupes s'étant jointes alors, ne rencontrèrent plus rien sur la route capable de les arrêter. Peu après leur départ, on apprit à Poli que les plus pauvres prisonniers avaient été relâchés et que les bandits n'avaient retenu que ceux dont ils pouvaient espérer quelque rançon. A midi, on reçut la nouvelle qu'un des captifs avait été barbarement assassiné, et comme on était certain à Tivoli que le chirurgien, le seul qui restât encore prisonnier était sain et sauf, on envoya ordre à Poli de rassembler toutes les forces disponibles pour garder le passage qui mène de cette ville à Guadagnola, car on considérait comme suffisamment gardées les autres issues, par lesquelles les brigands pouvaient s'échapper de la position qu'ils occupaient près de Mentorella.

Cet ordre arriva au coucher du soleil; la plupart des hommes étaient à Palestrine, et il fallut faire un choix parmi les vieillards et les enfans que l'on réunit à cet effet dans la rue. Les femmes, mères et grand-mères, couraient avec des lanternes demandant que leurs époux ou leurs enfans fussent laissés à la garde de la maison, dans la crainte que les brigands prenant avantage de l'absence de tous les hommes faits n'attaquassent la ville. Les familles qui possédaient des armes refusaient de les prêter, et comme il paraissait que la nuit allait se passer dans de semblables discussions, les magistrats et l'officier qui était

encore dans la ville, résolurent d'entrer de force dans les maisons, et d'y prendre toutes les armes que l'on y trouverait. On entra donc dans deux ou trois maisons, mais on perdait du temps, et les fusils étaient si bien cachés, qu'on avait peu d'espoir de pouvoir armer le petit nombre d'hommes qui s'étaient réunis. Il fut donc décidé qu'on attendrait jusqu'au matin le retour de ceux qui avaient été à Palestrine. Le spectacle que présentait la rue où toutes les affaires se traitaient, était entièrement nouveau, non-seulement pour nous, mais aussi pour les habitans de Poli. Les gens armés et ceux qui ne l'étaient pas, les hommes de bonne volonté et les récalcitrans, criaient tous ensemble, les femmes allaient çà et là tenant leurs enfans d'une main et une lanterne de l'autre, tantôt apaisant et tantôt excitant les disputes. Ceux qui avaient été à la fête revenaient les uns après les autres, chargés de noisettes, et d'autres marchandises de foire, et ivres pour la plupart; enfin tous pêle-mêle parlaient du danger que l'on courait d'être attaqué cette nuit, ou des précautions à prendre le jour suivant, sans réfléchir que tandis qu'ils disputaient, les brigands échapperaient par le chemin qui leur conviendrait

le mieux. Telle fut la soirée du dix-huit août, le jour suivant ne commença pas avec plus d'ordre; cependant les hommes sobres, de sang-froid et bien armés, quittèrent la ville en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors; les femmes et les enfans croyant le danger véritable, s'asseyaient en groupes, et se lamentaient dans les rues; mais elles auraient pu s'épargner ce chagrin : le grand passage avait été laissé libre pendant plus de douze heures, et la moitié de ce temps aurait suffi aux brigands actifs pour se mettre à l'abri de toute poursuite.

CHAPITRE VIII.

My mates that make their will their law
Have some unhappy passenger in chase.
Two Gentlemen of Verona.

Mes camarades, qui ne suivent d'autre loi que leur volonté, sont à la poursuite de quelque malheureux voyageur.

Fuite de Poli à Tivoli. — Etat de Tivoli. — Différens Rapports sur les Bandits. — Lettre du Chirurgien de Castel Madama.

C'ÉTAIT sans doute un spectacle curieux que celui d'une ville de douze cents habitans, tenus dans une alarme continuelle par une poignée de voleurs (car le nombre de ceux qui étaient dans notre voisinage ne s'est jamais élevé au-delà de treize, et la totalité de la bande était de cent trente); cependant nous commencions à trouver notre prison fatigante, resserrés comme nous l'étions dans des murs

étroits, sans magistrats pour nous protéger, et sans une société qui pût remplacer le plaisir dont nous avions joui en parcourant librement cette belle contrée. Cela suffisait pour nous décider à chercher à Tivoli une prison plus étendue. Nous nous assurâmes donc de douze paysans armés pour nous escorter, et l'un des principaux habitans de Poli offrit volontairement de nous suivre. Nous payâmes les paysans un peu mieux qu'ils ne l'auraient été par le Gouvernement, et nous prîmes la précaution de ne pas leur dire où nous allions, dans la crainte que les brigands n'en fussent informés et ne s'embusquassent sur notre route. Notre compagnie se composait de l'auteur, de son mari, d'un ami, et d'un domestique nègre du canal de Mozambique, qui voulut absolument marcher en avant avec un grand fusil; les paysans nous observèrent que sa vue effraierait probablement les voleurs, un nègre étant si rare ici, qu'il est regardé comme un être surnaturel (1).

Le 21, au point du jour, nous quittâmes Poli et ses bons habitans, qui avaient fait tout

(1) Notre domestique pouvait à peine se promener tranquillement dans les rues de Poli et de Tivoli; les mères lui amenaient leurs enfans, pour qu'il les baisât, croyant que ce serait un charme contre de certaines maladies.

leur possible pour rendre notre séjour parmi eux agréable et commode; nos gardes étaient à pied; nous étions montés sur des chevaux de campagne, qui avaient pour selles des espèces de bâts, et une mule portait notre bagage. Le garde champêtre qui nous servait de guide, conseilla d'éviter le chemin de traverse, de suivre plutôt la route de Rome jusqu'à Corcolla, et là, de prendre le chemin qui mène de Frascati à Tivoli; nous évitions par ce moyen les passages périlleux de San-Gregorio et les dangers de la route près des aqueducs; nous avons déjà dit que le voisinage du Ponte Lupo, et Sant-Antonio, étaient des stations favorites des brigands. D'après ces avis, nous traversâmes la plaine au-dessous de Poli, et comme elle est large et unie, nous ne courions pas le danger d'une surprise, nous marchions sans beaucoup d'ordre, et nos gens se racontaient plusieurs histoires de brigands. Le père du jeune homme qui nous suivait volontairement, avait été maire de Poli sous le gouvernement français, et il nous entretint des mesures que l'on prenait alors contre les brigands. Entr'autres choses, il nous dit que la garde civique, destinée à les poursuivre, était toujours accompagnée d'un nombre égal de soldats français qui avaient ordre de tirer sur tous

les paysans qui resteraient en arrière, ou qui montreraient des dispositions favorables aux voleurs; on punissait sévèrement les bergers qui leur fournissaient des provisions, et on ne permettait aux ouvriers de porter avec eux que ce qui était absolument nécessaire à leur nourriture pendant qu'ils étaient aux champs. Les brigands sont craints à ce point des paysans, parce que leur haine est implacable et qu'ils ne manquent jamais l'objet de leur vengeance. Un maire de Faïola avait publié le décret pour la levée des conscrits sous le gouvernement français; il reçut avis par une lettre anonyme, que s'il faisait cas de sa vie, il devait s'abstenir de faire partir aucun des habitans d'un certain village. Ce magistrat ne fit aucune attention à la menace, et continua à exécuter les ordres du gouvernement à la tête d'une troupe de soldats, mais à peine fut-il entré dans un petit bois qui se trouvait sur son chemin, qu'il fut frappé à la tête d'une carabine, et tomba mort. Les soldats entourèrent aussitôt le bois, mais l'assassin s'était déjà échappé, et l'offre d'une grande récompense ne servit pas même à obtenir quelques renseignemens sur sa retraite. En écoutant ces récits, qui étaient interrompus de temps en temps par les alarmes que causaient à nos gens les coups de

fusil de quelques chasseurs, nous arrivâmes au petit bois qui couvre la pente par où l'on descend dans la campagne de Rome; là, le guide dit aux hommes où nous allions, et nous fit marcher en ordre. Nous avions quinze fusils de munition, quelques mousquets, quelques fusils de chasse, dont deux étaient à deux coups, et deux paires de pistolets; le garde champêtre et l'éclaireur portaient de longs couteaux de chasse; il n'était pas permis aux autres d'en avoir, mais l'on savait que plusieurs en portaient en secret; la moitié de notre garde marchait en avant sur une seule file, nous étions au centre avec le bagage, et le reste des paysans formait l'arrière-garde. Nous ne rencontrâmes rien qui pût nous alarmer, et comme la matinée était belle et le bois dans tout le charme de la fraîcheur, notre course fut fort agréable; à Corcolla, nous entrâmes dans la partie de la via Collatina qui conduit à Tivoli; la petite rivière de l'Aqua Nera coule parallèlement à cette route, ses rives sont peu élevées, mais les collines couvertes de buissons, entre lesquelles elle coule, forment un premier plan assez pittoresque; le second plan étant terminé par la campagne de Rome et les Apennins. Les bords de ce ruisseau étaient assez bien cultivés, mais le sol ne nous parut pas aussi fer-

tile que dans le territoire de Poli, le maïs était maigre et très-petit; par contre les haies sont belles, elles sont formées d'érables, de saules, de fusains, de roseaux, de genêts et d'aubépines; les pieds de ces arbres étaient garnis de lierre, d'une grande variété de géraniums, de deux ou trois espèces de cestus, d'une innombrable quantité de vesces, de convolvulus de toutes les espèces, tandis que le sorbier, le nefflier et le pommier sauvage surmontaient le tout. Nous atteignîmes enfin une petite clairière abritée par la colline de San-Stephano, près des limites de la villa d'Adrien; on voit là quelques ruines qui n'ont pas encore reçu de nom. Une petite croix de bois élevée au milieu du gazon attira notre attention; notre guide nous dit qu'elle désignait la place où de Cesaris et sa bande massacrèrent un homme il y a deux ans; en plaçant ainsi des croix, on demande au voyageur une prière pour l'âme d'un malheureux, qui n'a probablement pas eu le temps de remplir les derniers devoirs d'un chrétien, et de recevoir les secours de la religion.

Une demi-heure après que nous eûmes passé la croix, nous arrivâmes à la porte de Tivoli, où l'un des soldats de la garde civique faisait sentinelle. Lorsqu'on apprit que nous étions arrivés de Poli par la route d'en-bas, on nous

félicita sincèrement d'avoir échappé au danger, car les brigands avaient passé la nuit dans la villa d'Adrien, d'où ils nous avaient probablement aperçus; mais comme nous étions plus nombreux ils ne trouvèrent pas qu'il valût la peine de courir la chance d'un combat pour un butin si peu considérable; il est rare en effet qu'ils cherchent à s'emparer des étrangers, ou des personnes dont ils ne peuvent espérer une prompte rançon.

Nous étions à peine arrivés, que les habitans de Tivoli demandèrent à nos compagnons de route, de se réunir à eux pour poursuivre les bandits que l'on apercevait traversant les collines derrière la ville, et il était facile de voir que Tivoli était dans un état de consternation encore plus grand que Poli. Nous pûmes au moins satisfaire le désir que nous avions de connaître les détails de la prise et de la mise en liberté du chirurgien de Castel Madama, et dès le lendemain de notre arrivée, nous vîmes plusieurs personnes qui avaient partagé cette captivité. L'homme le plus intéressant à entendre était celui qui avait porté la rançon; c'était un vieux paysan, qui fut pris en même temps que le chirurgien; son courage et sa bonne humeur plurent aux brigands, et lui facilitèrent par-là

le moyen de rendre service au pauvre disciple d'Esculape. Comme ils avaient choisi ce vieillard pour porter la lettre par laquelle ils demandaient une rançon, il leur dit en les quittant: «Figli miei (mes enfans), soyez bons pour cet homme, car il le mérite, et il est un bon homme.» Ils le promirent et lui dirent: «Puisque tu nous appelles tes enfans, tu seras papa.» Et lorsqu'au retour de son message, il les trouva mangeant du mouton frais qu'il n'aurait pu mâcher, ils lui dirent: «Attends un moment, nous trouverons toujours bien quelque chose pour papa.» Et sur cela, le chef prit un morceau de foie et de rognon, et le fit rôtir pour lui au bout de la baguette de son fusil.

Un gardien de chèvres qui avait été enlevé par un parti de bandits, nous dit qu'un de leurs chefs était de sa connaissance: cet homme avait commis un homicide involontaire; redoutant les suites, il avait quitté les États de l'Eglise, et s'était enfui à Conca, dans le royaume de Naples; il y fut arrêté et mis en prison faute de passeport; mais par la grâce de la bienheureuse Vierge et de saint Jean-Baptiste, il trouva moyen de s'échapper dans les bois, où il erra pendant un mois. Enfin, sa misère étant devenue insupportable, il rencontra ces brigands qui l'invitèrent à se joindre à eux; il y

consentit de grand cœur, et pour essayer son courage on lui donna à manger un morceau de viande, en lui disant que c'était la moitié du cœur d'un homme. « Quand c'aurait été deux cœurs, dit le coquin, je les aurais mangé. » On lui fit encore subir un noviciat de deux ans: il coupait du bois, tirait de l'eau, et remplissait d'autres emplois subalternes; mais depuis un an il figurait comme chef d'une bande.

Voilà un échantillon de ces histoires sur l'origine des principaux bandits, que l'on raconte et que l'on croit généralement. Pendant notre séjour à Tivoli, nous apprîmes chaque jour quelque nouvelle particularité sur les courses qu'ils faisaient. On s'assura que le nombre total était de cent quarante, et que pour subsister plus facilement, ils étaient divisés en compagnies de vingt hommes; leur quartier-général était probablement à Rio Freddo, et dans les bois de Subiaco; ils payaient largement leurs espions et leurs pourvoyeurs, et il y a peu d'exemples qu'ils aient été trahis. Il arriva cependant une fois, qu'ayant saisi un laboureur de Rio Freddo, ils le battirent et l'envoyèrent ensuite chercher quelques écus pour prix de sa sûreté pendant qu'il serait à l'ouvrage; cet homme rencontra sur sa route les chasseurs de Subiaco, et leur désigna l'endroit où étaient

les voleurs; il fut convenu qu'il irait chercher son argent, et qu'il l'apporterait au lieu désigné en laissant une marque à un arbre s'il y trouvait encore les brigands. Pendant ce temps les chasseurs firent leurs dispositions pour entourer cette retraite, et attendirent que le pauvre homme eut livré son argent et fait la marque convenue; ils avaient pris cette précaution parce que les brigands auraient certainement mis cet homme à mort s'ils avaient conçu quelques soupçons; dès qu'il fut en sûreté, les chasseurs s'approchèrent des ennemis qui étaient au nombre de sept, et firent feu sur eux, deux furent tués sur la place, un autre fut saisi le lendemain et mourut de ses blessures, les quatre derniers se cachèrent dans le bois d'Arcinuzzo, entre Rio Freddo et Subiaco, après avoir jeté leurs armes.

Chaque soir on sonnait la cloche de l'église épiscopale de Tivoli, pour placer des gardes aux différens ponts qui conduisent à la ville; car on s'attendait à tout moment à ce que les brigands y entreraient pour chercher des provisions, que les bergers n'osaient plus leur fournir, depuis que l'on avait mis quelques-uns d'entre eux en prison pour ce fait. Dans la nuit du 21 au 22, sept bandits armés de massues étaient entrés à San-Vetturino, et avaient em-

porté presque tout le pain qu'ils avaient trouvé, mais sans attaquer aucun des habitans, qui n'auraient pu, à la vérité, leur donner de rançon, étant fort misérables. La bande la plus entreprenante était toujours postée aux environs de Tivoli, où il y a plusieurs riches propriétaires, qui auraient pu lui procurer un butin considérable (1).

Quelques jours après notre arrivée à Tivoli, nous eûmes le plaisir de voir le signor Cherubini, le chirurgien de Castel Madama, dont les aventures nous avaient fort occupé. Il eut la complaisance de nous raconter tous les détails de sa captivité et de sa délivrance, et il nous permit de les écrire. Nous nous sommes procurés plus tard, une relation qu'il avait en-

(1) Après notre retour à Rome, nous apprîmes que cette même bande avait enlevé l'archi-prêtre de Vicovaro, et avait tué son neveu qui faisait mine de vouloir se défendre. La rançon que les brigands demandèrent pour ce prêtre et un de ses amis était si considérable, que l'on ne put la fournir; sur quoi, ils envoyèrent les oreilles de leurs malheureux captifs, et, plus tard, quelques-uns de leurs doigts à leurs familles; enfin, lassés d'attendre, et peut-être irrités des plaintes de ces infortunés, ils les massacrèrent. Les brigands ont une sorte de gaîté féroce qui est peut-être plus horrible que la cruauté. Quelques jours avant de mettre le prêtre à mort, ils lui ôtèrent ses habits, qu'ils firent mettre à un des leurs, et donnèrent à l'ecclésiastique un de leurs habits avec un de leurs chapeaux pointus.

voyée à un ami, et nous la transcrivons ici, en y joignant les détails qu'il nous avait racontés. Ces additions donneront un plus grand intérêt à la narration, parce que ce sont de petits traits de caractère qui échappèrent au bon docteur dans la conversation, et auxquels il n'avait pas ajouté assez d'importance pour les écrire.

Lettre du Chirurgien de Castel Madama.

Castel Madama, le 30 août 1819.

« Je vous envoie, suivant votre demande, le récit détaillé du malheur qui m'est arrivé le 17 du courant. Dans la matinée de ce jour, l'homme d'affaires du chevalier Settimio Bischi, nommé Bartholomeo Marasca, personne qui m'était bien connue, m'apporta une lettre de son maître, qui désirait que je me rendisse à Tivoli, où le signor Gregorio Celestine et la sœur Chiari Eletta Morelli, avaient besoin de mes secours. D'après cet avis, je me hâtai de visiter les malades de Castel Madama, et je partis pour Tivoli, accompagné de l'homme d'affaires qui était armé d'un fusil. Je traversai sans accident toute la paroisse de San-Gre-

gorio, et une partie de celle de Tivoli, jusqu'à la seconde arcade des antiques aqueducs qui traversent la route à deux milles de cette ville, dans un lieu nommé les défilés de Tivoli. Il faut observer qu'il est impossible de trouver une route qui, par sa disposition, soit plus favorable aux bandits, et plus dangereuse pour les voyageurs; immédiatement après le pont Degli Archi, la route est bordée à gauche par une colline escarpée, couverte d'épaisses broussailles; l'autre côté est un précipice continuel d'une grande profondeur, presque perpendiculaire, et qui descend jusqu'à la plaine que traverse l'Anio; la largeur de ce chemin suffit à peine au passage d'une voiture; il est donc impossible d'apercevoir le danger que les bois peuvent dérober à la vue, et l'on ne peut l'éviter lorsqu'il est imminent. Vous concevez combien il était facile que je devinsse victime de la violence de ces gens.

» J'avais à peine passé cette seconde arcade, lorsque deux hommes s'élancent tout-à-coup hors des broussailles, puis barrant le chemin, ils couchèrent en joue l'homme d'affaires, qui me précédait de quelques pas et lui ordonnèrent de mettre pied à terre; au même moment deux autres parurent derrière moi, et nous nous trouvâmes pris entre deux feux; nous avions

mis pied à terre à la première sommation; les deux derniers m'ordonnèrent de rétrograder sur-le-champ, et de marcher devant eux, non dans la direction de Castel Madama, mais dans celle de San-Gregorio.

» Ils me demandèrent d'abord, si je n'étais pas le gouverneur de Castel Madama, entendant par-là, je suppose, le vice-gouverneur qui avait passé peu auparavant. Je leur répondis que j'étais un pauvre chirurgien de Castel Madama, et pour les convaincre je leur montrai mon étui de lancettes et mon sac d'instrumens de chirurgie, mais cela ne servit à rien. Pendant notre marche vers San-Gregorio, je m'aperçus que le nombre des brigands augmenta jusqu'à treize; l'un me prit ma montre, et l'autre mon étui de lancettes. Nous rencontrâmes au commencement de notre marche, à peu de distance les uns des autres, quatre jeunes gens de San-Gregorio, et un vieillard, qui furent tous obligés de partager mon sort; nous rencontrâmes encore un homme et une vieille femme, à qui on permit de continuer leur voyage; mais la femme fut obligée de sacrifier ses boucles d'oreilles.

» On laissa dans les prairies, près du dernier aqueduc, les chevaux que nous montions, Bartolomeo et moi, et après avoir passé le ra-

vin nommé *del Vaccatore*, nous recommençâmes à grimper la partie la plus escarpée de la montagne avec une telle vitesse, que ce mouvement rapide, joint à la frayeur que j'éprouvais, me fit haleter avec violence, et me fit craindre à chaque instant de rompre un vaisseau. Nous atteignîmes enfin le haut de la colline, où il nous fut permis de nous reposer et de nous asseoir sur le gazon. Le commissionnaire Marasca se mit alors à faire la conversation avec les brigands; il paraissait très-bien connaître leur nombre, et dit plusieurs choses auxquelles ma triste situation d'esprit m'empêcha de prêter une grande attention. Mais en le voyant, en apparence, si intime avec les voleurs, je commençai à le soupçonner de m'avoir trahi.

» Le chef des brigands se tournant alors vers moi, me dit en me jetant mon étui de lancettes, qu'il avait réfléchi à ma position, et que nous pourrions nous arranger pour la rançon. Je lui parlai alors les larmes aux yeux de ma pauvreté, de mes ressources bornées, et je lui dis que j'allais en ce moment à Tivoli, pour gagner un peu d'argent en soignant un étranger. Il m'ordonna aussitôt d'écrire à ce même étranger, qu'il eût à envoyer immédiatement deux mille écus d'or, faute de quoi ma

mort était résolue, et de se bien garder surtout de prévenir la force armée. Il me donna des plumes, de l'encre et du papier, et j'exécutai ses ordres avec tout le zèle qu'inspirent treize assassins, et la crainte de la mort; tandis que j'écrivais il envoya deux de ses hommes chercher un paysan de San-Gregorio, qui labourait un peu plus bas; mais un de ces messagers alla jusques dans la plaine chercher un homme de Castel Madama, qu'il avait aperçu de loin, et lorsque tous deux furent arrivés, je priai mon concitoyen de porter ma lettre à Tivoli, au signor Celestini, à qui j'envoyai aussi mon étui d'outils de chirurgie qu'il connaissait bien, pour donner plus de poids à cette commission. Ce paysan qui était aussi humain que prudent, consentit à me rendre ce service; il me consola, me donna du pain qu'il avait sur lui, et lorsqu'il fut prêt à partir, le chef lui fit prendre un des chevaux que nous avions laissés dans la plaine, pour qu'il fît plus grande diligence. On envoya le laboureur de San-Gregorio avec cet homme, en lui ordonnant de l'attendre dans un lieu désigné, et de ne pas entrer dans la ville.

» Nous restâmes à la même place pour attendre le retour du messager; au bout de trois

heures, nous aperçûmes de loin un homme à cheval qui venait droit à nous; nous crûmes d'abord que c'était notre homme, mais nous nous aperçûmes bientôt que c'était une troupe de gens, que le chef prit pour la force armée de Tivoli; il gronda extrêmement un de ses camarades, qui la veille avait cassé sa lunette d'approche, enfin, les ayant examinés de son mieux, il décida que c'était une troupe armée, et il donna ordre à ses gens de se retirer dans la partie la plus boisée et la plus élevée de la montagne, en me forcant, ainsi que les autres prisonniers, à les suivre. Après une marche longue et pénible, nous nous arrêtâmes dans un lieu sûr, où nous attendîmes le retour du messager; comme il tardait, le chef vint à moi, et me dit qu'il pourrait bien m'en arriver autant qu'à certain habitant de Velletri, que cette bande avait enlevé dans sa maison. Après l'avoir emmené dans les bois les brigands le tuèrent, parce que la rançon tardait trop à venir, et lorsque le messager arriva avec l'argent il le trouva mort. Cette histoire m'alarma excessivement, et je la regardai comme l'annonce du sort qui m'était réservé.

» Je le suppliai, en versant des larmes, de prendre patience, lui promettant que le messager reviendrait avec l'argent, et j'ajoutai que j'aurais pu écrire une autre lettre à Castel Madama, pour donner ordre de vendre tout ce que je possédais, et d'en envoyer de suite le montant. Grâces à Dieu, cela parut les contenter; ils me firent écrire cette lettre immédiatement, et la remirent à un des prisonniers de San-Gregorio. Après son départ, je vis le commissionnaire Marasca se promener sans crainte au milieu des brigands, regardant leurs armes, et faisant des gestes menaçans mais sans parler; peu après il vint s'asseoir près de moi, alors le chef s'approcha, et sans prononcer une parole il le frappa sur le cou, près de la tête, avec un gros bâton; ce malheureux se leva aussitôt en criant: « J'ai une femme et des enfans, épargnez ma vie » au nom de Dieu; » et en disant cela il se défendait autant que possible. D'autres brigands l'entourèrent, il s'ensuivit une lutte, et ils roulèrent tous ensemble au bas d'un précipice; alors je fermai les yeux et laissai retomber ma tête, j'entendis quelques cris, mais il me semblait que j'avais perdu tout sentiment. Bientôt les brigands revinrent, et je vis le chef remettre son poignard tout sanglant dans le fourreau. Il se tourna vers moi, et m'annonça ainsi la mort de Marasca : « Ne crains rien, nous » avons tué le commissionnaire parce qu'il

» était un sbirre(1), des gens tel que toi ne font » pas ce métier. Il ne nous servait à rien, il exa- » minait nos armes, et semblait disposé à mur- » murer, si la force armée était arrivée il au- » rait pu être dangereux. » C'est ainsi qu'ils se débarrassèrent de Marasca. Le chef ne voyant pas arriver l'argent de Tivoli, et craignant qu'on n'envoyât des troupes, paraissait incertain sur ce qu'il devait faire; il disait à ses camarades : « Que ferons-nous de nos prison- » niers, il faut les tuer ou les renvoyer chez » eux. » Tandis qu'ils se consultaient le chef vint s'asseoir près de moi. Je me rappelai alors que j'avais un peu d'argent, à peu près trente paoli (dix-huit francs), et je les lui donnai pour m'attirer ses bonnes grâces; il en fut content, et me dit qu'il garderait cet argent pour payer le messager.

» Peu après, il commença à pleuvoir à verse, il était vingt et une heures (4 heures de l'après-midi), je fus mouillé jusqu'aux os; avant que la pluie s'arrêtât nous entendîmes des voix

(1) Les *sbirres*, ou espions du Gouvernement, sont en même temps soldats et officiers de police. Avant la révolution il n'y avait pas d'autre force armée; ils étaient terribles à cause du secret qui les enveloppait : personne ne pouvait savoir si son frère n'était pas un *sbirre*. Les Français les avaient supprimés, mais ils ont été rétablis dernièrement.

sur la hauteur à gauche, on fit faire silence pour découvrir si c'était le messager de Tivoli, ou les troupes que les brigands paraissaient craindre beaucoup. J'essayai de leur persuader que c'etait le messager, ils crièrent de descendre, mais on ne vint pas, et nous ne pûmes savoir qui c'était.

» Après quelques momens, nous entendîmes une autre voix plus haut, à gauche: c'était sûrement le messager, mais les brigands ne voulurent pas s'y fier, et nous firent remonter dans un lieu de niveau avec celui d'où partait la voix; lorsque nous y fûmes, ils couchèrent en joue, tenant les prisonniers derrière eux, et ainsi préparés, ils crièrent d'avancer; ces hommes parurent bientôt au travers des arbres; c'était le paysan de Castel Madama qu'on avait envoyé le matin à Tivoli, et le laboureur de San-Gregorio; dès qu'on les eût reconnus on leur ordonna de se coucher le visage contre terre, et on leur demanda s'ils étaient seuls; l'homme de Castel Madama répondit : « Ce serait, ma » foi, beau, si, après m'être tué de fatigue en » grimpant ces montagnes avec la charge de » cinq cents écus, j'étais obligé de me proster- » ner! Voilà votre argent, c'est tout ce qu'on a » pu se procurer dans la ville. » Le chef prit le sac et nous fit changer de station; étant arrivé

dans un lieu commode nous nous arrêtâmes, et il demanda s'il y avait des lettres; on lui répondit qu'il y en avait deux, qu'il me donna à lire; ayant su par-là qu'on envoyait une somme de cinq cents écus, il en fit le compte, et le trouvant juste, il loua l'exactitude du paysan, et lui donna quelque argent ainsi qu'à son compagnon, comme récompense.

» Les voleurs renvoyèrent alors les prisonniers de San-Gregorio qui les embarrassaient, et dont ils ne pouvaient rien espérer, je restai donc seul prisonnier avec le paysan de Castel Madama, et nous commençâmes à traverser les montagnes, dans le seul but de changer de place, à ce que je présume. Je demandai pourquoi on ne m'avait pas mis en liberté avec les autres, après avoir reçu tant d'argent pour moi. Le chef me répondit qu'il voulait attendre le retour du messager envoyé à Castel Madama. Cette réponse ne me satisfit point, et je continuai à le presser de me remettre en liberté avant la nuit qui approchait, en leur disant que certainement l'on ne pourrait se procurer d'argent à Castel Madama, et que, si on voulait me faire passer la nuit sur la colline, exposé au froid, il aurait mieux valu me tuer tout de suite. Le chef me conseilla de prendre garde à ce que je disais, parce que ma vie était

une chose fort indifférente à ses compagnons, et un autre brigand qui me donna le bras pendant la marche me répéta la même chose. Nous atteignîmes enfin le haut de la colline, où nous trouvâmes de petites mares d'eau de pluie; les bandits me donnèrent alors un morceau de pain noir très-dur, et me firent boire de l'eau; je bus trois fois, mais il me fut impossible de manger.

» Notre marche continua sur le sommet de cette montagne. Arrivés à minuit dans un lieu nommé San Sierla, nous vîmes un âne, et un instant après une voix nous demanda si nous n'avions point vu cet animal. Le chef répondit affirmativement, en déguisant sa voix, et ordonna à l'homme de Castel Madama, d'engager l'inconnu à descendre vers son âne. Cet individu ne paraissait pas disposé à obéir, et le chef dit que s'il était assez près il lui planterait son couteau dans le corps; piqué de ce qu'un berger le craignait il ajouta : « A-t-on jamais » vu qu'un berger eût peur des brigands ? » Lorsqu'enfin cet homme fut arrivé, on lui reprocha sa crainte, il reprit courage, assura qu'il n'avait pas peur, et nous invita à venir à sa chaumière; on étendit sur l'âne une redingote et un habit de berger fait de peau de mouton, on me fit monter dessus, et nous

arrivâmes ainsi à la hutte, près de laquelle il y avait une grande aire à battre le blé. Nous nous établîmes autour d'un grand feu; le chef me dit alors de me déshabiller et de faire sécher mes habits, il m'aida lui-même dans cette opération. Dès qu'ils furent secs, il fit étendre par terre une redingote avec un sac en guise d'oreiller, et m'invita à me coucher près du feu.

» Les brigands demandèrent alors s'il y avait près de là un troupeau de moutons; sur la réponse affirmative, ils en envoyèrent chercher; celui qu'on amena fut aussitôt tué, et je m'endormis pendant qu'ils le dépouillaient; à mon réveil je trouvai le mouton déjà mangé et les voleurs endormis, à l'exception du chef et des sentinelles; le premier avait mis en réserve pour moi quelques tranches de viande qu'il avait embrochées au bout de la baguette de son fusil, et fait rôtir lui-même; il me les offrit en me prévenant qu'il n'y avait pas de sel. Je me forçai avec difficulté à en manger quelques morceaux, et je donnai le reste au paysan qui était près de moi, mais je bus un peu de vin qu'ils avaient trouvé dans un tonneau sur l'aire.

» Ce fut la seule fois que je leur vis boire autre chose que de l'eau; le chef me dit qu'ils craignaient toujours que le vin qu'on leur apportait ne fût empoisonné, et qu'ils en faisaient boire ordinairement une grande quantité à celui qui le leur présentait avant d'en goûter eux-mêmes, pour être bien certains qu'il ne produisait aucun mauvais effet.

» Nous nous rendîmes après, au parc des moutons, vers la cinquième heure du jour, et nous trouvâmes une assez grande quantité de viande cuite, et de fromage, que les brigands enveloppèrent dans des mouchoirs et dans une redingote. Le chef ne voyant pas revenir le messager de Castel Madama, commença à craindre qu'il ne se fût enfui; il m'apporta tout ce qu'il fallait pour écrire une nouvelle lettre, et m'enjoignit de dire à mes amis que je serais mis à mort s'ils n'envoyaient pas huit cents écus le jour suivant, et que je serais emmené dans les bois de Faïola s'il manquait quelque chose à cette somme; j'écrivis donc cette lettre, et je la remis au paysan, en ajoutant verbalement que s'il ne se trouvait pas d'acheteurs pour mes effets à Castel Madama, il fallait envoyer à Tivoli, et les vendre à quelque prix que ce fût; le chef joignit encore à sa première demande celle de quelques chemises. Un des brigands proposa, je ne sais dans quel but, de me couper une oreille et de l'envoyer avec la lettre; grâces au chef, cette aimable

proposition n'eut pas de suite. Ils voulaient que le paysan partît sur-le-champ, mais celui-ci dit avec son calme ordinaire, qu'il ne pouvait descendre la montagne pendant l'obscurité; il lui fut donc permis de passer la nuit au châlet, sous condition qu'il partirait au point du jour. « Rappelle-toi, ajouta le chef, que si » tu n'es pas de retour à la vingtième heure, » tu pourras faire ce que tu voudras, car nous » jeterons ce Cherubini dans quelque puits. » Le paysan chercha à lui persuader qu'il serait difficile de rassembler tant d'argent en si peu de temps, et demanda en conséquence un plus long délai, mais le chef répondit qu'il n'avait pas de temps à perdre, et lui répéta que s'il n'était pas de retour à la vingtième heure on tuerait Cherubini.

» Après avoir ainsi donné leurs ordres, ils laissèrent le paysan attendre la pointe du jour au parc, et partirent de leur côté en m'emmenant avec eux, et forçant le berger à porter la redingote qui contenait la viande froide et le fromage. Au lieu de ces broussailles que nous avions eu tant de peine à traverser la veille, nous trouvâmes un beau bois d'arbres élevés, et dans lequel la route était facile, excepté lorsqu'elle était interceptée de temps en temps par un arbre tombé. Les nouvelles menaces

que les brigands avaient faites de me tuer le jour suivant, si les huit cents écus n'étaient pas apportés avant la vingtième heure, me remplissaient de frayeur; car je pensais qu'il était presque impossible de rassembler une telle somme à Castel Madama. En conséquence, je me recommandais à Dieu, le suppliant de prendre pitié de ma malheureuse position, lorsque l'un des brigands, homme d'une grande taille, et qui paraissait être un chef en second, vint à moi, et me prenant par le bras, m'aida à marcher en me disant : « Maintenant, Cherubini, que vous ne pouvez plus parler à » l'homme de Castel Madama, je puis vous assurer que demain, aussitôt qu'il sera venu, » vous retournerez librement chez vous, quelle » que petite que soit la somme qu'il apportera : » soyez donc de bonne humeur et sans inquié- » tude.» Dans ce moment-là je sentis un si grand soulagement de cette assurance, que le bandit me parut être un ange descendu du ciel, et sans penser à ce que je faisais, je lui baisai la main, en le remerciant avec ardeur de cette bienveillance inattendue.

» Lorsque nous eûmes atteint de nouveau les broussailles et fait choix d'une place convenable, nous nous disposâmes à dormir. Je m'étendis sur des peaux, et le chef me couvrit

les jambes de sa propre redingote, puis il se coucha à mes côtés, après avoir placé deux sentinelles pour veiller au-dehors, et pour empêcher le berger de se sauver avec les provisions. Je ne puis dire précisément combien il se passa de temps, jusqu'à ce qu'une des sentinelles vint avertir que le jour paraissait : « Reviens quand il fera plus clair, » dit le chef, et tout retomba dans le silence. Je me tournai de manière à ne pas voir les brigands, et je m'assoupis un peu, jusqu'au moment où je fus réveillé par le cri d'un oiseau sauvage. Je ne suis pas superstitieux, mais j'ai souvent entendu dire, que le cri du hibou annonce un malheur, et dans ma situation d'esprit les plus petites circonstances faisaient impression sur moi. Je tressaillis, et demandai quel était cet oiseau. « Un vautour, » me répondit-on ; « Dieu soit loué, » répliquai-je, et je me recouchai. Entre les souffrances que j'endurai, je ne saurais oublier les piqûres et le bourdonnement des cousins, qui s'attachaient à mon visage et à mon cou. Mais depuis la mort du pauvre Marasca, je n'osais pas même lever la main pour chasser ces insectes, de peur qu'on ne prît ce mouvement pour un signe d'impatience. Après nous être levés, nous marchâmes pendant environ une heure, puis ayant atteint une place

ouverte au milieu des broussailles, les brigands se mirent à manger leur viande froide, en m'invitant à me joindre à eux; mais je ne pris qu'un peu de fromage sans pain. Après qu'ils eurent déjeûné, ils se couchèrent pour dormir, et comme le terrain était humide, le chef me donna sa redingote; tandis que les autres dormaient, l'un d'entre eux lut un petit livre, que je compris être l'histoire du *cavalier Meschino ;* au bout d'une heure, ils se levèrent tous et partirent l'un après l'autre pour aller prendre une station plus élevée, ne laissant qu'une seule sentinelle pour garder le berger et moi; une heure après, le plus jeune des voleurs vint relever cette faction, et le premier alla rejoindre les autres. Quand je vis cela et que je m'aperçus qu'ils tenaient une espèce de conseil de guerre, je craignis qu'ils n'eussent pris quelque résolution contre moi, et que la nouvelle sentinelle ne vînt mettre à exécution leur cruel dessein. Mais cet homme ne tarda pas à me dire, qu'il fallait être gai, et que je serais ce soir-là chez moi. Cette assurance me donna quelque consolation, mais je ne m'y fiai pas entièrement, et je ne pouvais me défendre d'une crainte secrète, que je m'efforçai néanmoins de cacher. Peu après nous reçûmes ordre de joindre le reste de la troupe, nous nous

dirigeâmes alors vers la montagne nommée *Cotte Picione*, non loin de l'ancien monastère de la Mentorella, pour y passer le reste du jour; et nous ne nous en écartâmes qu'une seule fois, pour n'être pas aperçus des conducteurs de chèvres.

» Pendant ces momens de repos, le chef en second qui se disait être de Sonnino, et l'un des cinq qui avaient été envoyés pour traiter avec le président de Frosinone, commença à parler de leur situation politique. Il disait que le Gouvernement ne réussirait jamais à les détruire par la force; qu'ils n'étaient pas une forteresse que l'on pût battre avec du canon, mais des oiseaux qui volaient autour du sommet des rocs élevés, sans avoir de demeure fixe; que si par malheur sept d'entre eux périssaient, ils étaient sûrs d'en trouver dix autres pour les remplacer, car il y avait toujours des criminels disposés à chercher un refuge parmi eux; il ajoutait que leur nombre total montait à cent trente, qu'ils avaient le projet d'entreprendre quelque exploit éclatant, et peut-être de menacer Rome elle-même; il pensait enfin, que le seul moyen de mettre un terme à leurs déprédations serait de leur accorder un pardon général, illimité et sans réserve, et qu'alors ils retourneraient

chez eux sans crainte d'être trahis, sinon ils ne consentiraient à traiter avec personne; et c'était pour cela, qu'ils n'avaient pu rien conclure avec le prélat envoyé à Frosinone pour traiter avec eux. Dans leur position actuelle, ils étaient décidés à ne se fier qu'à un pardon prononcé par le pape lui-même. Cet homme me répéta plusieurs fois les mêmes choses, dans le courant du second jour, que je fus obligé de passer avec ces bandits.

» Un de ces hommes, me pria d'obtenir du Gouvernement la liberté de sa femme, *Mariuccia Carcapola di Pisterso*, qui était détenue dans la prison de l'Évêché à Rome. Un autre me dit, « prenez patience, signor Cherubini, nous nous sommes trompés lorsque » nous vous avons saisi; nous comptions prendre » le prince, qui d'après nos informations, devait passer au même moment. » En effet il devait suivre la même route, et un peu avant que je partisse, le signor Filippo Gazoni, qui n'est pas le prince, mais le vice-gouverneur, avait passé au même lieu; il ne fut pas reconnu, parce qu'il marchait tranquillement escorté seulement par un petit garçon sans armes, qui menait son cheval. Les bandits se mordaient les doigts de rage, en voyant qu'ils

l'avaient laissé échapper; ils ne l'auraient pas relâché, disaient-ils, à moins de trois mille écus. Le brigand qui me racontait ces détails avait le collier *della Madonna delle Carmine* autour du cou, et il ajouta : « Supportez tout cela patiemment pour l'amour de Dieu. » Le chef vint aussi à moi, disant qu'il n'était pas bien portant, et me demanda quelques remèdes, dont j'écrivis l'ordonnance. Un troisième qui avait pris ma montre, me dit qu'elle s'était arrêtée, et je vis qu'il avait cassé le verre et l'aiguille des minutes; il dit qu'il me la vendrait si j'avais de l'argent, mais je la lui rendis sans réponse et en haussant les épaules. La nuit approchait et le chef regardant à sa montre, dit qu'il était vingt heures. Il ordonna au berger de retourner au châlet de moutons que nous avions quitté dans la nuit pour voir si le paysan n'y serait pas revenu avec la réponse de Castel Madama; il lui enjoignit de l'amener de suite s'il était arrivé, et de l'attendre pendant trois heures s'il ne l'était pas encore, enfin de revenir seul s'il n'était pas de retour au bout de ce temps. Le berger partit, et revint au bout d'une heure et demie avec le commissionnaire et un autre berger. Il apportait deux rouleaux d'argent cachetés qui contenaient, disait-il, six cents écus, ainsi

que les chemises que le chef avait demandées et quelques alimens pour moi, je ne pris qu'une poire et un peu de vin, le reste fut mangé par les voleurs. Ils ne comptèrent pas même l'argent et indemnisèrent les messagers de leur peine; après quoi ils me permirent de partir. Ce fut ainsi que je me trouvai délivré de toute crainte, et je partis après les avoir remerciés de leur politesse, et de la bonté qu'ils avaient eu de m'épargner.

» Les deux hommes m'apprirent en route que le prisonnier de San-Gregorio à qui on avait confié la première lettre et que l'on n'avait pas revu, avait été réellement à Castel Madama, et s'était trouvé à l'heure et à la place indiquée, chargé de cent trente-sept écus; mais les voleurs ayant oublié d'envoyer quelqu'un à sa rencontre, cet homme ne put nous trouver, et revint à la ville avec l'argent après avoir attendu long-temps; il y apporta la nouvelle du meurtre de Marasca, qui donna de grandes inquiétudes pour ma vie. Mes guides m'apprirent aussi que l'argent avait été fourni, en partie par Castel Madama, et en partie par Tivoli.

» Nous avancions vers la première de ces villes, où on nous attendait avec anxiété; à un

mille avant que d'y arriver j'aperçus une foule de gens de tous les rangs qui venaient à ma rencontre et j'arrivai chez moi un peu avant la nuit, au milieu de félicitations et d'acclamations inouies qui me touchèrent extrêmement. Je fus à peine arrivé que l'archi-prêtre fit sonner les cloches, pour rassembler le peuple dans l'église, et l'on y vint en foule se joindre à moi, pour rendre publiquement grâces à Dieu et à notre protecteur Saint-Michel l'Archange. Ce prêtre avait déjà fait de même lorsqu'il reçut la nouvelle de ma captivité, et après avoir envoyé les six cents écus; mais alors c'était pour demander ma délivrance au Seigneur.

» Je ne puis finir sans ajouter que cette époque sera toujours gravée dans ma mémoire; je me rappellerai sans cesse que Dieu en a usé avec moi comme un bon père; au moment même où il semblait appesantir sa main sur moi, il attendrit en ma faveur les cœurs des habitans de Tivoli et de Castel Madama, tellement que les plus pauvres donnèrent leur argent et vendirent leurs biens pour me secourir. Cette même époque me fera aussi souvenir de la reconnaissance que je dois à tous ceux qui ont travaillé à ma délivrance, surtout aux signors Cartoni et Celestini. Je prie Dieu

maintenant qu'il me préserve de toutes les mauvaises conséquences qui suivent ordinairement de semblables malheurs, et suis

» Votre affectionné, etc.

» Eustachio Cherubini. »

CHAPITRE IX.

The country rings aloud with dire alarms,
And now in fields the rude militia swarms.
CYMON *and Iphigenia.*

Blush as thou may'st, my little book, with shame,
Nor hope with homely *prose* to purchase fame.
The Flower and the Leaf.

Le pays retentit de cris d'alarme, et les soldats farouches se répandent dans les campagnes.
(CIMON, *etc.*)

Rougis, mon petit livre, sois confus, et n'espère pas acquérir de la réputation avec de la prose vulgaire,
(*La Flour, etc.*)

Motifs de notre Retour à Rome. — Bénédiction de la Cascade. — Chemin de Rome. — Carrières de travertino. — Pont sur l'Anio. — Conclusion.

Le récit de la captivité du signor Cherubini qui portait tous les caractères de la vérité, nous fut confirmé par plusieurs de ses compagnons d'infortune. Cet homme jouit dans le pays de la réputation d'un bon chirurgien et

d'un honnête homme, et ses malades apprirent son retour avec une véritable satisfaction. Le corps de l'infortuné Marasca fut trouvé à la porte de San-Gregorio, percé de plus de vingt coups de couteau. Les brigands enhardis par le succès, semblaient résolus à bloquer de plus près les villes des montagnes; aucun des principaux habitans ne se hasardait plus hors des murs, les ouvriers même étaient dépouillés de leurs habits et de leurs petites épargnes. D'après l'état où se trouvait ce pays, nous fûmes obligés de renoncer avec un vif regret à quelques excursions que nous avions projeté de faire à Subiaco, Cosimato, et autres lieux intéressans dans cette partie des états de l'Église, et nous décidâmes de retourner à Rome au commencement de septembre.

Ce ne fut pas sans regret que nous dîmes si promptement adieu aux charmans environs de Tivoli; la nature y est encore aussi belle qu'au temps où le luxe et les beautés de Tibur inspiraient les muses latines. Les villas splendides et les temples gracieux ont peut-être plus d'attraits, depuis qu'ils ont ressenti l'influence du temps, et qu'ils ne sont plus entourés que d'un pays à demi-sauvage. Les noms classiques, qui bien ou mal appliqués ont attaché aux rochers et aux bois de Tivoli

des idées qui ne s'effaceront jamais, réchauffent encore les cœurs qui ne sont pas morts aux plus nobles sentimens, et que font palpiter les charmes réunis de la poésie et de la beauté.

Peu de jours avant notre départ pour Rome, nous fûmes témoins d'une cérémonie qui s'accorde parfaitement avec le lieu où elle se passe, et qui appartient davantage aux temps poétiques qu'à ceux où nous vivons : les bœufs et les chèvres, qui, dans la chaleur rentrent toujours à midi, pour boire à la rivière, venaient de quitter la pointe sablonneuse qui s'avance au-dessus de la grande cascade ; les cloches des couvens et des églises retentissaient de toutes parts, les fenêtres étaient tendues de soie et de tapisserie. Les prêtres, revêtus de leurs robes de cérémonie, de couleur violette mêlée d'or et d'écarlate, et suivis des confréries, qui portaient des bannières, des images et des crucifix, parurent en procession sur les bords de la rivière et traversèrent le pont. Lorsqu'ils eurent atteint les petites chapelles de la Vierge qui sont placées aux deux côtés de la cascade, ils s'arrêtèrent, et le chef des prêtres bénit les eaux, afin qu'aucun accident ne les souillât pendant l'année suivante, et qu'aucune vie

humaine ne fût perdue dans les cataractes. Nous voyions cette scène depuis l'auberge de la Sibylle. La chute d'eau se trouvait entre nous et la procession, derrière étaient les rives boisées de l'Anio ; des deux cotés, s'élevaient les monts Catillus et Ripoli, et le fond du tableau était terminé par le monte Spaccato, et par une autre colline que couvrent les ruines du temple de Cybèle.

La nouvelle route de Rome passe fort à gauche de la voie antique, que l'on retrouve quelquefois, entr'autres à la grande arcade dans la villa de Mécène ; nous voyions aussi à notre droite la villa d'Este, où vécut long-temps l'Arioste, suivant la tradition, chez son ami le cardinal Ippolito d'Este, et où il écrivit son Roland. Quoique tout le monde sache que ceci est une fiction, on se laisse aller volontiers à la suite d'idées qu'elle fait naître lorsqu'on se promène à l'ombre des pins et des cyprès de ce beau jardin. Nous laissâmes à gauche la route de Géricomio (1), nommée via Carciana, mot dérivé du nom de la villa de Crassus qui ornait autrefois le haut de la colline au pied de laquelle passe ce chemin. On y a trouvé

(1) L'ancien Hiericomio (habitation des prêtres). *Voyez* Æschinardi.

plusieurs statues remarquables, telles que l'Apollon Musagetes, et les muses du Vatican; c'est près de là que la tradition assigne la place de la villa de Brutus. A chaque pas l'on voit des ruines antiques qui prouvent que les anciens savaient apprécier les beautés pittoresques de ces lieux favorisés de la nature.

En descendant la colline nous vîmes à notre droite le tombeau de la famille Tosse, longtemps appelé le temple de la Toux (*tempio della Tosse.*) A gauche sont les arbres, les vignes, et les jardins, renfermant les ruines de la villa d'Adrien, qui ressemblait plus à une ville qu'à une maison de campagne; cet empereur y avait imité tous les temples, et réuni toutes les divinités qu'on adorait dans l'empire Romain. Les ruines de cette villa des Césars, ont été une mine féconde d'où l'on a tiré, depuis des siècles, des marbres, des statues, des mosaïques, et des vases qui ornent les musées de toutes les capitales de l'Europe, et qui ont servi à la construction, ou à l'embellissement des palais de Rome.

Au-delà de ce lieu on traverse l'Anio au Ponte Lucano, près lequel est le tombeau de la famille Plautia; il ressemble beaucoup à celui de Cecilia Metella, pour les matériaux et la forme. Ils ont servi tous deux de forteresse

dans le moyen âge, et le tombeau dont nous nous occupons a dû être important pour défendre le passage de la rivière. A quelque distance le ruisseau sulfureux de l'Albula, qui s'écoule des lacs de la Solfatara, passe près de la route : ce ruisseau est d'un aspect mélancolique, son odeur est désagréable, et ses rives stériles à cause du dépôt nommé *travertine*, qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, croît sur ses bords. Son lit actuel fut creusé par le cardinal Ippolite d'Este, appelé plus ordinairement cardinal de Ferrare, qui était gouverneur de Tivoli en 1549. L'ancien canal de la Solfatara était bouché, et ses eaux avaient inondé une grande partie de la plaine qui environne les lacs; elles y séjournèrent et formèrent une croûte qui se peut encore remarquer. Les carrières de marbre travertin sont près de cet endroit. Les anciens et les modernes y ont également puisé, le Colisée et Saint-Pierre en sont bâtis. A droite sont les bains d'Agrippa; à moitié ensevelis sous les pierres entassées, ils avaient été élevés près de la Solfatara, pour la commodité de ceux qui prenaient des eaux sulfureuses. Il serait trop long de nommer toutes les ruines antiques qui bordent cette route; nous remarquâmes particulièrement la masse de bâtimens élevés,

que l'on a nommé palais de Zénobie, qui présentent l'aspect d'une colline, au milieu du triangle formé par le Tibre, l'Anio et la base des montagnes, lieu qui renfermait aussi les villes de Canine, Nomentum, Crustumerium, Fidene et les villages qui en dépendaient; plaine vraiment classique, qui fut le théâtre de quinze victoires remportées par les Romains. Nous traversâmes de nouveau l'Anio au Ponte Mammolo, à qui Mammea, mère d'Alexandre Sévère a, dit-on, donné son nom : Æschinardi contredit cette version, et croit que c'est plutôt Cornelius Mammulus qui vivait dans les premiers temps de la république. Le pont fut détruit par Totila, ainsi que le Ponte Lucano, et rebâti par Narsès, qui releva de même les ponts Nomentana et Salara, au-delà desquels l'Anio se jette dans le Tibre.

A l'extrémité du Ponte Mammolo, du côté de Rome, est le camp d'Annibal; et plus près de la ville, le champ de bataille d'où le jeune Marius, après avoir été défait par Sylla, s'enfuit à Preneste, où il périt. Nous atteignîmes enfin la porte San-Lorenzo, qui fut rebâtie ou réparée par l'empereur Honorius, ainsi que l'apprend une inscription : cette porte, où se réunissaient les eaux Marcia, Tepula et Giulia, avait remplacé l'ancienne *Porta inter Ag-*

geres, lorsque l'enceinte de la ville fut augmentée par Aurélien. Son nom moderne est dérivé de l'église de San-Lorenzo hors des murs, l'une des plus anciennes de Rome, fondée sous Constantin, mais réparée, augmentée et embellie par différens papes. Elle a été bâtie, ainsi que la plupart des églises de Rome, avec les dépouilles des monumens antiques, et l'on croit que les matériaux dont elle est construite ont été pris au portique d'Octavie. La frise sur laquelle des sujets de marine, et peut-être la bataille d'Actium étaient sculptés, a été transportée au Capitole. Cette église renferme des peintures antiques fort curieuses, qui représentent le couronnement de Pierre de Courtenay, fils de Louis-le-Gros, comme empereur d'Orient, A. D. 1216, par le pape Honorius III, qui fit faire ce tableau, monument curieux de l'état de la peinture au commencement du treizième siècle.

La route moderne de Rome à Tivoli suit la route antique jusqu'au Ponte Mammolo; elle s'en écarte alors beaucoup, la rejoint de nouveau dans un endroit nommé le Forno, suit la même direction jusqu'à la petite auberge située à moitié chemin, ainsi qu'on le voit par l'antique pavé polygonal, puis la quitte pour ne plus la rejoindre; la route antique passait au nord de

la Solfatara, et des carrières de travertino; elle ne traversait l'Anio qu'au Ponte dell' Acquaria (Pons Cœlius), près de Tivoli; de là, elle suivait les rives rapides de la rivière, et passait sous la grande arche de la villa de Mécène.

La partie de la campagne de Rome que l'on traverse entre Rome et Tivoli, est moins fertile que celle qui s'étend au pied des collines d'Albe; la Solfatara et les carrières de travertino suffiraient seules pour donner un air dévasté au pays. Le terrain qui les environne est entièrement dépouillé d'arbres, et les buissons d'épine ou d'oliviers sauvages qui croissent sur ce sol d'une blancheur éblouissante, sont si rabougris et si sombres qu'ils ne font que mieux ressortir la stérilité de la terre. Il est vrai que ce triste aspect ne s'étend pas au-delà des deux ponts Lucano et Mammolo, car, de Tivoli au premier, la culture est superbe et non interrompue, et du Ponte Mammolo à Rome, on voit à chaque pas la campagne s'embellir, et le paysage devenir plus riant. En approchant de la ville, nous vîmes les vignes dans toute leur beauté; les paysans qui s'étaient rassemblés dans Rome, et qui se préparaient à la vendange, semblaient vouloir jouir d'avance des plaisirs du mois d'octobre et des fêtes du Monte Testaccio; on

ne voyait pas un étranger dans les rues, les nobles étaient presque tous dans leurs villas, et il n'y avait au milieu des ruines de Rome, que la population ordinaire de la ville; population qui ne sert qu'à montrer l'abandon et la désolation de la reine des cités.

APPENDIX.

APPENDIX.

N° I.

EDIT.

Hercule, *doyen de Sainte Marie ad Martyres, cardinal* Gonsalvi, *secrétaire d'état de sa sainteté, notre seigneur le pape Pie VII.*

Sa Sainteté a appris avec un vif chagrin la multiplicité des vols et des violences commises dans les provinces dites maritimes, et dans celles de la campagne de Rome; elle avait espéré que les efforts du gouvernement, et les énormes dépenses supportées par le peuple, en auraient arrêté le cours. La menace des châtimens rigoureux de la justice n'a produit aucun effet sur les âmes dépravées de plusieurs coupables, et l'espoir de la clémence que le cœur généreux de Sa Sainteté laissait entrevoir, n'a pu réveiller chez eux des sentimens de repentance. Pendant un court espace de temps, ils ont semblé mettre fin à leurs crimes, et vouloir s'amender; mais ils ont bientôt

repris leurs voies criminelles, et se sont montrés plus pervers que jamais, en commettant des meurtres et des vols, et en faisant des captifs pour en obtenir des rançons. Ils ont de nouveau rendu les routes peu sûres pour les voyageurs; les laboureurs même ne sont pas tranquilles dans les champs; ils font vivre dans la crainte au sein de leur famille, ceux qui habitent des maisons isolées ou sans défense. Sa Sainteté considérant la nécessité urgente de remédier à ces maux, et persuadée que, d'après l'état du pays, on ne peut atteindre ce but qu'au moyen de mesures très-sévères, a rendu le décret suivant.

1° Sa Sainteté, étant convaincue par les témoignages les plus dignes de foi, que depuis nombre d'années, et même depuis plusieurs siècles, les bandits qui infestent les provinces sont nés à Sonnino, que les habitans de cette ville ont excité les brigands du royaume de Naples, à faire des incursions dans les Etats de l'église, et que les bandes de Fondi et de Lenola sont commandées par un habitant de Sonnino; sachant que l'amnistie accordée à un grand nombre des bandits de cette ville est devenue inutile, parce que d'autres les ont remplacés aussitôt; que ces derniers trouvent un refuge dans Sonnino, qu'ils en tirent des ali-

mens, qu'ils s'y rassemblent pour consulter sur ce qu'ils ont à faire; considérant en même temps que l'expérience du passé, jointe à celle du moment actuel, prouve qu'aussi long-temps que ce nid de voleurs existera, il sera impossible de mettre fin à leurs ravages, et que si on ne leur ôte pas leurs moyens de subsistance et leur lieu de rendez-vous, on ne peut les réprimer efficacement au moyen de la force publique; croyant d'ailleurs que les intérêts de la société, qui servent de règle au droit public, ne permettent pas à un souverain de laisser subsister des associations municipales si pernicieuses, qui fomentent de tels désordres; et suivant en cela l'exemple des gouvernemens les plus doux, qui, dans des cas semblables, ont privé les bandits de leurs asiles et lieux de refuge, lorsqu'ils n'ont pu réussir à les extirper autrement: Sa Sainteté ordonne, que les habitans de Sonnino soient pourvus d'habitations autre part, que la ville soit détruite, et son territoire soit partagé entre celles des villes voisines que l'on ne soupçonne pas de porter secours aux brigands; permettant aux propriétaires qui émigreront, et qui ne pourront se fixer près de leurs possessions, de céder leur terrain à la Chambre Aspostolique, qui leur en paiera une annuité

perpétuelle, suivant l'évaluation qui sera faite par des personnes compétentes.

2° Chaque ville sera tenue de défendre son territoire des incursions des bandits (1); elles seront responsables des vols qu'ils commettront et des rançons qu'ils exigeront, et seront tenues à indemniser la personne rançonnée ou volée, d'après l'édit du Cardinal Spada, daté du 18 juillet 1696.

D'autre part, chaque communauté qui détruira une bande de voleurs en tout ou en partie, jouira d'une diminution des impôts sur le sel et la mouture du blé, pendant deux ans; on accordera de même, une diminution d'un quattrino (un quart de sou) sur le sel, et de deux bajocchi (environ deux sous) sur la mouture, toutes les fois que trois brigands auront été pris ou tués, outre la récompense suivante pour chaque voleur pris ou tué, laquelle récompense sera doublée, si le bandit est isolé.

3° La récompense pour chaque bandit pris ou tué, sera de cinquante écus, et pour chaque chef de bande, de mille écus, qui seront payés par le trésor public.

4° L'édit du 4 mai 1818, portant création

(1) Ceci est en contradiction avec la loi qui ordonnait un désarmement; loi encore en vigueur, et qui empêche le peuple de se défendre.

d'un corps de chasseurs, est maintenu, et tous ceux qui font partie de ce corps auxiliaire, recevront gratis une permission de porter des armes à feu.

5° On sonnera le tocsin dans toutes les villes, pour faire prendre les armes au peuple, pour avertir les troupes, et les habitans du voisinage, et pour réunir tout le monde à la poursuite des voleurs, que l'on devra livrer morts ou vifs à la force armée.

6° Les villes qui négligeront de suivre ces ordres seront condamnées à réparer tous les dommages occasionnés par les bandits dans la province.

7° Quiconque ne se rendra pas au premier coup de cloche, ne prendra pas les armes, et ne se mettra pas à la poursuite des bandits, lorsqu'il n'aura pas d'empêchement légitime, sera regardé comme leur complice, et il lui sera infligé une punition corporelle, outre une amende de cinq cents écus.

8° Quiconque résistera aux troupes, ou mettra le plus léger obstacle à ce qu'elles poursuivent les brigands, même jusques dans les lieux saints, sera regardé comme coupable de trahison et de rébellion, conformément à ce que prescrit la constitution de Sixte V, com-

mençant, par ces mots : *Hoc nostri Pontificatus initio.*

9° Une punition militaire, suivie des peines ordinaires, sera infligée à quiconque ne fera pas connaître les lieux de refuge, les correspondances secrètes, les complices, et les relations des bandits, aussitôt qu'il aura connaissance de toutes ces choses.

10° Les parens des bandits, ceux même au premier degré, et tout autre individu, de quelque qualité ou de quelque état qu'il soit, seront déclarés coupables de haute trahison, seront passibles de châtimens militaires et même de la mort, dès qu'il sera prouvé qu'ils auront aidé les brigands de leurs conseils, qu'ils leur auront fourni des alimens et de l'argent, en un mot qu'ils auront soutenu leur existence ou favorisé leur liberté, de quelque manière que ce soit : ils encourront de plus la confiscation de tous leurs biens.

11° Semblables punitions seront infligées à tous ceux qui recevront des bandits, ou qui seulement leur permettront de se cacher dans leurs maisons, casales ou autres bâtimens de dépendance.

Si quelqu'un était contraint par la violence, à recevoir des voleurs et à leur donner de la nourriture, il doit le faire constater légalement; et aucune de ses excuses ne sera valide, s'il n'avertit du chemin qu'ont pris les bandits, et de l'état où ils se trouvaient.

12° La force exécutrice dans les provinces ci-dessus désignées, sera augmentée indéfiniment, pour assurer l'exécution de cet édit, et sera envoyée partout où l'on en aura besoin. Le commandement de ces troupes sera confié à un seul officier supérieur, qui aura des pouvoirs suffisans pour faire mouvoir les forces militaires et détruire les bandits.

13° Les officiers de quelque régiment qu'ils soient, devant obtenir un *avancement immédiat* lorsqu'ils remporteront quelque avantage marqué sur les bandits, seront aussi dégradés et même cassés, s'il s'en trouve qui manquent de ce courage, et de cet honneur, que doivent leur inspirer le service de l'État.

14° Il ne sera plus accordé d'amnistie aux brigands, mais pendant un mois après la publication de cet édit, ils pourront se rendre à discrétion et compter sur la bienveillance de leur souverain.

Il sera accordé un pardon entier et sans réserve à tous les malfaiteurs qui livreront morts ou vifs, entre les mains de la justice, des individus faisant partie d'une bande de brigands;

ils recevront de plus la récompense promise plus haut.

15° Toutes les dispositions et toutes les ordonnances relatives au vol, contenues dans les édits publiés jusqu'à ce jour, en exceptant les articles qui se trouvent en opposition avec le présent édit, sont maintenues dans toute leur étendue.

16° Le présent édit sera publié et affiché comme de coutume, dans les provinces maritimes et dans la campagne de Rome, et aura force de loi, comme s'il avait été notifié individuellement à chaque personne.

Donné au palais du Quirinal, le 18e jour de juillet 1819.

Signé H. Cardinal Gonsalvi.

N° II.

Contenu de la Santa-Croce.

Après les lettres, les chiffres et les syllabes, la première chose que l'on y trouve est l'oraison dominicale en latin; 2° l'Ave Maria; 3° le Credo en italien; 4° le Salve Regina en latin; 5° Une prière à l'Ange-Gardien; 6° Les commandemens en italien comme suit :

1. Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face ;
2. Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain ;
3. Sanctifie les jours de fête ;
4. Honore ton père, et ta mère;
5. Tu ne tueras pas;
6. Tu ne forniqueras pas ;
7. Tu ne déroberas pas ;
8. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain ;
9. Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain ;
10. Tu ne convoiteras point les biens de ton prochain.

Après cela vient en septième lieu les préceptes de l'église qui sont au nombre de six :

Entends la messe tous les dimanches et aux autres fêtes prescrites ;

Jeûne en Carême, aux Vigiles, et aux Quatre-Temps ; ne mange pas de viande le vendredi et le samedi ;

Confesse-toi au moins une fois par année ;

Communie au moins à Pâques ;

Paie les Dixmes ;

Ne te marie pas dans la saison prohibée, depuis le premier jour de l'Avent jusqu'à l'Épiphanie, et depuis le premier jour du Carême jusqu'à huit jours après Pâques.

8° Viennent après les noms des sept sacremens.

9° Les différentes manières de dire l'Ave Maria.

10° Le rituel de la messe en latin.

Et enfin quelques excellentes prières en italien.

Voilà le livre ordinaire d'éducation. Quelques-uns ont de légères variantes, et sont enrichis de passages et de prières tirés de Saint-Thomas d'Aquin ; le décalogue est le même dans tous.

Après cela on enseigne la doctrine chrétienne de Bellarmine ; et ce serait une bonne chose, si tous les chrétiens protestans et catholiques l'apprenaient et se conformaient à ses règles. Mais à cette étude, on joint celle de la légende des saints et de toutes ses fables poétiques ; car quel autre nom pourrions-nous donner aux tentations de Saint-Antoine et de Saint-Bartholomée. Les miracles des saints surpassent ceux de leur divin maître. Les siens étaient des actes de bienfaisance, et il n'y avait recours que dans des occasions importantes ; mais les miracles de la légende ne sont calculés que pour exciter l'étonnement (1), et doivent certainement faire une profonde impression sur le peuple, à qui on permet de les lire, tandis qu'on lui interdit les saintes écritures. Et il en résulte que la vénération, qui devrait être exclusivement réservée pour l'auteur de notre religion, est au moins partagée par les saints hommes qui possédèrent un pouvoir presque illimité sur les œuvres du créateur. L'homme a besoin de se confier en un être

(1) Par exemple : Saint Albo était un maréchal ferrant ; lorsqu'on lui amenait un cheval, il ôtait le pied de l'animal, le portait à la forge, le ferrait, le rapportait au propriétaire, et le rejoignait à la jambe au moyen d'un signe de croix et d'une prière.

supérieur, et si on lui cache la vérité, il se créera une image à la place, ou recevra avec zèle celle qu'on lui offrira.

Les Italiens ont été si long-temps accoutumés à des représentations visibles de la divinité, et à lui voir substituer des formes humaines, qu'on ne doit pas s'étonner s'ils ont oublié le dieu « qui ne demeure point dans des temples construits de nos mains; » celui par lequel « nous vivons, nous agissons et nous existons. » Son nom est rarement prononcé dans les églises, et celui de Jésus-Christ est toujours réuni à ceux de Joseph et de Marie. La Vierge est véritablement la déesse de l'Italie. C'est elle qui accorde les faveurs, et écarte les dangers; et tandis que nous étions à Rome, ses images ont opéré plus d'un prétendu miracle. Le Panthéon lui est dédié ainsi qu'à tous les saints et martyrs; ses portraits et ses images y sont en grand nombre; et comme la place sur laquelle il est bâti est une place de marché pour le gibier, les fruits, la volaille et les légumes, cette situation est très-favorable aux miracles, dont la nouvelle se répand par le moyen des paysans qui viennent au marché. Il y a treize ou quatorze mois, qu'une pauvre femme qui priait en déplorant son indigence, fut secourue par deux étrangers, aussitôt que sa prière fut terminée; elle crut que la Vierge avait inspiré ses bienfaiteurs, et cria au miracle. La châsse devant laquelle elle priait fut dès-lors entourée nuit et jour, jusqu'à ce que la foule ne remarquant pas de nouveaux bienfaits s'éloigna insensiblement. Dans la même église, une autre Madonne rendit à un sourd-muet l'usage de l'ouie et de la parole; malheureusement, tout en lui enseignant à parler bon toscan, et à nommer plusieurs objets, elle avait négligé de lui faire connaître son propre nom, ou plutôt les prêtres l'avaient mal dressé; mais quelque grossière que fût cette imposture, quoique plusieurs étrangers s'en moquassent ouvertement, et la fissent connaître dans l'église même, le peuple resta convaincu de la vérité de ce miracle; les petits écrits qui en contenaient le récit furent achetés avec avidité, et l'image devant laquelle il avait eu lieu fut bientôt couverte de riches offrandes.

N° III.

Les poésies populaires des Romains modernes peuvent être divisées en plusieurs classes. La première et la plus nombreuse est celle des ballades héroïques, qui sont de trois espèces; savoir, celles qui sont tirées de la légende, celles qui contiennent les aventures de brigands fameux, et celles dont les sujets sont classiques ou romantiques.

La 2e classe contient les poëmes burlesques et satiriques.

La 3e classe, les ballades lyriques, dont les sujets sont pris dans l'histoire sacrée ou profane.

La 4e classe, les chansons et les refrains.

Fletcher de Saltoun dit « que celui qui veut donner des lois à un pays, me fasse faire les chansons, et je formerai le peuple à ses lois. » Et personne n'a mieux connu les effets de la poésie populaire, que ce courageux défenseur des libertés de l'Écosse. Les Italiens sont peut-être un peuple plus poétique que les Écossais, et les effets produits par leur poésie vulgaire devraient par conséquent être plus grands. Nous nous sommes donc efforcés de rassem-

bler, non pas les meilleures, mais les plus populaires d'entre ces poésies, et nous en offrons des échantillons à nos lecteurs, comme des matériaux curieux et intéressans, au moyen desquels ont peut juger le caractère des romains modernes.

Nous commencerons par les ballades sacrées qui forment la première division de cette première classe.

Vers spirituels sur la naissance de Jésus-Christ, la venue des mages. — L'Étoile et les Chœurs des Bergers.

Ce petit poëme commence par les louanges de la Vierge, un récit de ce qui se passait sous le règne d'Auguste, et de la résolution qu'il avait prise de faire le dénombrement de son peuple, tandis que le monde jouissait de la paix. Marie et Joseph vont à Bethléem, et l'enfant vient au monde dans une crèche, entre un bœuf et un âne.

Il Bue, e l'Asinel fu inginocchiato
Per riverenza del Figliuol di Dio,
Ciascun lo riscaldava col suo fiato
Quel puro Agnello Mansueto et pio (1).

(1) « L'âne et le bœuf s'agenouillèrent pour adorer le Fils de Dieu, et réchauffèrent de leur haleine cet agneau pur, doux et saint. »

Pendant ce temps, les Romains voulurent ériger des autels à Octave Auguste; mais celui-ci fit chercher la Sybille et lui ordonna de déclarer s'il y avait quelqu'un de plus grand que lui. La prophétesse lui dit de regarder le soleil, ce qu'ayant fait il dit :

Ottaviano disse : io veggio in cerchio d'oro
Parmi una bella Donna dentro sia
Ha un figlio in braccio, e chi son costoro?
Rispose la sibilla, ella è Maria
Col suo figliuol, che d'ogni territorio
Lui e signore ed il vero Messia
Lui e maggior di te, se vuoi onorarlo
Credete in lui e con fide adorarlo (1).

Octave refuse les honneurs divins. Dans le même temps, l'étoile apparaît aux sages de l'Orient, et l'histoire est d'accord avec les écritures sacrées, jusqu'à l'arrivée des sages auprès de la Vierge; depuis là, on y a ajouté les noms des rois mages, et des amplifications tirées des légendes.

Gaspar fu il primo che si approssimàva
E il primo dono à Gesù donava.

(1) Octave dit : « Je vois un cercle d'or au-dedans duquel il me semble qu'il y a une belle femme qui tient un enfant dans ses bras. » La sybille répondit : « C'est Marie et son Fils, qui est le Seigneur de toutes les nations et le véritable Messie; il est plus grand que toi; et si tu veux l'honorer, il faut croire en lui et l'adorer avec foi. »

Decendo buon Gesù il mio tesoro
Ti vuo donar qual Incenso odoroso
Per dimostrar che nel celeste Coro
Sei sommo sacerdote glorioso
E sei salute di tutti coloro
Che nel tuo santo Regno han reposo.
Gesù benigno l'Incenso pigliava
E Gasparo di porte si tirava.
In questo magnanimo e giocondo
Si fece inanzi col suo vaso in mano
E Baldassar, che fu Magio secondo
Inginnocchiossi in terra umile e piano
E disse; o Re che reggi tutto il mondo
Vero Figluol di Dio, e uomo umano
Di questa Amara Mirra in te espone;
Significando la tua gran Passione.
E detto questi si tirò da parte
E si fece inanzi il più Giovinetto
Marchionne ultimo Magio, che ogn' arte
Ed oro avea messo nel vaso netto
Disse che più profeta nelle carte
Io trovo che tu sei Gesù perfetto
E per vero Figliuol di Dio t'adoro
Donando questu vaso chè pien d'oro (1).

(1) « Gaspard s'avança le premier, et fit le premier don à Jésus, en disant : « Bon Jésus, je veux te donner mon trésor, cet encens odoriférant, pour montrer que tu es le glorieux Grand-Prêtre du chœur céleste, et que tu es le salut de tous ceux qui se reposent dans ton saint royaume. » Jésus reçut l'encens avec bonté, et Gaspard se retira. Alors Balthazar, le second des mages, magnanime et joyeux, s'avança, tenant son vase entre les mains, s'agenouilla lentement et humblement, et dit : « O Roi qui gouverne tout le monde, vrai Fils de Dieu et homme humain, je te présente cette myrrhe

Après cela, les sages retournent chez eux par un chemin différent; le poëme est terminé par une prière qu'ils font pour être remis dans la bonne route, et par une hymne à l'enfant Jésus, fort au-dessus du style ordinaire de la poésie vulgaire, mais dont les expressions appartiennent trop exclusivement au dialecte romain, pour être citées ici.

Petit Abrégé de la Vie, de la Mort, et des Miracles des glorieux Apôtres St.-Pierre et St.-Paul.

Le poëme commence, par une invitation à tous les chrétiens, de prêter l'oreille au récit de la mort cruelle que saint Pierre et saint Paul souffrirent sous Néron. Il paraît que cet empereur, voulant réfuter les doctrines des apôtres avant de les mettre à mort, appela à son aide Simon le magicien, qui bâtit en sa présence, une forte tour de bois, sur laquelle il se plaça lui-même; après quoi il commanda

amère, qui est l'emblême de ta cruelle passion! » Après avoir dit cela il se retira. Marchione, le dernier et le plus jeune des mages, s'avança alors; il portait de l'or dans un riche vase, et dit: « Je vois dans les *Ecritures des Prophètes* que tu es le parfait Jésus; je t'adore comme Fils de Dieu, et te présente ce vase plein d'or. »

Les premiers peintres ont toujours représenté l'un des mages avec la figure d'un nègre.

aux démons qui lui étaient soumis, de l'élever en l'air, ce qu'ils firent aussitôt. Au premier moment les apôtres furent confondus; mais revenant bientôt à eux, ils se mirent en prières, et forcèrent les démons à s'enfuir, et Simon tomba la tête la première aux pieds du tyran. Cet événement forme le sujet d'une des grandes mosaïques de l'église de S^t^.-Pierre. Les deux apôtres furent alors enfermés sous le capitole. Saint Pierre s'échappa, et allait quitter Rome, lorsqu'il vit le Christ portant sa croix, il lui demanda « Seigneur, où vas tu? — A Rome pour être crucifié une seconde fois, » répondit la vision céleste, qui disparut aussitôt. Saint Pierre considéra cette réponse comme un ordre de recevoir la couronne du martyre, et retourna en prison. Le lieu où cette vision lui apparut fut consacré dans la suite, et l'on y bâtit la petite église de « *Domine, quo vadis.* » Saint Pierre fut crucifié, et saint Paul eut la tête tranchée, alors:

Venne una sua discepola piangente
Dicende il mio maestro ov'e guidato
Gli rispose uno alor di quelle gente,
In breve lui sara martirizato.
San Paolo a lei dice con voce onesta
Donna prestame il vel che tieni in testa (1).

(1) « Un de ses disciples vint en pleurant et disant: « Où

L'Ange gardien trempa ce voile dans le sang du martyr, et le remit à cette femme, revêtue du pouvoir de faire des miracles. La tête de saint Paul fit alors les trois sauts miraculeux, qui firent sortir de terre trois montagnes près de St.-Anastase. Un paysan qui avait été témoin du martyre des deux saints, s'endormit dans une vigne voisine, et y sommeilla cinq cents ans; lorsqu'il se réveilla, il lui arriva les mêmes aventures qu'aux sept dormeurs: il fut amené devant le senateur romain, à cause de la monnaie ancienne qu'il offrait à un marchand, et l'on découvrit ainsi qu'il avait été témoin de la mort des deux apôtres, dont le monde chrétien désirait ardemment de posséder les reliques. La désignation qu'il fait du lieu où on pouvait les trouver, termine le poëme.

Nous avons donné un récit détaillé de ces deux petits poëmes, parce qu'ils sont de la classe la plus relevée des ballades sacrées; mais ces dernières sont très-inégales, et presque aussi nombreuses que les ballades profanes. Nous

conduisent-ils mon maître ? » Alors quelqu'un du peuple répondit: « Il souffrira le martyre dans peu de temps. » Et saint Paul lui dit avec amitié: « Femme, prête-moi le voile qui couvre ta tête. »

ne donnerons que les titres de quelques autres, tel que:

Exemples de deux compagnons, Constantin et Bonne-Foi, qui allèrent à Saint-Jacques de Galice. On fait le récit des malheurs qui leur arrivèrent, et comment ils ne s'abandonnèrent jamais l'un l'autre.

Histoire de Saint-Jean-Chrysostôme, par laquelle on apprend comment il tomba en péché mortel, et comment il obtint le pardon de Dieu par une sévère pénitence.

Histoire de la Vie et de la Mort de l'Empereur Néron, suivie du récit de la Mort de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Cette dernière pourrait appartenir à la seconde division de cette classe, mais la mort des Martyrs nous a engagé à la mettre ici. L'histoire est tirée en grande partie de Suétone, mais elle doit à la tradition populaire quelques embellissemens, d'un genre bouffon.

Outre ces ballades sacrées qu'on peut comparer aux mystères représentés sur le théâtre à la renaissance des lettres, il en est d'autres

qu'on pourrait appeler morales, telles que:

L'Histoire de Senso (Bon Sens) *qui souhaitait ne jamais mourir.*

L'Auteur après un long préambule, et une prière, introduit le cavalier Senso, homme fier, riche, jeune et gaillard, qui abandonne sa ville natale, monté sur un cheval nommé Raison, pour aller à la recherche d'un maître qui puisse le défendre contre son grand ennemi la Mort. Il rencontre dans ses voyages, le Monde, le Plaisir et la Philosophie, mais aucun d'eux ne peut le défendre contre la Mort; enfin il trouve la Religion qui lui promet qu'il ne mourra pas tant qu'il conservera son cheval Raison. Il voyage donc pendant huit cents ans, jusqu'à ce que tenté par la curiosité, il quitte Raison, et la Mort s'empare de lui en lui reprochant sa désobéissance.

L'Histoire du cavalier Torchino est de la même classe et du même genre; on y remarque, ainsi que dans le dernier, un mélange singulier de noms tirés de l'écriture, de noms profanes et de héros de Romains, ainsi qu'on le verra dans le passage suivant:

Coi Saul, così Turno e Teseo
Così Jason, Ettor, e'l forte Achille

E Diomede, e Giuda Maccabeo
Che fu nell' arme folgore e faville
Ei due Scipione, e'l gran Pompeo,
Magno descritto giù in tante postille
Cesar, Camillo, Romolo, e Trajano
Enea, Lancilotto, e'l buon Tristano (1), etc., etc.
(*Istoria di Senso.*)

SECONDE DIVISION DE LA PREMIÈRE CLASSE:
AVENTURES DE BANDITS FAMEUX.

1° *Histoire de Stefano Spadolini et de ses camarades composée par Nicodemus Lermit.*

Elle commence par une invocation régulière à sa muse:

Musa gentil, deh vola in un instante,
O dal Parnaso, o dal Castalio fonte
Corri verso di me, che quasi errante
Ora mi trovo, e senza rime pronte,
Viene però con tragico sembiante
Tinta nell' onde amare d'Acheronte

(1) « Ainsi Saül, ainsi Turnus et Thésée, ainsi Jason, Hector et les courageux Achille et Diomède, et Judas Machabée, qui fut comme la foudre et l'éclair dans la guerre; les deux Scipions et le grand Pompée; *Alexandre-le-Grand*, dont on a tant parlé; César, Camille; Romulus et Trajan; Enée, Lancelot et le bon Tristan.

Vieni a posar sulla mia propria mente;
Onde possa cantar storia dolente (1).

Le poëte fait ensuite la description du lieu où se passe l'action.

Verso Baccano in taciturna parte
Di folta selva per le vie coperte
Varie formate da natura od arte
Si veggono caverne e chiuse ed aperte,
Ivi la via battuta, ivi in disparte
Si osserva ognun, che passa in prove certe
Ivi non visto si puo dar la morte
Senza temer di vigilante corte.

Un stuol di Ladri temerari, e crudi
Barbari disperati, ed omicidi
Ladri Lordi, in qualche parte nudi
Erano Abitator di questi nidi.
Misero Passagier! e roba e scudi
Ti costerà; se fier destin te guidi
E forse ancor se alla defesa badi
Ti converra, che tu trafitto cadi.

Il più vecchio nell' arte, il più perfetto
E quel campion che regola di tutto.

(1) « Muse gentille, vole promptement auprès de moi, de la fontaine du Parnasse ou de Castalie; je suis presque perdu et sans rimes prêtes; viens cependant avec un visage tragique, plonge-toi dans l'onde amère de l'Achéron, et viens te placer dans mon esprit, afin que je puisse chanter une histoire lamentable. »

Ei Stefano si noma in fiero aspetto
Di pallido colore orrendo, e brutto (1).

L'histoire a assez de rapports avec le mélodrame anglais du *Meûnier et ses garçons*, suivi de l'arrestation et de la punition de toute la bande.

2° *Une nouvelle Histoire dans laquelle on raconte la vie de Guiseppe-Mastrilli de Terracine, à qui l'amour fit connaître plusieurs assassinats; il fut banni des États de Rome et de Naples, sous peine d'être écartelé; mais après avoir échappé à*

(1) « Non loin du lieu où Baccano est enseveli au milieu de bois effrayans, on voit plusieurs cavernes ouvertes ou fermées, ouvrages de la nature et de l'art; les unes sont auprès de la route battue, les autres en sont éloignées. Ceux qui passent dans ces lieux courent grand risque d'acquérir la fatale certitude, que l'on peut y donner la mort sans craindre une justice vigilante.

» Une bande de voleurs hardis, cruels, barbares, désespérés et homicides, paresseux, sales et presque nus, étaient habitans de ces repaires. Malheureux voyageur! tes biens et tes écus en souffriront, si un destin téméraire t'y conduit, et tu seras probablement tué si tu veux te défendre.

» Le plus vieux et le plus habile dans cet art, le champion qui règle tout, se nomme Etienne, homme affreux dont l'aspect est féroce, et dont la pâleur est horrible. »

la justice, il mourut tranquillement, en se repentant de ses crimes.

C'est peut-être le poëme favori du peuple; il commence ainsi :

Nella bella citta di Terracina
Nacque quest' uomo di sottil ingegno
Ricco di beni, e pieno di dottrina
Stupore in Roma, e pregiudigio a un regno
Menò la vita sua da paladino
Sempre contro la corte ebbe l'impegno
Li misfatti che fece, e il suo furore
Causa gia fu per contentare amore.
  Passa un giorno Mastrilli da una strada
Vede ad una fenestra una zitella
Parve agli occhi suoi sì bella e grata
Candida più che matutina stella;
L'ha con un bacio mano salutata
E poi amorosamente gli favella.
Vide suo padre et per saziar sue voglie
Li fece dir, che la volea per moglie (1).

(1) « Dans la belle ville de Terracine naquit cet homme d'un génie subtil, riche et savant, l'effroi de Rome, et le malheur d'un royaume. Il menait la vie d'un paladin, mais ses actions étaient toujours contraires à la justice, et ses fureurs n'avaient d'autre cause que le désir de contenter son amour.
» Mastrilli passait un jour dans une rue, il vit une jeune fille à une fenêtre; elle lui parut belle et agréable, plus éclatante que l'étoile du matin; il la salue en lui jetant un baiser, lui parle d'amour, voit son père, et pour accomplir ses désirs, il dit qu'il la voulait pour femme. »

Cependant Satan qui, suivant l'expression de Sancho-Pança n'est jamais oisif, mais qui aime à se mêler de tout, inspire à la jeune fille de l'amour pour un autre; Mastrilli découvre cette passion et tue son rival, dont le père va se plaindre à l'évêque de Frosinone; qui envoie douze sbirres pour arrêter Mastrilli, et leur promet une récompense de trois cents écus.

Ecco chi si partirono di Frosinone
Dodici sbirri armati, ed une tenente
Con brave spie per aver cognizione
Dove Peppe Mastrilli era presente (1).

Ils le trouvent près de Cisterna, sortant d'un bois qui appartenait au prince de Caserte; mais le meurtrier invoque la Vierge, et tue quatre de ses adversaires, les autres se sauvent avec leur lieutenant. Après quelques instans de réflexion, il se décide à quitter l'état de l'Eglise, et à se réfugier dans le royaume de Naples. Mais n'ayant pas de passeport, il tue deux gardes à Portella, et continue sa route vers Gaëte. Près de cette ville il entre dans la chaumière d'un pêcheur, dont la femme ve-

(1) « Il partit alors de Frosinone douze sbirres armés, avec un lieutenant et des espions habiles, pour découvrir où était Peppe Mastrilli. »

nait de mettre au monde un fils auquel il sert de parrain, après avoir raconté son histoire aux pauvres gens. Le pêcheur lui dit de boire et manger tandis qu'il va auprès de son bateau, mais il trahit Mastrilli au lieu de le secourir; on arrête ce coupable et on l'envoie aux galères. Trois jours après son arrivée, il raconte adroitemennt son histoire au général des galériens, qui fait ôter ses fers, et lui fait commander douze cents de ses camarades. Sept ans après, la cour de Rome le réclame; on l'enchaîne et on l'envoie à Rome par mer. Dans le même temps une princesse de la Cour s'était embarquée sur une autre galère; effrayée par un orage, elle se fait mettre à terre et voyant l'état de Mastrilli, elle le fait délivrer de ses fers. Cet événement se passe heureusement près de Terracine; le pauvre bandit frappe à sa porte et est reçu par ses fils avec des transports de joie; il leur raconte ses aventures, et ils partent tous pour Gaëte, où ils veulent punir le perfide pêcheur qui s'était rendu coupable envers Saint-Jean-Baptiste, en trahissant le parrain de son enfant; ils l'assassinent barbarement. Leur premier exploit fut de saisir le général des galères napolitaines, et de lui imposer une rançon de trois mille écus d'or. Pourvu de cet argent,

Mastrilli sert fidèlement de guide au prince Corsini dans un voyage périlleux, et en obtient comme récompense des lettres de protection. Peu après il rencontre des marchands, et s'empare de la moitié de leur propriété; mais des rivaux jaloux le dénoncent à la justice; il est poursuivi par des sbirres ainsi que ses fils, et forcé de livrer bataille.

Per quattr'ore di tempo in quel giorno,
Tremava ogni Cristian in quel luogo,
Altro non si vedeva in quel contorno
Nove persone morte si trovorno (1).

Mastrilli et ses fils vont ensuite à Rome, où ils obtiennent de nouvelles lettres de protection; ils partent de là pour Livourne, et s'y embarquent pour Terracine. A son arrivée, Mastrilli est atteint d'une maladie dont il avait déjà ressenti les effets pendant son voyage; les progrès en sont rapides, il fait chercher un prêtre et se confesse; mais ses fils craignant une trahison de la part du saint homme, tiennent celui-ci renfermé jusqu'à la mort de leur père. Dès que l'officier des sbires apprend la

(1) « Durant quatre heures, dans ce jour-là, tous les chrétiens tremblaient dans ce lieu; on ne voyait tout autour qu'une pluie de plomb et qu'une terre de feu: neuf personnes perdirent la vie. »

mort du brigand, il se transporte dans sa maison, et après avoir tiré un coup de fusil sur le corps, il lui coupe la tête, afin d'obtenir la récompense promise. Les fils de Mastrilli désespérés de cet événement, forcent le prêtre à écrire à Rome, pour certifier que leur père s'est confessé, et a reçu l'absolution avant que d'expirer : l'officier, convaincu de fraude, est condamné aux galères, et la mémoire de Mastrilli est ainsi lavée de la tache d'une mort impénitente.

3° *Une nouvelle histoire de Bartholomée, romain; dans laquelle on raconte ses exploits et sa mort.*

Ce poëme est écrit dans le même genre que celui de Mastrilli, mais il ne porte pas un caractère si hardi.

4° *La belle histoire de la vie et de la mort de Pietro Mancino, chef de bandits, dans laquelle on parle des captifs qu'il faisait, afin d'en obtenir des rançons, et des meurtres qu'il commettait dans le royaume de Naples.*

Ce poëme commence ainsi :

Io canto li recatti, e il fiero ardire
Del Gran Pietro Mancino fuoruscito

Quanti nemici suoi fecea morire
In tutto il tempo, ch' è stato bandito;
Perdonatemi Muse, in questo dire
Se non vi chiamo d'all' Eliconio sito
Che parlando di guerra, mie carte
Di Bellona la Musa Apollo è Marte (1).

En effet, Pietro Mancino a plus de droits à un poëme d'un style élevé, que la plupart des brigands. Il était fils d'un savant médecin, et avait une belle figure ainsi que ses deux sœurs; en défendant ces dernières, il commit deux meurtres, et comme ses victimes étaient des princes, il n'avait aucun espoir de pardon; ce qui l'engagea à se joindre à une bande de brigands. Il saisit d'abord un docteur, et puis un homme d'affaires, et obtint pour chacun d'eux une rançon de trois mille écus; il employa une partie de cet argent à secourir des infortunés, et surtout des femmes. Le prince San Severo mit sa tête à prix pour douze mille écus, que Mancino se décida à obtenir pour lui-même.

(1) « Je chante les criminels et le féroce courage du grand Pierre Mancino exilé, et le nombre d'ennemis qu'il fit mourir pendant qu'il était bandit. Muses, pardonnez-moi si, pour ce récit, je ne vous appelle pas de l'Hélicon; mais, en parlant de guerre, Bellonne sera ma muse, et Mars sera Apolllon pour moi. »

Il se déguise, et muni d'une tête de mouton, il va auprès du prince, lui montre une partie de la tête, et reçoit l'argent. Dès qu'il le tient il se met à rire, et dévoile la ruse au prince, puis retournant vers ses camarades, ils vont en Sclavonie, où ils reçoivent une généreuse hospitalité. Lorsque leurs moyens sont épuisés ils reviennent dans la Pouille, pour se procurer de l'argent. Leur premier exploit, en rentrant en Italie, est de se déguiser en moine, de visiter le chef d'un riche monastère, et de lui extorquer trois mille écus; puis, Mancino, par son adresse, contraint un de ses camarades qui voulait le trahir, à abandonner son dessein, et à lui payer six mille écus. Après s'être emparé d'un demi-million en or, qui appartenait au vice-roi de Naples, il traverse l'Italie et s'embarque à Barlette pour la Dalmatie, où il possédait un château. Il y vit avec une magnificence royale. Il est employé dans la défense de Corfou contre les Turcs; enfin, il tomba malade, et

A Pietro intanto il mal si aggravava
E da se stesso lo conosceva
Che giorno, e notte chiamava, e pregava
Per avvocata Maria, che teneva,
Perche semperre il sabbato guardava
E mai peccato non vi commeteva

Maria chiamava, e bagnava le gote
Rese l'anima a Dio col sacerdote (1).

5° *La vie et la mort infortunée de Henri Gobertinco, voleur de grand chemin, qui tua neuf cent soixante-quatre personnes et six enfans, sur le territoire d'Otrante.*

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette histoire atroce, est le regret de ce scélérat, de n'avoir pas assez vécu pour accomplir le vœu qu'il avait fait de tuer mille personnes. Il tenait un journal où il inscrivait chaque meurtre avec la date.

6° *Histoire véritable de la vie, des prouesses, des exploits et de la mort du fameux bandit Angelo del Duca, natif de San-Gregorio.*

Ce poëme ne mérite pas qu'on en cite des morceaux, et le peuple ne le goûte pas beaucoup.

(1) « La maladie de Pierre devenait plus sérieuse; il le connaissait bien : jour et nuit il appelait et priait Marie d'être son avocat, parce qu'il avait toujours observé le samedi (*), et ne commettait aucun péché ce jour-là : il appelait Marie, et les joues baignées de larmes, il rendit l'âme à Dieu, ayant le prêtre auprès de lui. »

(*) Le samedi est consacré à la Vierge.

7° *La mort d'Oronzo Albegna de Brescia, qui fut exécuté pour avoir tué son père et sa mère, avoir étranglé deux frères, et coupé la tête à sa sœur encore au berceau.*

L'auteur commence ainsi, d'une manière très-convenable :

Canto non già d'amor; non già di morte,
Canto non già di gioja, o di contento;
Canto solo d'oror(1).

8° *Spectacle atroce, etc., etc.*

C'est le récit d'un autre parricide.

9° *La cruauté punie, ou le récit des barbaries commises à Venise, par Veneranda Porta, et Stefano Fantini, avec leur mort.*

Ce poëme est écrit en pur toscan.

10° *Nouvelle histoire d'une femme d'Alicante, qui tua son fils et qui le fit manger à son chien et à son mari; on y voit comment elle fut portée en vie aux enfers, par les diables.*

11° *Nouveau livre, où l'on voit la méchante vie que menait un ministre d'État,*

(1) « Je ne chante ni l'amour, ni la guerre;
» Je ne chante pas la joie ou le bonheur;
» Je ne chante que des choses horribles. »

qui fut sauvé par sa bienfaisance en fondant un hôpital.

Ces échantillons suffiront pour faire connaître au lecteur, l'espèce de poëme que comprend cette seconde division, la liste pourrait en être plus longue; mais les listes sont pour la plupart des répétitions dégoûtantes de meurtres, et l'on peut regarder comme bien dégradés ceux qui font leur amusement habituel de la lecture de ces ouvrages.

TROISIÈME DIVISION DE LA PREMIÈRE CLASSE.

Nous placerons à la tête de cette division, Orphée et Eurydice, nommée aussi « *Orfeo della dolce lyra.* » L'auteur a suivi exactement la fable antique; mais le style et la versification sont au-dessous de la critique, et quelquefois même impossible à rendre.

2. L'épisode de Tancrède et Clorinde, autrement *Crolinda*, est encore un des sujets favoris du peuple.

3. *L'histoire des Horaces et des Curiaces.*

Le roman commence réellement après qu'Horace a tué sa sœur; fait que l'histoire a consi-

gné. Horace est banni, il va en Grèce et en Asie, délivre des jeunes filles opprimées, et punit les chevaliers félons. Tullus, roi de Rome, lui écrit enfin pour l'engager à revenir; il part aussitôt, et arrive en très-peu de temps de Corinthe à Ostie, où il trouve ses amis bien portans, et le roi dans des dispositions favorables pour lui; ce monarque est si content de le voir, qu'il envoie des messagers annoncer son retour dans des pays dont les romains de ce temps-là n'avaient jamais entendu parler; la France, le Congo, la Galice, la Pologne, la Chine, l'Alsace, l'Assyrie, Naples et Venise; et fait, de plus, célébrer des fêtes à Rome pendant trois jours.

> Da fuochi, ed archi e *di cugagua un monte*,
> Con suoni, e canti, e di buon vino un fonte (1).

Après cela, *Horace, la fleur des champions*, peu satisfait de Rome, part pour conquérir le royaume de Macédoine, au nom de sa femme Clarisse, qui en avait été injustement dépouillée.

4. *Histoire d'Attila, surnommé le fléau de Dieu :* On y a étrangement confondu la vérité et la fable, en mêlant le tout avec de vieilles chroniques teutoniques.

(1) Il y eut des feux de joie et des arcs de triomphe, une montagne de bonne chère, des concerts, des chants et une fontaine de bon vin.

5. *Récit fidèle de la délivrance de Vienne, de la prise de Strigonie, et de la mort du grand-visir, qui eut la tête tranchée.*

C'est un des sujets les plus goûtés, il est traité légèrement et gravement dans l'histoire, et dans les *rozzi rime* du peuple. Filicaïa l'a illustré, et il est chanté dans la capitale de la chrétienté, comme le triomphe de la croix sur le croissant.

6. *La malheureuse reine de Chypre, et les infortunes de Roger, fils du roi de Crète: conte moral et agréable.*

Gundobald, roi de Chypre, avait une belle femme, Arimène; tous deux étaient bons et clémens; mais deux méchans frères du roi, Osman et Eupramont, conspirèrent contre eux et tuèrent Gundobald. Arimène en s'enfuyant dans un petit vaisseau, échoua sur la côte de Crète, où peu de temps après, elle mit au monde un fils plus beau qu'Adonis ou l'Amour. A la même époque, le roi de Crète ayant découvert que son fils Roger était chrétien, l'avait banni de sa présence. Ce dernier arriva au

lieu où s'était réfugiée la belle reine; il en devint amoureux, et offrit de la protéger; ils s'étaient décidés à se réfugier à Rome, lorsqu'ils furent pris par un pirate, et vendus comme esclaves au roi d'Égypte. Après bien des malheurs et des aventures, qui donnèrent occasion à Arimène et à Roger de signaler leur vertu et leur courage, ils furent de nouveau faits prisonniers, et conduits à la cour du frère de Roger, qui les condamna à mort; mais au moment où on les attachait au pieu, la foudre frappa le tyran; Roger et Arimène devinrent souverains de la Crète, et placèrent le bel enfant sur le trône de Chypre.

> Mortale apprendi : è Dio paziente, e buono,
> Ma la giustizia al fin gli è cara amante,
> La spada del signor non taglia in fretta,
> Quanto piu tarda, fa maggior vendetta (1).

7. *La déroute de Roncevaux, où périrent Roland et tous les Paladins; divisée en deux chants.*

Ce poëme est une longue description de la déroute bien connue de Roncevaux. Les exploits de Roland et d'Olivier, et les bons mots de Turpin, sont minutieusement rapportés. Un des principaux événemens du poëme, est le moment ou le Paladin donne du cor, malheureusement trop tard pour obtenir la victoire. Le Dante a tiré de cet incident une de ses plus belles comparaisons, lorsque, parlant de Nemrod donnant du cor, il dit :

> Dopo la dolorosa rotta, quando
> Carlo magno perdè la santa gesta,
> Non sonò sì terribilmente Orlando (1).

Nous donnerons quelques morceaux de ce poëme. On ne peut le comparer à *Chevy Chase* (ballade anglaise), mais il n'est pas inférieur à *Sir Bevis* (autre ballade); la description de l'approche de l'armée Païenne nous paraît être un des meilleurs morceaux du poëme :

> E si udivan sonare i gnaccheroni,
> E tante busne, e corni alla moresca,
> Che rimbombava per tutti i valloni,
> E par che sotto terra quel suon esca,
> Tante pennacchi, e tante stran pennoni
> Tante divise, la più nuovo tresca
> Era cosa a vedere al cert' oscura
> Da Orlando in poi, a ognun facea paura.

(1) « Apprends, mortel, que Dieu est patient et bon, mais qu'il aime surtout la justice; l'épée du Seigneur, qui ne frappe pas à la hâte, se venge d'autant plus sûrement qu'elle se venge plus tard. »

(1) « Roland ne sonna pas si fort, lorsqu'après la douloureuse déroute Charlemagne perdit la sainte bataille. »

L'anitrir de cavalli, e il mormorare
De Pagan, che venivan minacciando,
Che ognun volea i Christiani tranguggiare
E Falsiron bravava con Orlando;
Parea quando piu forse freme il mare
Scilla e Cariddi co' mostri abbajando
E tanto l' aria di polvere è piena
Come si dice nel mare della rena.
Quivi eran Zingare, Arabi, e Soriani
Dell Egitto, dell' India, e di Etiopia,
E sopra tutti di molti Marani,
Che non avea nessuno insegna propria,
Di Barberia, e di luoghi lontani
E di alcuni altri in questi v' era copia.
E ancora gente di Guascogna v'era
Pensa che anima e questa prima schiera.
Ed avean poi le sue strane armature
E più strane cappellacci quelle genti
Certe pellacce sopra il dorso dure
Di pesci cocodrilli e di serpenti
E mazzafursti, e grave accetto, e secure
E molti colpi commettono ai venti
Con dardi, archi, spuntoni, e stambecchi
E spade assai che lucean come specchi (1).

(1) « On entendait le son des timballes, des trompettes et des cors à la Moresque, qui retentissaient dans les vallons et semblaient sortir de dessous terre. Tant de panaches, tant de drapeaux étrangers, tant de devises, qu'une obscurité partielle rendait plus bizarres, effrayaient tout le monde, excepté Roland. On entendait les hennissemens des chevaux, les cris et les menaces des païens qui annonçaient la mort aux chrétiens, et Falsiron qui défiait Roland ressemblait au frémissement de la mer, aux monstres aboyans de Scylla et de Charybde, et les tourbillons de sable étaient si épais, qu'ils semblaient avoir été soulevés des abîmes des mers.

» Là étaient les Bohémiens, les Arabes, les Syriens, les habitans de l'Egypte, de l'Inde, de l'Ethiopie, et surtout beaucoup de Maures, qui ne portaient aucune enseigne; des Barbaresques venus de loin, une foule d'autres guerriers et des Gascons; quel courage avait une telle armée!

» Ils avaient d'étranges armures et des manteaux plus étranges encore, car ce n'était autre chose que des peaux dures de poissons, de crocodiles, de serpens et de léopards, étendues sur leurs dos, et ils frappaient l'air d'inutiles coups avec des dards, des arcs, des spontons, des frondes et des épées brillantes comme des miroirs. »

La bataille continue, on voit tomber les chefs les uns après les autres; la malheureuse vallée est remplie de sang jusqu'à la hauteur du genou, et les Sarrazins tombaient comme des poires trop mûres.

E Roncisvalle pereva un tegame
Dove fosse di sangue un gran bollito
Di capi di pieducci et d'altr' ossame (1).

A la fin Roland, épuisé de fatigue, vient faire boire son cheval Vegliantin, à une fontaine, mais à peine a-t-il mis pied à terre, que le pauvre animal expire, et Roland s'adresse à lui en ces termes:

O Vegliantin, tu m'hai servito tanto,
O Vegliantin, dov' e la tua prodezza,

(1) « Roncevaux paraissait un chaudron où l'on faisait bouillir du sang, des têtes, des pieds et d'autres os. »

O Vegliantin, nessun si dia più vanto,
O Vegliantin, venuta e l'ora sezza,
O Vegliantin, tu m'hai cresciuto il pianto,
O Vegliantin, tu non vuoi più capezza,
O Vegliantin, se ti fece mai torto,
Perdonami, ti prego, così morto (1).

Le cheval ouvre les yeux, et fait signe de la tête qu'il lui pardonne; et la situation du comte et de Vegliantin à la fontaine, est aussi touchante (à ce que dit la ballade), que le conte de Pyrame et Thisbé. Roland se confesse à un ange qui lui donne l'absolution, et le récit finit par sa mort. Le poëme qui est tiré de Pulci a été probablement écrit par des conteurs d'histoires.

Histoire de la vie de Guerrino, surnommé il Meschino (le misérable), où l'on fait le récit des nombreuses batailles qu'il livre aux Turcs et aux Sarrazins, et de la manière dont il retrouve son père et sa mère en prison à Durazzo.

Ce poëme est en grande faveur auprès du

(1) O Vegliantin! tu m'as bien servi; ô Vegliantin! où est ton courage; ô Vegliantin! personne ne doit plus se vanter; ô Vegliantin! l'heure fatale est sonnée; ô Vegliantin! tu as accru la cause de mes larmes; ô Vegliantin! tu n'obéis plus à la bride; ô Vegliantin! si je t'ai jamais fait de tort, pardonne-moi malgré ta mort. »

peuple. On peut se rappeler que le signor Cherubini parle d'un brigand qui s'amusait à le lire, pendant que ses camarades dormaient. On a introduit dans le sujet qui nous occupe, l'histoire de tous les pays, la fable et les enchantemens, et c'est peut-être pour cette raison qu'on le préfère même au conte de Roncevaux; après une invocation à la

Musa gentil, che sopra eccelsi allori,
D'Elicon godete aure tranquille (1).

viennent les infortunes du paladin Milo, prince d'Apulie et d'Albanie, qui avait été battu par les Turcs, et pris à Durazzo. Pendant ce temps, la nourrice à qui Milo avait confié son fils unique Guerrino, s'embarque pour le mener en lieu sûr; elle est saisie par des pirates, emmenée comme esclave, et l'enfant est vendu à un autre maître; ce dernier était un homme charitable, il porte Guerrino à sa femme, et lui raconte comment il l'avait trouvé presque affamé, et exposé en vente; elle s'écrie: « Oh misérable » (Meschino), et ce nom si bien ap-

(1) « Muse gentille qui, assise sur des lauriers élevés, jouis de l'air pur de l'Hélicon. »

La mélodie agréable de ces paroles en compense l'insignifiance dans l'italien; ainsi qu'une belle ouverture prépare les auditeurs à être contens sans qu'ils sachent pourquoi.

proprié à son état, lui reste. Le maître s'attache à cet enfant qui, à cinq ans, annonce déjà une naissance distinguée et de grands talens. L'empereur qui en entend parler, désire l'avoir près de lui, et le fait élever avec son fils. A peine âgé de seize ans, Meschino se présente secrètement à un tournoi, est vainqueur, mais ne peut obtenir les prix parce qu'il était esclave et non chevalier; il fait alors chercher tous les devins pour découvrir ses parens; mais ses recherches sont inutiles. Enfin un vieux satrape lui dit d'aller à l'Arbre du Soleil, où il apprendrait ce qu'il voulait savoir, ajoutant que c'était le même arbre où Alexandre-le-Grand avait été s'informer de l'heure et de la manière de sa mort. Meschino part, et rencontre des géans, des enchanteurs, des animaux, et toutes les merveilles que raconte Marco Paolo, jusqu'à ce qu'il arrive à la place où le soleil touche les racines de la terre; en un mot à la dernière montagne du monde, il abandonne son cheval et son armure de verre, et trouve l'arbre, qu'il veut consulter sur-le-champ; mais un vieillard lui apprend qu'il faut attendre le lever du soleil; au moment fixé, il en reçoit l'information suivante qui ne le satisfait guères :

Ser Meschino
Guerrier del genitor fosti

La tua Stirpe è di sangue Paladino.
Zeffira fu la balia, e per destino
La madre, e il padre sta incatenato:
Detto che gliabbe queste parole
In silenzio resto l' albero, e'l sole (1).

Le vieillard lui conseille d'aller demander une explication à la sibylle au milieu de l'Italie. Il se remet en route et passe, on ne sait pourquoi, à Marseille et à Livourne. Il rencontre la fée Alcine, qui essaie sur lui toutes sortes d'enchantemens; mais il lui résiste, et la voit un jour où la mécromancie perdait tout pouvoir sur elle; elle lui paraît alors vieille et laide, et cette vue encourage le chevalier à lui résister. Enfin il la quitte sans en avoir reçu de meilleures instructions sur son père, et se rend à Rome où le Pape le bénit. De là il va en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle, délivrant les pays qu'il traverse, des voleurs et des monstres. A son retour il joint l'armée chrétienne qui marchait contre les Turcs. Durazzo est pris dans cette guerre, et Meschino, ou plutôt le chevalier Guerrino, retrouve ses parens,

(1) « Meschino, ton père fut un guerrier, ta race est celle des Paladins ; Zéphire fut ta nourrice; et le destin a voulu que ton père et ta mère fussent emprisonnés. Après avoir prononcé ces paroles, l'arbre et le soleil gardèrent le silence. »

et épouse une grande reine avec laquelle il vit fort heureux.

Ecco quanto proposi, O mio lettore
L' istoria onesta, che venni a narrare
Del Guerrino, che forte nel valore
Per il padre vendetta volle fare
Acquistò ancor la sposa che nel fiore
L' eta gentile allor solea passare;
Cosi tra di loro ebbero a giojre
E chi sia più contento io non so dire (1).

La ballade moderne de Meschino est l'abrégé d'une longue histoire en prose, dans laquelle l'auteur conduit son héros à travers l'Europe, l'Asie, l'Afrique et même jusqu'à la *Taprobane*. Il va non-seulement à l'Arbre du Soleil, mais dans la Caaba; il devient chef des forces militaires du prêtre Jean; il tue des lions comme Antar, et des Sarrazins comme Roland; cependant il combat sans scrupule à la tête des armées du Soudan, et s'excuse en disant que Moïse avait été aussi au service des Égyptiens. Pour obtenir un oracle de l'Arbre du Soleil, il prie Apollon et Diane avec autant

(1) « Voilà, mon lecteur, ce que je me proposais: je viens de raconter l'histoire honnête de Guerrino, qui, voulant employer son courage à venger son père, acquit encore une épouse dans la fleur de l'âge; ainsi tous furent satisfaits, et je ne puis dire qui fut le plus content parmi eux. »

de foi que Saint-Jacques de Compostelle. En un mot, il n'y a pas d'histoire, de fable, aucune sorte de guerre, des nations sauvages ou civilisées; aucune espèce d'ennemi, soit homme, géant, dragon ou enchanteur que l'on ne trouve dans Guerrino Meschino: ces aventures étranges et sauvages doivent avoir, sans doute, un grand intérêt pour les personnes entre les mains desquelles on la trouve, les bandits de Sonnino.

9. *La charmante histoire de Liombruno.*

C'est encore une histoire d'enchantemens, qui commence de la même manière qu'un conte rapporté dans le livre des héros danois, où il est question d'un homme qui mena son fils dans une île située au milieu d'une rivière, pour le vendre au diable. La suite ressemble à l'histoire allemande d'un peuple qui se marie avec des aigles et des ours; le conte finit par le tableau du bonheur dont jouit le chevalier avec une fée chrétienne; le dénouement est amené par les bons offices de Sirocco (vent du Sud-Est) qui montre à Liombruno le chemin qui conduit au palais de la fée Aquilina.

10. *Les aventures de deux fidèles amans, Clarina et Tamante.*

C'est un conte corse très-moderne. Tamante

est un jeune Génois, et Clarina une Corse; les Français saisissent le jeune homme et veulent le mettre à mort, mais Clarina aidée de trente Corses fidèles, parvient à le délivrer; elle l'épouse, et tous deux se réfugient à Gênes. L'action se passe sous le Gouvernement du général Paoli.

11. *Histoire d'Ottinello et de Julia.*

C'est un roman; le jeune homme devient amoureux de sa belle sur le portrait qu'on lui en fait, il la voit et s'en fait aimer; le hasard fait tomber Ottinello entre les mains des pirates, et il est vendu comme esclave, mais il trouve un vase plein d'or, se rachète et revient en Italie, où il épouse Julie et vit fort heureux.

Indépendamment de ce genre de ballades romanesques, les épisodes du Tasse et de l'Arioste et les contes de Boccace fournissent des sujets aux chanteurs et aux conteurs, dont les talens brillent surtout aux fêtes du Monte Testaccio, au mois d'octobre. Tous les dimanches et jeudis de ce mois, la population de Rome va faire collation sur cette colline; les tables sont dressées sous des mûriers, entre le mont et la pyramide de Caius Cestius. Cet espace appartenant exclusivement au peuple romain, on danse, on chante, et l'on écoute des récits

jusqu'à la nuit. Le dernier jour du mois, ces fêtes sont terminées par une danse dans laquelle les hommes tiennent des torches allumées. Les réjouissances ont lieu en honneur de la vendange; les femmes des dernières classes vêtues de leurs habits de fête se promènent alors tous les jours en voiture découverte dans les rues de Rome et finissent la journée au Monte Testaccio : les habitans du quartier de *Tre Monti* se distinguent par leurs divertissemens. Avant l'année 1465, les courses de chevaux qui se font maintenant dans la rue du Cours, avaient lieu au Monte Testaccio.

SECONDE CLASSE.

POËMES BURLESQUES.

A la tête de cette classe, nous placerons le *Maggio romanesco* ou le mât de Cocagne de Rome, poëme en douze chants et en stances de huit vers. Les événemens sont véritables, et tirés de la vie de Nicolas Lorenzi, connu sous le nom de Cola di Rienzi. Le poëte Peresio s'est donné la licence d'introduire des person-

nages assortis au goût du peuple; le Destin, le Hasard, un sorcier, une sorcière (1), une fée, et Madame la Fortune. Nous en donnerons le plan tiré de la préface de l'auteur. Cola di Rienzi, tribun du peuple romain, en 1347, voulant divertir le peuple, fit élever un mât de Cocagne, et une écharpe fut la récompense promise à celui qui le premier atteindrait le haut du mât; le vainqueur devait encore jouir des honneurs du triomphe. Pour le maintien du bon ordre on défendit par une proclamation, de porter des armes près du lieu où se passait la fête. Rome était alors divisée en douze

(1) Nous ne savons s'il faut ranger la *Beffana* du jour des Rois dans la classe des fées ou sorcières. La soirée de l'Epiphanie est la fête des enfans à Rome; on ne tire pas des rois et des princes comme chez nous, mais on donne et on achète des gâteaux, des fruits, des confitures et autres bonbons. La *Piazza della Rotonda* (Panthéon) se distingue ce jour-là par l'effet agréable des boutiques de gâteaux et de fruits, ornées de fleurs et illuminées avec des lanternes de papier. Des personnes costumées comme ma mère l'Oie et nommées à Rome *Beffana*, se promènent dans les rues et sont l'objet des saillies de la populace. Mais l'importance des Beffana visibles ne peut se comparer à celle des invisibles: lorsque les enfans vont se coucher ils suspendent un bas a leur chevet, et s'ils ont été sages, ils le trouvent le matin plein de bonbons; mais s'ils ont été méchans, la Beffana n'y met que des pierres: nous avons été témoins de la satisfaction et du chagrin causés par les dons impartiaux de la Beffana.

quartiers (maintenant en quatorze). Les principaux jeunes gens de chaque quartier se présentèrent pour disputer le prix; Jaccacio du quartier de Monti, et Tita de Trastevere, atteignirent tous deux le haut du mât et se battirent pour la récompense. Rienzi jugea comme le juge de la fable, car il brûla le mât et se fit un manteau avec l'écharpe; mais cette décision mécontenta le peuple qui, s'étant divisé en deux bandes, s'arma et commença une bataille que le tribun ne put arrêter; le calme se rétablit enfin au son de la cloche du Capitole, et fut suivi de la publication d'un second édit, pour défendre de porter des armes; mais toutes les manières proposées pour décider la question manquèrent leur but, les querelles recommencèrent et durèrent pendant des mois entiers. Enfin Rienzi proposa une lutte, et Jaccacio ayant vaincu son adversaire, remporta le prix pour lequel on avait si long-temps combattu. Le poëme est terminé par l'entrée triomphale de Rome, des habitans del Monti, précédés de leur champion et suivis de leurs amis. Le dialecte est celui du bas peuple de Rome. Ce poëme fut imprimé en 1688 et commence ainsi :

Il palio conquestato, e le sgherrate
Bizzarre io canto, et li tremendi affronti

Amori e sdegni, e risse ingarbugliate
Che fece un Bravo del Rion de' i Monti
Li sfarzi (1) de le Belle innamorate,
L'austuzie de i Zerbini argute e pronti
Bisbigli, e impicci, e tiritosti (2) a soma
Successi drento (3) al Gran Castel di Roma (4).

Viennent ensuite les complimens ordinaires à François de Médicis, patron du poëte, une invocation à la muse, et une introduction où se trouvent les noms des douze quartiers :

Campitelli con Ponte era in più ordita
Con Trevi e Pigna, e Regola, e Parione:
Trastevere e Santagnelo in più sforzo
Monti, e Ripa, e Colonna, e Campo Marzo (5).

(1) Sfarzi, folles réjouissances.
(2) Tiritosti, culbutes.
(3) Drento pour dentro, dedans.
(4) « Je chante le prix remporté, les guerres bizarres, les terribles disputes, les amours, les mépris et les dangers qui ont illustré un brave du quartier del Monti; les folies des belles amoureuses, l'esprit prompt et rusé des merveilleux de ce temps; les bisbilles, les embûches et les chutes qui se succédèrent dans le grand château de Rome. »
(5) « Les gens du Capitole et du Pont gardaient le plus d'ordre, ainsi que ceux de Trevi, de Pigna, de Regola et de Parione : ceux de Trastevere, de Sant-Angelo, del Monti, de Ripa, de Colonna et de Campo-Marzo étaient les plus nombreux. »

Les douze quartiers en forment maintenant quatorze. Les habitans de Rome sont divisés en quatre classes distinctes : les Monteggiani, Romani, Popolanti et Trasteverini; les premiers, habitent les sept collines; les seconds, le Corso et le reste du Champ de Mars; les troisièmes, le voisinage de la porte du Peuple, en dedans et en dehors des murs; et les derniers, le quartier situé au-delà du Tibre.

Le poëte fait après cela une description satirique de Rienzi, après quoi l'action commence. L'écharpe est dépeinte suspendue au mât; elle était de damas bleu, avec des fleurs brodées (1). Le mât était élevé dans le Campo Vaccino, vis-à-vis le temple de la Paix, les bancs étaient élevés pour les spectateurs vers le mont Palatin, et le Colisée paraissait mesquin en comparaison du théâtre de Rienzi; le laurier et le myrte décoraient les ornemens d'architecture, les colonnes et les pilastres.

Le troisième chant contient une description des objets mis en vente dans une foire italienne. Nous en extrairons le passage suivant :

For del Teatro a passeggiar vicino
C'erano a Centonara Venderoli,
Chi gridava Acquavita d'Anesino,
Chi strenghe e spille, e Esca, e Solfarole
Chi Ciammellette fresche, e'l Confortino
Chi Pettini, scopette, e Fusaroli,

(1) Les prix distribués aux vainqueurs des courses de chevaux au Corso, pendant le carnaval, sont encore des pièces de brocard d'or, de velours ou de soie; ils sont fournis par les juifs, qui jadis étaient obligés de courir eux-mêmes. (*Voyez* Antony Munday's englishman's Life in Rome.)

Mà assai strillar sentivanse più spesse,
Fusaglia dolce, e Mosccarelle allesse.

Meglio che posso ve racconto, e tesso
La stadona, ch'in campo i Bottegari
Haveano fatta una doppo l'altro appresso,
Con Merciarie da sbegottir l'avari
Sparse a montoni havean pè terra messo,
Prima pile e tegami i Pignattari,
E sotto a tende c'eran da più bande
Pratte e boccali della Ripa grande.

Spesso fermar vedevase la la gente
Dintorno a le cestole, e canestroni
Più d'un provava ancora da valente
E cetere e chetarre e colascioni
Mostravanse le donne fisse attente
A contemplar bambocci, et pupazzoni,
Chi la scuffia, a lo specchio s'aggiustava,
E chi pè bella se pavoneggiava.

Gridava un bottigar scarpe, e pianelle,
L'altro caraffe ampolline, e bicchiere
Palette l'altro, trepiedi e padelle,
Pendeva el gipponar vestiti intieri
El valegiar spandea stivali e selle
Buglie, e baulli, bisacci e braghieri
L'argentieri havean cento belle cose
E l'orefici più de la curiose.

Stava a un baccone un gran bel mucchio adorno
De capelli, scuffioti, e berrettini
El camisciaro havea a la mostra intorno
Tele, mutande, camisci e scarpini
L'uccellator, la pavoncella e 'l storno
Cardellucci è cenari e verzellini

E piagnea co 'la mamma ogni figliolo
Ch'in mane volevo il sorce moscarolo.

C'era un gran sforgio in una bella stesa
De pannispalli, ventagli e fettucce
Un altro n'era in una stanga appesa
De camisciole, e calze, e de bragucce
Strillava el caldarar da bona spesa,
Padelle, e concoline trelucce,
E mostrava el pizzicarolo a tutti,
De mortatelle i tagli e de presciutti.

Tenea 'l mercanti, e drappo, e telettone
E un gnomerator naspe et conocchie
E'l telarol cambraie e zenzilone,
E chi le cosce in filze de rannocchie
Havea 'l Villan ripien più d'un cestone
De pigne, et noci melasecche e noechie
Chi al cocchiarar voleva i fusi buoni
Chi 'l cocchiarone pè le maccaroni.

Damaschino il sapon squisito raro,
Pomate, oglio odorosi, e saponetti
Polver de cipro, et guanti havea 'l guantaro
Da servir bene ognuno, et larghi, e stretti.
Candelieri, e lucerne l'ottonaro,
El collarar collari, e manechetto
Chi vendea forbicette in frà le genti,
Chi nettorecchie e chi stuzzicadente.

Havean merangolari molte spase,
De merangoli a monti, e lemonelli,
Fruttaroli de scafi, e de cerase
Insallatari d'agli e ravanelli.
Portate havean le donne da le case,
Crie fresche, piccione e pollastrelli

Ed altre ce affolavano abbondenza.
D'erbe odorose, e fiori e mesticanza(1).

(1) « Près du théâtre on voyait se promener des centaines de marchands; les uns criaient de l'anisette, d'autres des cordons et des épingles, des friandises, des allumettes, des gâteaux, des confitures, des peignes, des brosses, des fuseaux; mais ce que l'on criait le plus, c'était du jus de pommes cuites.

» Les maîtres des boutiques avaient dressé leurs stalles près les unes des autres dans le champ, mieux que je ne pourrais vous le raconter: les magasins de mercerie, disposés sur la terre, étaient élevés en montagnes, de manière à effrayer les avares; les potiers avaient des pots et des cruches, et, sous leurs tentes, on voyait de tous côtés des plats et des bocaux, della Ripa grande.

» La foule s'arrêtait souvent devant les paniers et les corbeilles; d'autres essayaient des guitares et des lyres pour montrer leur talent: les dames considéraient attentivement les poupées et les poupons; elles essayaient des bonnets devant le miroir, et la plus belle se pavanait.

» Un marchand criait des souliers et des pantoufles, un autre des carafes, des bouteilles et des verres; un troisième des pelles, des trépieds et des poêles à frire. Le fripier mettait en montre des vêtemens complets; le bourrelier exposait des étriers, des selles, des valises, des malles, des besaces et des gibecières; l'orfèvre étalait cent belles choses, et le bijoutier des choses curieuses.

» Une grande quantité de chapeaux, de coiffes et de bonnets étaient suspendus à un bâton. Le marchand de toiles offrait des toiles, des caleçons, des chemises et des chaussons; l'oiseleur apportait des vanneaux, des étourneaux, des chardonnerets et des serins. Les enfans pleuraient et demandaient à leur mère de leur donner la souris tachetée.

Ce morceau peut donner une idée de la versification de ce poëme, et faire connaître ce que c'est qu'une foire romaine.

» Dans une boutique étaient étalés des manteaux de drap, des éventails et des rubans; une autre, établie à côté, était pleine de camisoles, de caleçons et de pantalons: le chaudronnier criait des poêles, des casseroles, des chaudrons de bonne espèce; le charcutier montrait à tous des morceaux de mortadelle et de jambon.

» Quelques marchands tenaient des étoffes de soie et d'or; d'autres faisaient l'énumération de leurs dévidoirs et de leurs quenouilles; et tandis que l'un vendait des batistes et des dentelles, son voisin offrait des cuisses de grenouilles: un paysan avait plusieurs paniers pleins de pommes de pin, de noix, de nèfles et de noisettes. Le cuisinier demandait du bois de tous côtés, et d'autres criaient: *Cuisinier, les macaronis.*

» Celui-ci offre un savon rare et exquis, des pommades, des huiles odoriférantes, des savonnettes et de la poudre de Chypre; et chez le gantier, on trouvait des gants pour toutes les mains, larges ou étroites. Le ferblantier cherchait à vendre des chandeliers et des lanternes; le marchand de cols criait ses cols et ses manchettes; plus loin, on vendait des ciseaux, des cure-oreilles et des cure-dents.

» Les marchands d'oranges étaient les plus nombreux: on les voyait entourés de leurs paniers d'oranges en montagnes, de citrons, de prunes et de cerises; de salades d'ail et de radis. Les paysannes avaient apporté des œufs frais, des pigeons, des poulets, des aromates, des fleurs, des herbes fines et une foule d'autres choses. »

Quoique ce poëme roule principalement sur les passe-temps des Romains, il renferme aussi des remarques satiriques sur Rienzi, comme on doit s'y attendre d'après la date de cette composition, et les opinions politiques de la famille dans laquelle l'auteur avait choisi son patron, car ces patriciens détestaient et méprisaient le législateur plébéien qui avait donné une constitution libre : on ne retrouve pas dans le *Cola de Renzo, che'l principe faceva* du Maggio, *le sprito Gentil* de Pétrarque ; ce dernier poëte même y est tourné en ridicule, et il y est qualifié de *campion d'un Notaruzzo.* La vie de Colas de Rienzi, écrite en prose dans le langage romain de son temps, et publiée par Fortifiocca, en 1624, rend plus de justice au tribun ; ce livre, maintenant très-rare, est fort intéressant.

2° *Le Meo Patacca, ou la gloire de Rome, lors de la délivrance de Vienne ; poëme héroï-comique, dans le langage du peuple romain, par Joseph Berneri ; dédié à l'illustre D. Clément, seigneur de Rospigliosi,* 1695.

Ce poëme est peut-être encore plus aimé du peuple que le précédent, et c'est probablement parce qu'il est entièrement écrit dans son dialecte. Nous rapporterons ce que l'auteur dit à ce sujet dans sa préface.

La première chose à remarquer dans le dialecte du peuple romain, est la répétition de certains mots dans la même phrase, pour donner plus de force au discours ; cette répétition est précédée d'une courte pause : tels que *la vò finì, la vò;* on a en anglais une locution du même genre : *I will make an end of it, that I will.*

En second lieu, on retranche souvent la dernière syllabe des infinitifs, comme : *fini* pour *finire*, finir ; *fà* pour *fare*, faire ; *sapè* pour *sapere*, savoir ; quelquefois aussi on laisse de côté la dernière syllabe d'autres mots, et quelquefois c'est la première, comme *sta tu bravura*, pour *questa tua bravura.*

Une troisième différence dans le bas-romain, est la substitution que l'on fait de la particule *ne* pour les syllabes retranchées dans quelques mots, tandis que dans d'autres on ajoute cette même particule : ainsi, *fane* pour *fare*, faire ; *sapene* pour *sapere*, savoir ; *quine* pour *qui*, ici ; *chine* pour *chi*, qui ; *piùne* pour *più*, plus.

La quatrième particularité est le déplacement et changement des lettres *l* et *r*, comme

grolia pour *gloria*, la gloire; *crape* pour *capre*, chèvre; la lettre *d* est aussi fréquemment omise, comme *quanno* pour *quando*, lorsque; *annà* pour *andare*, aller.

Outre ces formes usitées, de mots et de phrases, il en est un grand nombre d'autres en vogue parmi le peuple, que l'on n'entendra pas prononcer aux personnes qui parlent bien, et que l'on ne trouvera pas dans les bons ouvrages modernes. Quelques-unes sont tombées en désuétude. Nous pouvons ranger dans la première classe, *mo* pour *adesso*, maintenant; et *stracco* pour *stanco*, fatigué. Dans la seconde, nous mettrons des mots tels que *parapiglia*, confusion, que l'on traduirait mieux par *hurlubrelu; fungo*, un chapeau, littéralement champignon; *schiamazzo*, cri de joie; et beaucoup d'autres.

Le Meo Patacca commence au moment où la nouvelle du siége de Vienne se répand à Rome; aussitôt, le héros Meo Patacca, champion ou brave de la basse classe des Romains, rassemble un corps de ses camarades, et leur persuade de marcher à la délivrance de la ville. Le second chant est rempli des représentations faites au chef, par les familles, les femmes, et les amantes de ces héros, lors de leur départ; le troisième contient les disputes et querelles

du chef à cette occasion; le quatrième en est aussi rempli; dans le cinquième ces querelles se terminent, toutes à l'honneur de Meo; dans le septième il se prépare enfin à marcher, mais la nouvelle de la délivrance de Vienne arrive pendant ce temps. Le huitième chant nous apprend que Meo veut célébrer cet événement par des réjouissances, et réclame, à cet effet, l'assistance de ses anciens soldats. Le neuvième contient les amours et les jalousies de Meo, les préparatifs de sa fête; le dixième et le onzième offrent le récit de la fête et des prouesses de Meo Patacca, qui châtie tous ceux qui font l'insolent avec lui; enfin, le douzième donne la nouvelle de la prise de Bude par les chrétiens; et comme on dit que cette place était défendue par les Juifs et les Turcs, Meo attaque le Ghetto, où quartier des Juifs, le prend, et son triomphe termine le poëme.

La description du midi, à Rome, qui commence le second chant, nous rappelle les premiers vers du poëme de *Tam O'Shanter*, de Burns.

> Era quell' hora, ch' i Pizzicaroli
> Con le Perticha agguistano le tenne, [*tenne*, *tende*.]
> Innanzi alle lor Mostre, e i Fruttaroli
> E Ognun, che robba magnaticcia venne, [*venne*, *vende*.]

Perche pè fa servizio à i Nevaroli
El caldo insupportabile se renne [*renne, rende.*]
E allora il Sol, se non ci son ripari
Scalla le robbe, e scotta i Bottegari. [*scalla, scalda.*]
Questo ero il mezzodi, etc. (1)

Ceux qui veulent se former une idée du costume, des manières et des mœurs des Romains des basses classes, ne peuvent mieux faire, que de lire Meo Patacca.

Dans le second chant dont nous avons cité le commencement, on voit une diseuse de bonne aventure; ses ruses, et la crédulité de ses pratiques sont décrites avec beaucoup d'esprit; son costume et celui d'une jeune femme d'une classe un peu plus relevée, sont peints avec une grande vérité, et ne diffèrent pas du costume actuel des femmes romaines du même quartier (2). Depuis la défense de porter

(1) « C'était l'heure où les charcutiers dressent avec des perches des tentes devant leurs boutiques : les fruitiers, et tous ceux qui vendent à manger, en font autant, parce que le soleil, pour rendre service aux glaciers, devient alors d'une chaleur insupportable, et brûle les marchandises et les marchands, si l'on n'a soin de s'en garantir : c'était midi, etc. »

(2) Le costume des femmes des quatre quartiers dont nous avons parlé plus haut, n'est point uniforme; les Monteggiane portent un chapeau noir comme les hommes; les Romaines, une pièce de toile qui couvre la tête, costume qui n'est pres-

des épées ou des couteaux, on ne voit plus les combats singuliers, dont la description se trouve dans Meo Patacca; au lieu de la fronde et de l'épée, on fait usage maintenant d'une pierre cachée dans la main, avec laquelle on donne des coups mortels sur la tempe, ou d'un couteau, ou petit poignard porté de manière à échapper aux regards. Tel est l'usage des Romains de basse classe, et particulièrement de l'habitant de Trastevere. Nous avons fait mention du Meo Patacca, surtout à cause de sa popularité; il y a dans ce poëme beaucoup d'esprit, et des plaisanteries particulières aux Italiens, la bouffonnerie de Pasquin, d'Arlequin et consorts, sorte de *gaucherie adroite* (si l'on peut s'exprimer ainsi), qui, sans prétendre à l'esprit, excite de grands éclats de rire, et produit le même effet que le vin ou les liqueurs fortes qui échauffent la tête sans nourrir.

3. *Le Testament de l'Abbé Veccei* qui, chose étrange, est prohibé, mais qui passe par tra-

que plus en usage; les femmes Popolante s'habillent de diverses manières, mais elles ont toutes une chemise plissée autour du cou; celles de Trastevere se vantent d'avoir conservé, avec le plus d'exactitude possible, l'habit des anciennes romaines; mais leur corsage roide n'appartenait sûrement pas au costume antique.

dition de bouche en bouche, et dont il reste quelques copies que l'on vend secrètement. C'est un testament en vers plaisans, dans lequel l'abbé lègue plusieurs objets supposés à ses amis et parens, ainsi :

Item lascio il pugnale al mio Tutore
Che lo defenderà nell' ore fosche,
E con questo ammazzar solea le mosche
Cesare Domiziano Imperatore.
Gli lascio un Ferajol di panno nero
Che mandato mi fu d' Inghilterra
E se la mente mia forse non erra
Credo; che fosse di Martin Lutero.
Due bragiole di più cotte, e salate
Gli do con libre sette di lombetto
E gli sò dir che son di quel porchetto,
Che andava appresso à Sant' Antonio Abbate
Gli lascio di pregiutti pieno un' arca
Che dentro il Grego vin fur cotti allessi
E gli giuro, che son' de' Porci istessi
Che guardò Sisto quinto nella Marca (1).

(1) « Je laisse mon poignard à mon tuteur pour le défendre pendant la nuit; c'est le même avec lequel l'empereur Domitien tuait des mouches; je lui laisse un manteau de drap noir qui me fut envoyé d'Angleterre : si je ne me trompe, il appartenait à Martin Luther. *Item*, deux côtelettes bien cuites et salées. Je lui donne sept livres de filet de porc, et je peux lui dire que c'est du même cochon qui suivait saint Antoine. Je lui donne enfin une caisse de jambons cuits dans du vin grec, et je peux jurer qu'ils proviennent des mêmes porcs que Sixte v garda dans la Marche. »

L'abbé continue; il lègue un corset, dont les baleines ont été tirées du poisson qui engloutit Jonas; la queue de l'âne de Balaam; le clou avec lequel Joël tua Sisera; une mesure de cendres provenant, en partie, de l'incendie de Rome, sous Néron, et de l'incendie de Troie; et une foule d'autres articles profanes et sacrés. L'énumération qu'il fait des curiosités contenues dans le trésor papal, est la vraie cause de la prohibition de ce petit poëme. Il contient, outre le testament, quelques pétitions au pape et au roi de Portugal; des sonnets, et la fameuse chanson à la louange du cochon, qui est remplie de bons mots sur les sbirres, et d'allusions aux contes populaires; ces vers, devenus proverbiaux, sont dans la bouche de tout le monde.

4. *Le Margrande, ou la Grande Mer, par l'abbé Sperandio*, est une collection de contes, d'histoires satiriques et de chansons, qui n'a pas été imprimée depuis long-temps.

5. *Le pays de Cocagne* de Rossi. L'auteur célèbre dans ce poëme la découverte de cet heureux pays, où, suivant l'histoire, des petits cochons croissent tout rôtis sur les arbres, et crient : « Venez me manger. » Ce poëme est

au nombre de ceux qu'avoue le Parnasse italien:

Cucagna respondear gli scioglie e il mare;
Cucagna il cielo, e i venti imbalsamati
Di mille odor soavi, e senza pare
Che spirando veniar di tutti i lati,
Non d' incenso, di mirra, ovver di costo
Ma di Salami, e di braggiole arosto (1).

6. Les *Insectes*, dans lequel on chante la *mouche*, la *puce* et les *cousins*, est aussi placé au rang des poëmes classiques; mais, étant devenu populaire, ainsi que le dernier dont nous avons parlé, nous avons cru devoir en faire mention ici.

Il en existe encore une foule d'autres, tels que ceux dont nous donnons les titres :

L'histoire plaisante et agréable de la mort et du testament de M. Barbariccia; où l'on voit le legs qu'il fait à différentes personnes du contenu de son vaste cerveau.

Querelle plaisante entre une belle-mère et sa belle-fille

(1) « Cocagne répondait les rochers et la mer; Cocagne répétait le ciel, et les vents embaumés de mille odeurs suaves et sans pareilles, qui se répandaient de tous côtés et que n'exhalaient point l'encens, la myrrhe, ou des parfums de prix, mais des viandes salées, des côtelettes et du rôti. »

Dialogue où l'on voit les avantages et les inconvéniens d'avoir une femme.

Dispute agréable, par laquelle on apprend quel est le plus grand tourment de la faim ou de l'amour.

Tous ces poëmes sont plus remarquables par les bons mots et par la saillie, que par l'esprit qui y règne; ils ressemblent aux histoires en prose de Bertoldo et sa famille, qui sont l'équivalent du *Petit Chaperon Rouge*, etc. Ces contes sont intitulés :

Faits et gestes de Bertoldo, où l'on voit comment un paysan sage et rusé, après plusieurs événemens étranges, devient, grâce à son esprit vif et peu commun, courtisan et conseiller, suivis de son testament et de plusieurs de ses bons mots; viennent ensuite l'ignorance amusante et risible de Bertoldino, fils du sage et rusé Bertoldo. Ces écrits qui sont de véritables contes de nourrice, contiennent des proverbes et des sentences fort en usage parmi le peuple, et procure le même divertissement que Polichinelle, d'accord en cela avec le génie de l'Italien, qui, bien que généralement grave et pensif, se laisse aller quelquefois aux accès d'une gaîté enfantine. Les histoires de Bertoldo, de son fils et de son petit-fils Ca-

casenno, ont été mis en vers, et l'édition poétique a remplacé, chez les gens bien élevés, l'original en prose.

TROISIÈME CLASSE DE POÈMES POPULAIRES.

BALLADES LYRIQUES, SACRÉES ET PROFANES.

Nous ne donnerons pas d'exemples de chansons populaires adressées à la Vierge ou à Jésus-Christ. Il en est qui sont chantées avec une dévotion sincère par les basses classes à Rome, et qui approchent tellement du ridicule, que des protestans ne peuvent les écouter avec recueillement. Quelques-unes ont beaucoup de rapport avec les chansons et hymnes que les méthodistes ont imprimées dernièrement en Angleterre, et nous ne voudrions pas mettre dans un plus grand jour que les sectaires ne le font eux-mêmes, le rapport qui existe entre le méthodisme et la superstition.

Le verset suivant qui commence une canzonnette en l'honneur de Saint-Louis de Gonzague, est d'un genre que l'on ne connaît pas en Angleterre. St.-Louis de Gonzague, Saint-

Philippe Neri (1), et Saint-Charles-Borromée, sont les saints favoris des jeunes romaines, et leurs portraits sont tous fort beaux, le caractère de ces trois saints est bien propre à mériter les hommages de la jeunesse et de l'innocence. Indulgens, magnanimes et pieux, ils compatissaient à des faiblesses qu'ils ne partageaient pas, et aimaient les pécheurs, en leur enseignant à se repentir de leurs fautes.

Luigi Angelico
Dal vostro viso
Di Paradiso
Spira beltà.
A voi la terra
Fiori vermigli
O rose, o gigli
Pari non ha.

(1) On voit dans le jardin du couvent de Saint-Onuphre un chêne, nommé le *Chêne du Tasse*. On rapporte que vers la fin de sa vie ce poëte se faisait porter chaque jour au pied de ce chêne; et nous aimons à penser que l'on suspendit aux cyprès qui croissent auprès la couronne qu'il aurait reçue le 16 avril s'il n'était pas mort la veille. Sous ce chêne, il y a un petit théâtre, bâti par saint Philippe Neri. Ce saint homme, s'étant aperçu que malgré son éloquence les Romains préféraient une promenade à ses sermons, fit bâtir ce petit théâtre, d'où l'on découvre une superbe vue sur Rome et ses environs. Puis, ayant placé une chaire de manière à ce qu'il tournait le dos à la vue, il y prêcha afin que le peuple pût profiter à la fois de sa doctrine, se donner la jouissance de la promenade, et se récréer la vue.

d'octobre ; aussi fournit-il le sujet de beaucoup de ballades ; une entr'autres en forme de dialogue commence ainsi :

Uomo. Or che Ottobre è retornata
Sposa mia deletta e bella
Vuò, che andiamo in carretella
Fuori, e dentro la città?
A testaccio, o Tor di valle,
Là faremmo i maccaroni,
Con buonissimi bocconi
Lieti noi sarem colà.

Donna. Se non ho l'abbito nuovo
Con un altro cappelletto
Sposo mio comme ci metto
La campagna a passeggiar
Che diran l'altre paine? etc., etc.

Une autre ballade, dont le refrain est, *Viva Ottobre che spasso ci dà*, décrit les amusemens des femmes pendant le mois ; ce petit morceau de poésie est plein d'images animées et pittoresques ,accompagnées de traits un peu satiriques.

Les plus jolies d'entre ces chansons, sont celles que chantent dans leurs jardins ou au marché les bouquetières et les marchandes de fruits. La manière dont les fleurs sont assignées à différentes personnes, suivant leur âge, nous rappelait la Perditta de Shakespeare et ses bons mots. Les ballades et quelques romances,

ont un peu de la simplicité et de la douceur des vers de Mestastase, et reposent agréablement l'esprit fatigué des contes de brigands. Quelques chansons modernes tels que *les lamentations de Napoléon sur sa chute, et le retour du Conscrit*, sont pleines de sensibilité.

Le dernier genre de poëmes dont nous nous occuperons, est une sorte de chant populaire très-court nommé *ritornella* ; ce ne sont que deux ou trois lignes chantées dune manière particulière, et dont on se sert comme de la langue des fleurs dans l'Orient, en particulier lorsqu'on veut converser avec sa maîtresse qu'une mère vigilante tient enfermée. On commence la ritournelle en nommant une fleur, et les vers sont ordinairement une comparaison entre la dame et les fleurs.

Fiore di Zucca
Avete nel parlare il miele in bocca
E i vostri sdegni son' oglio di Lucca,
Fiore di Aneto
Quando moro se vado in Paradiso.
Se non ti trovo me retorno indieto, etc., etc.

D'autres consistent seulement en trois lignes sans nommer la fleur :

Sino a Cupido inamora fareste
Di angeliche bellezze pure e caste
Siete piu bella del splendore celeste.

Dove camini nasce un giensulmino
Quando mirone lui il tuo volto ameno
Gli parvi da mirar un vago giardino, etc.

Sans le respect dû à la sainteté du sujet, on pourrait appeler ritornella, les invocations à la Vierge, écrites au-dessous de ses images, ou chantées devant elles. Par exemple :

Oh Maria della bionda testa
I capelli son filia d'oro
Rimirando quel bel tesoro,
Tutti gli Angeli fanno festa.

Ainsi que plusieurs autres nations, les Italiens ont beaucoup de proverbes rimés.

Le buone parole ungano
E le male pungano.
Les bonnes paroles adoucissent, et les mauvaises irritent.

Ne freddo ne gelo
Rimare in cielo.
Il ne fait ni chaud ni froid dans le ciel.

Dall' acque chete me ne guarda Iddio
Che dalle corrente me ne guardaro Io.
Que Dieu me garde des eaux dormantes, je me garderai des eaux courantes.

Chi due lepri caccia
L'una perde et l'altra lascia.
Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

Chi lascia il poco per haver l'assai
Ne l'uno ne l'altro havra mai.
Qui laisse le peu pour saisir le plus, n'aura ni l'un ni l'autre.

Plusieurs proverbes se retrouvent dans tous les pays.

A caval donato non si guarda in bocca.
Ne regarde jamais à la bouche un cheval qu'on t'a donné.

Tra la bocca e il boccone mille cose accadono.
Il peut arriver bien des choses avant que le morceau soit dans la bouche.

Non sveglia, il can che dorme.
Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.

D'autres proverbes tiennent aux mœurs et coutumes du pays où l'on s'en sert, et sont à peine compris ailleurs; par exemple : « *Tu sei poco utile, come la mula di Balestracoio.* » « Tu es aussi inutile que la mule de Balestraccio, » a besoin d'explication pour un étranger, mais en Italie tout le monde sait que le meûnier Balestraccio, ayant acheté une mule, trouva qu'elle ne voulait porter les sacs que jusqu'à moitié chemin, et qu'alors elle retournait au moulin, d'où il conclut qu'elle aurait aussi bien fait de ne pas les porter du tout.

« *Tu sei più rabbioso del cane di ser Bergolo.* » « Tu es plus hargneux que le chien

de M. Bergolo, » est encore un de ces proverbes locaux. M. Bergolo était maître d'école à Porta Capuana ; il avait un chien qui tournait la broche, réveillait les écoliers, allait au marché, dansait et rapportait, mais il était si hargneux que personne d'autre que son maître ne pouvait l'approcher. Nous ne pousserons pas plus loin ces exemples de proverbes italiens, n'ayant eu en vue que de montrer leur rapport avec la poésie.

N° IV.

Petrini donne dans ses annales de Palestrine, une description curieuse de la destruction de Monte Fortino, sous le pontificat de Paul IV, après quoi cette ville et son territoire furent donnés à Caraffa, neveu du pape. L'édit de mise hors la loi, en date du 27 avril 1557, est conçu en ces termes:

Desiderius Guidone, de Ascole, docteur de la loi civile et municipale, commissaire de notre seigneur le Pape, etc.

Il est manifeste à tous, que depuis plusieurs années les habitans de Monte Fortino ont mené une vie criminelle et irrégulière en public et en particulier; ayant toujours été rebelles et ennemis de Sa Sainteté le Pape et de la sainte église. En particulier dans la dernière guerre, ils ont abandonné Sa Sainteté et le Saint-Siége; s'unissant aux ennemis, faisant prisonniers les sujets fidèles de leur voisinage, commettant des vols et des assassinats, et fortifiant leurs châteaux; appelant à leur secours des soldats étrangers, sous prétexte de leur

obéir, faisant prisonniers et tuant les soldats de Sa Sainteté, attaquant ses camps, son artillerie et ses batteries. Pour lesquels crimes ils ont mérité les plus grands châtimens, tant publics que particuliers. Mais pour que la punition serve d'exemple à tous, notre seigneur Paul IV, pape par la grâce de Dieu, voulant de plus assurer la tranquillité de ces provinces en les ramenant sous l'obéissance du Saint-Siége, et voulant que cette place de Monte Fortino ne soit plus un nid et un réceptacle de voleurs et de brigands, a décrété qu'elle sera totalement démolie et ruinée, et que sa banlieue aussi bien que les propriétés particulières seront dévolues à la chambre apostolique. Tous les hommes habitant ce lieu seront bannis pour la vie, etc. etc. Pour exécuter ses ordres, il nous donne pleine autorité de rassembler et de commander tous les barons, les feudataires, les soldats tant de cavalerie que d'infanterie, les troupes régulières et les volontaires. Ayant à cœur de remplir les intentions de Sa Sainteté, nous déclarons par cet acte, que tous les hommes du susdit Monte Fortino ont encouru les dernières peines de la loi, et la confiscation de tous leurs biens comme rebelles reconnus, il sera permis à chacun de les attaquer; et tous les barons, les feudataires,

les officiers, les ministres, les communautés et les personnes particulières, qui sont sujets médiats ou immédiats de Sa Sainteté ou du Saint-Siége reçoivent ici l'ordre exprès de ne pas tolérer, recevoir ou favoriser les rebelles. Mais il est enjoint de plus, à tous en général et à chacun en particulier, de faire toute diligence possible pour les arrêter et exécuter le jugement, avertissant qu'il sera fait une enquête juridique, et que celui qui aurait contrevenu au présent édit sera puni d'une manière sévère, sans égard au rang ni à la condition.

Donné au château de Monte Fortino le sept mai 1557.

Les villes ci-dessous désignées enregistreront le présent édit, et le feront publier comme de coutume. Après quoi, il sera rendu au promulgateur, qui paiera la dépense.

DESIDERIUS GUIDONE, *commissaire*.

Rocca de' Massieni, Cori, Cisterna, Sermoneta, Piperno, Sezze, Sequi, Velletri, Civita Lavinia, Gensano, Nemi, Riccia, Albano, Marino, Rocca di Papa, Rocca Priora, Monte Compatri, Frascati, Pellestrina, Cavo, Rocca

di Cavo, Genezzano, Palliano, Capranica, Valmontone, Castel Gandolfo.

Girolamo Feragallo, *secrétaire chargé de l'expédition.*

Après cet édit, suit l'ordre de détruire totalement la ville et de semer du sel sur le terrain qui la portait; en conséquence de quoi, une charrue traînée par des bœufs fut réellement conduite sur l'emplacement des maisons de Monte Fortino, par Pietro Zalaretto, de Valmontone; tandis que Menico Franasci, de la même ville, suivait en répandant du sel dans le sillon en signe d'abandon.

FIN.

IMPRIMERIE DE DAVID.